

AUGUSTE EHRHARD
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

LE PRINCE
DE
PUCKLER
MUSKAU

I

DE L'AUBE
AU ZÉNITH
(1785-1834)



LIBRAIRIE PLON

LE PRINCE
DE PÜCKLER-MUSKAU

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1927.

Inu.A.45.588

M20139

AUGUSTE EHRHARD

51 261544
261600
52

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

LE PRINCE DE PÜCKLER-MUSKAU

I

DE L'AUBE AU ZÉNITH

(1785-1834)

62/60



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

62

C.A. CENTRALA UNIVERSITARA
BUCURESTI
64455

CONTRAT 1953

RC105103

B.C.U. Bucuresti



C62160

LE PRINCE DE PÜCKLER-MUSKAU

DE L'AUBE AU ZÉNITH

CHAPITRE PREMIER

SOUS L'AUTORITÉ PATERNELLE

Les aïeux ; les Pückler, les Callenberg, les de la Tour du Pin. — Le domaine de Muskau. — Le comte et la comtesse de Pückler. — L'enfance d'Hermann ; son éducation. — A l'Université de Leipzig. — Au régiment des gardes du corps à Dresde. — Premier voyage. Vie de misère à Ulm. Correspondance d'Hermann avec sa mère. En Suisse, en Italie, en France. Jugement sur les Français. Lyon, Nîmes, Montpellier, Marseille. Barras. Gênes, Rome, Naples, le Vésuve. Julie de Gallenberg. Une bataille navale ; Murat. Le retour. Strasbourg, Paris ; les fêtes du couronnement de Napoléon. — Vie triste à Muskau. Mort du comte de Pückler.

Le 30 octobre 1785 il y avait fête au château de Muskau en Haute-Lusace. Un fils naissait, le premier enfant du comte et de la comtesse Erdmann de Pückler. Il reçut les prénoms de Louis-Henri-Hermann.

Ce rejeton continuait une lignée qu'une tradition faisait remonter au margrave Rüdiger de Bechelaren, le chevaleresque héros du poème des *Nibelungen*. Bechelaren, Pöchlarn, Pückler, les lois de la phoné-

tique allemande admettraient cette filiation. Mais l'épique descendance a rencontré des incrédules dans la famille elle-même. Hermann, quand il sera devenu le prince de Pückler-Muskau, parlera avec un sourire sceptique de son fabuleux ancêtre. Cependant il tenait à affirmer l'ancienneté de sa race, et Laube rapporte dans ses *Souvenirs* le trait suivant : Frédéric-Guillaume IV, étant encore kronprinz, vint un jour à Muskau ; voyant un aigle sculpté dans la pierre au-dessus d'une porte, il demanda : « Depuis quand donc les Pückler ont-ils un aigle dans leur blason ? » — « A peu près depuis le même temps que les Hohenzollern ont le leur, » répondit le prince.

L'*Almanach de Gotha* cite, comme le premier représentant, historiquement attesté, de la race, Nicolas Pokeler, qui apparaît en 1334 à Türpitz, principauté de Brieg. Deux branches se formèrent, la branche franconienne, avec les Pückler-Limpurg fixés à Burg-Farrnbach près de Fürth, et la branche silésienne qui eut pour chefs Auguste Sylvius et Franz Sylvius. Une ligne nouvelle, issue de cette dernière, s'établit à Branitz, près de Cottbus, en Lusace. C'est à cette partie de la famille qu'appartenait le comte Louis-Jean-Charles-Erdmann de Pückler, père d'Hermann.

Il avait épousé, le 27 décembre 1784, Clémentine-Cunégonde-Charlotte-Olympe-Louise de Callenberg, fille du seigneur de Muskau et d'une Française, Olympe de la Tour du Pin. Les Callenberg, de vieille noblesse allemande, avaient la réputation d'être de sang ardent et d'humeur joyeuse. La famille de la Tour du Pin-Montauban était originaire du Dauphiné ; elle résidait à Crest, dans le département

actuel de la Drôme; à proximité de cette ville elle possédait le beau château d'Alex.

Clémentine de Callenberg apportait en dot la terre de Muskau, située dans la Haute-Lusace qui a fait partie jusqu'en 1815 du royaume de Saxe. Le domaine était un joli petit morceau d'Allemagne; il couvrait une superficie de dix à onze milles carrés, c'est-à-dire d'environ 550 kilomètres carrés, englobait une ville de 3 000 habitants, Muskau, et quarante-cinq villages. Au seizième siècle, il avait appartenu à la famille de Schoenaich, puis avait passé successivement aux mains de l'empereur Rodolphe II, des burgraves Dohna et enfin des Callenberg. Un château dominait cette miniature d'État depuis de longs siècles. Plusieurs fois détruit et reconstruit, incendié en dernier lieu par les Suédois pendant la guerre de Trente ans, après avoir logé Wallenstein, il était descendu des hauteurs pour renaître dans la vallée que traverse la Neisse, entre cette rivière et la ville de Muskau. Le pays, où viennent mourir les dernières ondulations des Monts des Géants, est habité par des Wendes, race slave. *Muskau* est la forme germanisée du slave *Mosca* ou *Moskva*, identique à la forme russe de *Moscou*; des confusions se produisirent fréquemment entre la petite cité de Haute-Lusace et la capitale moscovite (en allemand *Moskau*). La meilleure part des revenus de la seigneurie provenait de vingt fermes et d'immenses forêts où s'était prolongé avec opiniâtreté, en dépit des efforts des missionnaires chrétiens, le paganisme des Wendes. Le sol renfermait des gisements d'alun et des sources minérales, exploités les uns et les autres. Des forges, une verrerie et un moulin constituaient un petit centre industriel.

Paysans, ouvriers et citadins étaient les « sujets » (*Untertanen*) des maîtres du château investis de ce pouvoir féodal qui s'appelait la *Standesherrschaft*. Sous le régime saxon, le *Standesherr* de Muskau ne payait pas d'impôts; il levait des contributions à son profit, avait son tribunal, son consistoire, sa police.

Comme héritage maternel, Clémentine de Callenberg avait des propriétés en France; la plus belle était le château d'Alex où elle passa une grande partie de sa vie.

Le domaine de Branitz était un majorat acquis en 1696 par la famille de Pückler. Il avait à peu près le dixième de l'étendue de celui de Muskau. Le comte d'empire Auguste Henri de Pückler y avait fait construire un château en 1772. En se mariant, son fils, le comte Erdmann, quitta la demeure paternelle et s'établit à Muskau.

* * *

Le mariage n'aurait pu être plus mal assorti. Mlle de Callenberg n'avait que quatorze ans quand on lui fit épouser le comte Erdmann qui en avait trente. Il était autoritaire, taciturne, avare; elle, enjouée et prodigue. Ni la naissance d'Hermann, ni celle d'un second fils, Charles, mort en bas âge, et de trois filles, Clémentine, Bianca et Agnès, n'amenèrent l'impossible harmonie. Après quinze ans de luttes et de révoltes, la comtesse quitta le domicile conjugal. Le mari abandonné s'en prit à tout le monde, sauf à lui-même; il se plaignit de sa femme, de son père, de sa sœur, de son fils. « Dieu du ciel! Quelle famille cela me fait! » s'écria-t-il dans une lettre à l'un de ses

fonctionnaires de Muskau, le conseiller Hempel. Le divorce fut prononcé. La comtesse abandonna au profit de ses enfants ses droits sur Muskau, contre une pension annuelle de six mille thalers, et se remaria presque aussitôt avec le comte Kurt de Seydewitz, colonel de cavalerie dans l'armée bavaroise. De ce nouveau mariage naquit un garçon, Max, surnommé Purzelchen, la culbute. Le comte Erdmann, de son côté, se consola par une liaison qui augmenta la famille d'un autre fils, Louis Marco.

Placé entre des parents qui se querellaient, entre un sombre tyran et une mère frivole, Hermann grandit tristement. Il garda le souvenir d'une enfance livrée à des domestiques, brutes ou imbéciles, qui le traitaient selon leur bon plaisir, s'inspirant de l'exemple de sa mère qui le battait ou le cajolait sans raison. Le hasard lui donna comme premier précepteur un honnête homme, du nom de Tamm, qui avait le défaut de dire ce qu'il pensait ; la comtesse renvoya cet importun. Le second précepteur, plus habile, gagna si bien les bonnes grâces de la comtesse qu'il se crut tout permis avec elle ; mais il se heurta à plus de vertu qu'il ne croyait et se fit chasser. Lorsque l'enfant eut sept ans, ses parents s'accordèrent pour se débarrasser de lui en l'envoyant dans un établissement tenu à Uhyst, à quelques lieues de Muskau, par les frères Moraves. Le système d'éducation de ces dévots ne convenait pas à la vivacité de son intelligence et de son tempérament. Quatre ans de cet internat le remplirent de haine pour leur religion exaltée et l'indisposèrent contre toute religion en général. Uhyst ne lui laissa que deux souvenirs gracieux : celui d'un jardinet qu'il cultivait avec amour,

et celui d'une petite cousine, élève d'un pensionnat que tenaient également à Uhyst des religieuses de la même secte des Moraves. Quarante ans plus tard, il rappelait à cette cousine devenue la charmante comtesse Nathalie de Kielmannsegge qu'ayant un jour passé auprès d'elle, il avait frôlé sa robe de soie et ressenti à ce contact un étrange frisson. D'Uhyst, Hermann passa au Pædagogium de Halle, célèbre école piétiste où les enfants de familles riches recevaient une éducation mondaine. Ses maîtres le notèrent comme « indomptable » et le directeur, Niemeyer, l'appela un « méchant gamin ». Le jeune drôle ne s'était-il pas avisé de railler en une pièce de vers la conduite légère de Mme Niemeyer? On lui fit continuer ses études à Dessau sous la surveillance d'un précepteur que son père avait laissé à Niemeyer le soin de choisir. Sa mère ayant alors quitté Muskau, son père le rappela auprès de lui et le confia de nouveau à des précepteurs pris au petit bonheur. L'un, Bævenroth, était un gentil garçon, aimant la danse et le cheval. Avec un autre, Nigmann, Hermann travailla le piano, le dessin et traduisit les *Métamorphoses* d'Ovide; en même temps il jouait la comédie, allait au bal masqué et se passionnait pour les chevaux. Il apprit le français avec un abbé émigré, nommé Perrault. Cet ecclésiastique ayant été remercié à cause d'une satire dirigée contre une demoiselle chère au comte, son élève lui montra jusqu'à quel point il avait profité de ses leçons en lui écrivant en français une lettre où il disait : « Il était à concevoir qu'on se repentirait tôt ou tard de la perte d'un homme utile et aimable dont la seule faute avait été d'avoir fait de jolis vers pour une personne qui

n'en valait pas la peine. Voltaire venait à la Bastille pour de mauvais vers qu'il n'avait pas faits ; il vaut toujours mieux de souffrir quelque mal pour en avoir fait de bons. » Hermann supposait que l'abbé, rentré dans son pays, se consolait de sa disgrâce en buvant d'excellent vin de France, et il regrettait de ne pouvoir lui tenir compagnie.

Quand le jeune homme eut atteint sa seizième année, son père l'envoya faire son droit à Leipzig, en le plaçant sous la garde d'un nouveau précepteur, nommé Kretschmer. C'était encore un inconnu, accepté sans références, qui avait à Leipzig, à ce que prétendit Hermann, « une réputation de vaurien et d'idiot. » Ce triste individu conduisit l'étudiant plus souvent dans les tripots et mauvais lieux qu'aux cours de l'Université. Hermann eut un duel et fit de grosses dettes. Une lutte serrée s'engagea dès lors entre le père avare et le fils prodigue. Celui-ci réclamait les revenus que lui avait laissés sa mère ; quoiqu'il s'efforçât de garder dans ses demandes un ton respectueux, parfois son impatience éclatait. Dans une de ses lettres de Leipzig où il exprime le désir de vivre sur le même pied que ses camarades de famille aristocratique, il trace le tableau de ce qu'a été son enfance par la faute de ses parents, tableau injuste en ce sens que, pour ménager un père qui tient les cordons de la bourse, le fils rejette sur la mère la plus grande part de responsabilité, mais, quant au reste, d'une vérité navrante.

Au bout d'un an, las de se débattre contre ses créanciers, physiquement épuisé, dégoûté de Leipzig, Hermann conçut le projet de se rendre dans le Dauphiné chez un oncle de sa mère, Armand-François de la

Tour du Pin-Montauban, marquis de Soyans. Il écrivit à ce parent une lettre en français où, entre mille gentillesses, il lui disait : « Le plus grand avantage sans doute sera celui de faire connaissance avec vous, de cultiver votre amitié et de profiter de vos conseils. Je verrai en outre la France, pays si propre à former les jeunes gens. J'y acquerrai indubitablement sous vos yeux deux qualités, dont un homme comme il faut ne peut guère se passer, et que je ne pourrai nulle part m'approprier si facilement, c'est-à-dire une connaissance parfaite de la langue française et le ton de la bonne compagnie. Je suis encore dans un âge où il me sera, je crois, aisé d'apprendre l'une et l'autre, mais il ne faudrait pas que je perdisse mon temps en Allemagne où avec infiniment de peine je n'aurai jamais qu'une tournure très médiocre et une connaissance très imparfaite de la langue française. Aussi sentons-nous si bien cela qu'il n'y a presque pas de jeune homme de condition chez nous qui n'aille le plus tôt qu'il lui est possible en France pour changer de figure. » Hermann invoqua les mêmes raisons pour faire accepter la combinaison à son père ; il ajoutait un autre argument qu'il croyait irrésistible auprès de l'Harpagon de Muskau : il lui représentait que l'oncle de France était riche, qu'il y avait un héritage à espérer et que le séjour d'une année dans une campagne du Dauphiné ne coûterait pas plus de trois mille francs. Hélas ! même pas la perspective d'un héritage ne put fléchir le tyran. Comment aurait-il laissé aller son fils chez les parents de la femme qui l'avait abandonné ?

Empêché de « changer de figure », Hermann changea de carrière. Il entra au régiment des gardes du

corps à Dresde, avec le grade de lieutenant. La vie à grandes guides reprit de plus belle, menée avec une frénésie de casse-cou. Beau garçon, haut de taille et svelte, le jeune lieutenant fit la joie de la capitale saxonne. On l'appelait couramment « ce toqué de Pückler ». On raconta longtemps dans les salons et dans les tavernes, l'histoire d'un poêle qu'il fit descendre dans la rue, afin d'en expliquer le fonctionnement aux dames qui n'osaient monter dans sa garçonnière, et dont il vanta les mérites dans un boniment de charlatan, au milieu d'un fracas de trompettes. On rapporte aussi qu'un dimanche Pückler, monté sur un superbe cheval, fendit la foule des promeneurs, sauta par-dessus le parapet du pont de l'Elbe et gagna la rive à la nage, sain et sauf. Non content des succès d'acteur qu'il avait dans le monde, il entraîna des camarades dans un village voisin où était restée en détresse une troupe ambulante; il signa un engagement et revint à certains jours avec toute sa bande pour jouer dans de sombres mélodrames; la soirée s'achevait joyeusement par un souper que les amateurs offraient aux faméliques professionnels. Personne n'osait critiquer le jeune écervelé; son adresse extraordinaire au pistolet, prouvée dans plusieurs duels, fermait la bouche aux mal intentionnés.

Cette vie de bâton de chaise et surtout la passion du jeu eurent pour le budget du turbulent officier les conséquences que l'on devine. Le trou commencé à Leipzig devint gouffre. La pension envoyée de Muskau s'évaporait, disait-il, comme la goutte d'eau tombée sur la pierre brûlante. Son père demanda au président du tribunal de Muskau de le pourvoir d'un

conseil judiciaire. « Étant donné les dispositions actuelles de mon fils, écrivait le comte à ce magistrat, c'est une chose certaine que, s'il venait un juif avec mille louis d'or, il lui donnerait carte blanche pour la forêt tout entière, et, si celle-ci était ruinée, la seigneurie serait perdue à tout jamais. » La bonté de sa mère sauva Hermann d'une tutelle humiliante. Son père alors n'osa plus se montrer; il voyageait sous un faux nom, car il rencontrait des créanciers d'Hermann jusque dans les cochers de louage.

Les juifs redoutés par le père n'étaient pas les seuls à exploiter les besoins d'argent du jeune viveur. A eux se joignaient des chrétiens authentiques, portant même blason, des officiers du régiment, des négociants patentés. Tous ces gens renouvelaient avec cynisme les procédés des usuriers de Molière. Sur un prêt consenti par un M. de Brandestein, Hermann recevait quarante louis d'or en espèces, deux levriers poussifs comptés pour une valeur de cent thalers et un service de table en porcelaine de Meissen, démodé, ébréché, qui représentait trois cents thalers. En échange d'une reconnaissance de douze cents thalers, le chef d'escadron Leyser donnait très peu d'argent, deux chevaux, l'un bon, l'autre mauvais, et un vieux carrosse. Un comte de Munster, un M. de Berger, un aide de camp, Kretschmann, brocantaient des chevaux avec la même fourberie que le juif Hensel. Le pire des coquins était, au dire d'Hermann, un horloger de Dresde, Müller. Cet individu lui faisait une avance de trois mille thalers ainsi constituée : cent louis d'or en espèces, une vieille voiture délabrée et trente montres en argent. Müller portait le numéro 35 sur la liste des créanciers. Hermann esti-

mait que, si l'on remboursait à ce drôle le sixième de sa créance, il serait largement payé.

Les appels à la bourse maternelle demeuraient sans succès. Qu'elle se nommât comtesse de Seydewitz ou comtesse de Pückler, Clémentine de Callenberg méritait que son fils la traitât, elle aussi, de panier percé. Aux demandes d'argent elle ne pouvait répondre que par des conseils d'économie qui, venant d'elle, manquaient d'autorité.

Les dettes rendaient à Hermann le séjour de Dresde impossible. Ses camarades de régiment lui déplaisaient ; enfin il ne se découvrait aucune vocation militaire. Il donna donc sa démission et quitta l'armée en conservant le grade de chef d'escadron. Sachant les scènes qui l'attendaient sous le toit paternel, il préféra courir le monde plutôt que de rentrer à Muskau. Parti de Dresde le 15 septembre 1804, il se rendit à Vienne, sans trop savoir ce qu'il y ferait.

* * *

Avide d'espace, Hermann maudissait la lenteur des postes saxonnes. Arrivé enfin à la frontière de Bohême, il se crut échappé d'une geôle. « Je fus saisi, dit-il, par le sentiment joyeux d'une liberté illimitée à laquelle s'ouvrait désormais le monde entier, sans qu'un précepteur ou qu'un pédant d'officier d'état-major vint me la gêner. » Prague n'excita pas chez lui l'enthousiasme qu'on aurait attendu, mais Vienne, ville de plaisirs, ne répondait que trop à ses goûts. Il avait beau déclarer au secrétaire de son père, au débonnaire Wolff, qu'il menait une existence irréprochable et qu'il commençait même à payer ses

anciennes dettes, il était réduit à tout moment à redemander de l'argent. Ayant un jour envoyé à son père une tabatière pour le disposer à quelque largesse, il s'attira cette réponse bourrue : « Je te remercie beaucoup pour ta belle tabatière, mais j'aurais préféré te voir garder l'argent. Tu dois en avoir besoin, tandis que moi, je suis habitué à des choses simples ; une tabatière de huit groschen me rend les mêmes services. Cependant je ne méconnais pas ta bonne intention et je te remercie encore une fois. » La lettre continuait par un exposé de la situation financière de Muskau qui aurait été désespérée. Il pleuvait des traites signées à Leipzig et à Dresde. Le domaine était frappé d'une contribution de guerre de soixante mille thalers. Les revenus ne rentraient pas. Personne ne voulait plus faire crédit.

Sollicitée à son tour, Mme de Seydewitz indiqua au jeune dissipateur un moyen inattendu d'échapper à ses embarras : c'était d'entrer chez elle comme précepteur du petit Max, l'enfant de son second mariage. Le fringant cavalier de Vienne s'amusa dans une réponse en français de l'étrange proposition. « Dieu ! s'exclama-t-il, quel avenir séduisant daignez-vous me faire entrevoir ! Je serai toujours avec celle que je chéris beaucoup plus que moi-même, je profiterai de ses leçons, de son exemple ; je jouirai continuellement de son commerce agréable et je deviendrai moi-même tous les jours meilleur en l'imitant... » Cependant, pour la beauté du fait, il accepta et promit de faire bénéficier son demi-frère de sa haute sagesse.

Une aventure fâcheuse empêcha cette expérience pédagogique. Dans les premiers mois de 1807 une rencontre au pistolet avait été décidée entre Hermann

et le prince de Loewenstein. L'affaire ayant été arrangée à l'amiable, le prince, obligé de se rendre à Munich, pria Pückler de l'y suivre, afin d'éviter que son départ donnât lieu à des interprétations désobligeantes. Pückler s'y engagea. Par malheur les fonds qu'il attendait de Muskau pour se mettre en route n'arrivèrent pas en temps voulu. Le second du prince, le comte de Colloredo-Mansfeld, après lui avoir reproché grossièrement en public d'avoir manqué à sa parole, lui refusa toute réparation pour cet affront et partit pour ses terres. Pückler se mit à sa poursuite à cheval, le rejoignit dans le faubourg de Mariahilf et, n'ayant pu le décider à se battre, lui laboura le dos de coups de cravache. La scène fit d'autant plus de bruit que Colloredo était le fils du chancelier de l'empire. Pückler dut quitter précipitamment Vienne. Avec quatre-vingts ducats qu'il réussit à emprunter, il courut à Augsbourg où était le prince de Loewenstein, et obtint de lui une déclaration écrite qui le lavait de toute accusation de félonie. Il inséra cette attestation de la correction de sa conduite dans un récit complet de l'affaire. Mais aucun journal, par peur du chancelier, n'osa publier son mémoire. Il le fit imprimer clandestinement et répandre par ses amis.

D'Augsbourg il se rendit à Munich. Pressé d'avoir mille thalers, il tendit vers Wolff des mains suppliantes. Son père en envoya cinq cents avec l'ordre de réintégrer le toit paternel. Effroyable perspective que ce tête-à-tête avec un homme aigri, tatillon, déniaut à ses enfants jusqu'à des distractions innocentes, telles que l'usage de la bibliothèque ! Hermann préféra la vie errante et misérable à cette sombre

prison. Après s'être assuré une pension réduite à douze cents florins par an, il pria Wolff de lui faire établir un passeport au nom de M. Hermann, secrétaire. Pour payer les dettes contractées à Munich, il vendit tout ce qui lui restait de son ancien luxe, sa montre en or, son épée de gala, ses pistolets, ses épau-lettes, une cassette de parfums, une tasse de Sèvres et un nécessaire de voyage. Il expédia quelques menus objets à Muskau et, muni d'un léger bagage, M. le secrétaire Hermann alla s'enterrer à Ulm.

L'ironie du sort envoya le joueur décafé loger chez un fabricant de cartes. « Ce qui m'agace le plus, écrivit-il à un camarade, Welk, c'est que le hasard ait voulu que mon propriétaire fût un fabricant de cartes, de sorte que, jusque dans la retraite où m'ont mené ces infâmes instruments de misère, le bruit qu'on fait en les fabriquant trouble mon repos. » Cet industriel lui loua au troisième étage de sa maison une petite pièce, une « chambrette de poète », aux meubles vermoulus. Les valets d'autrefois étaient remplacés par une femme de ménage d'une bêtise sans bornes. Un jour Hermann envoie cet « amphibie, moitié être humain, moitié animal », chercher un quart de livre de sucre et lui remet un double louis d'or. Au bout de quelque temps, il entend des pas lourds dans l'escalier ; c'est la femme qui revient, succombant sous le poids. Elle rapportait pour deux louis de sucre. L'épicier, par bonheur, était un de ces cœurs loyaux qui honorent l'épicerie et reprit la marchandise. Le gentilhomme apprit à cirer ses bottes et à brosser ses habits. Pour son petit déjeuner, il prenait une tasse d'une imitation de café, d'un *Ersatz*. Son repas de midi, qui lui coûtait dix florins par mois, se composait

d'une soupe, accompagnée ordinairement d'un morceau de bouilli si dur qu'il s'y cassa une dent. Du pain noir trempé dans de l'eau constituait son souper. Il passait la plus grande partie de sa journée dans sa mansarde à étudier le latin, à lire l'histoire de l'Église et à méditer sur la destinée humaine. Mais le froid le chassait souvent de son logis ; alors il courait à travers la ville et la campagne pour se réchauffer ; il montait sur la flèche inachevée de la cathédrale ou, si le temps était trop mauvais, se réfugiait sous les voûtes majestueuses de la nef. Sa santé ne résista pas à ce régime ; il tomba malade, sans argent pour se soigner.

Il exposa sa détresse à sa mère. Dans sa solitude d'Ulm il avait repris avec elle une correspondance qui était, disait-il, sa principale distraction. Lettres singulières ! On y trouve de tout, de la tendresse, de la frivolité, de la morale du côté de la mère, de l'affection, du persiflage, de la cruauté du côté du fils ; il y a de jolis et de vilains sentiments, de tout, sauf le respect qu'une mère doit savoir imposer et dont un fils devrait au moins afficher les apparences.

Mme de Seydewitz, après un séjour à Paris, était allée rejoindre son mari en garnison à Neumarkt. De Strasbourg elle avait écrit à Hermann une lettre de reproches qui se terminait par le conseil de retourner en Saxe et de demander un poste de secrétaire de légation. Cette suggestion le fit bondir. Retourner en Saxe où tout réveillerait d'odieux souvenirs ? Devenir secrétaire de légation ? Pourquoi pas valet de chambre ? Il en a connu, de ces secrétaires, qu'il avait pris d'abord pour des laquais. Il continue sa réponse indignée en disant :

« Quant à ce que vous me dites de mon éducation, vous devez savoir mieux que personne que, grâce à Dieu, je n'en ai reçu presque aucune, et il me semble qu'il est un peu trop tard d'y penser à présent. Vous parlez ensuite des grands plans que vous aviez formés autrefois pour mon bonheur et qui ont échoué par ma faute. C'est avec confusion que je confesse ici l'infidélité de ma mémoire. Le seul plan dont je puis me souvenir est celui que vous formiez d'accord avec mon père de reprendre ce que vous m'aviez autrefois donné et je pense que ce plan-là vous a passablement bien réussi. De quoi vous plaignez-vous donc, ma chère maman? »

Dans un *post-scriptum*, Hermann demande pardon des ratures de sa lettre. C'est du lit, dit-il, qu'il écrit et il ne peut pas faire de brouillon, le papier étant trop cher; bientôt même il sera réduit à ne plus pouvoir mettre les points sur les *i*.

De ces impertinences, Mme de Seydewitz ne tint pas rigueur au mauvais sujet. Quand elle le sut malade, elle le pria de venir refaire sa santé chez elle à Neumarkt où il y avait un établissement thermal. Mais Hermann s'était mis dans la tête qu'il irait aux eaux de Pfeffers en Suisse; il craignait aussi de ne pas s'entendre avec M. de Seydewitz. Il déclina l'invitation sur un ton bourru; puis, vaincu par de nouvelles instances, il manifesta son repentir des sottises que lui faisait écrire sa « mauvaise tête ». Il irait chercher son pardon, disait-il, à Neumarkt, si Plutus et Esculape ne s'étaient conjurés pour le retenir à Ulm. Dans deux alexandrins boiteux il représente son propriétaire qui vient, une note à la main, se faire payer; mais il ne lui reste que trois ducats de Bavière

au fond de sa bourse. Mme de Seydewitz, quoiqu'elle se piquât de faire des vers, répondit en prose, en disant que chez elle la raison remplacerait la rime. Les sages conseils remplacèrent aussi les espèces sonnantes qu'attendait son fils. Elle lui écrivit :

« Pauvre Hermann, que vous êtes à plaindre ! Ayant tout ce qu'il faut pour être heureux, vous ne l'êtes pas. C'est que vous ne choisissez pas les vrais moyens pour le devenir... Croyez-en votre vieille mère, l'occupation seule chasse l'ennui... Ce n'est qu'avec une conscience pure qu'on brave les coups du sort non mérités... Des jouissances qui durent sont le choix de la raison et non les passions qui déchirent le cœur sans donner le bonheur... »

Cette dernière phrase formait deux hémistiches qui rimaient, Hermann s'en aperçut et, gouailleur, il répliqua :

Mélodie :

Pour Marie-Madeleine
Je pleure ces fredaines.

62160 « Ciel ! quelle veine poétique tout d'un coup s'est emparée de vous ! Quelles tirades échappent à votre plume ! ...« Pauvre Hermann, que vous êtes à « plaindre ! Ayant tout ce qu'il faut pour être heureux, vous ne l'êtes pas. » — « Pauvre Hermann » est parfaitement bien dit, car il serait difficile d'en trouver un plus pauvre que moi, mais le reste est une invention ingénieuse *ad modum Goldoni*. Vous m'obligerez sensiblement en m'indiquant ces moyens que je dois avoir pour être heureux. Je suis malade, je n'ai pas d'argent, je n'ai pas plus d'esprit qu'il n'en faut pour m'apercevoir que je ne suis qu'un sot, je suis très négligé de la nature en fait de figure et

de tout mon extérieur, je manque de raison à ce que vous dites, et, malgré cela, j'ai tout ce qu'il faut pour être heureux !! Je ne suis pas malheureux parce que la divine philosophie, le seul trésor que je possède, m'en garantit, mais de bonheur je n'en connais guère d'autre que celui de pouvoir me nommer

« Votre fils,

« HERMANN. »

Oui, la divine philosophie le soutenait. Au même moment, il décrivait avec humour à sa sœur Clémentine son existence de gueux dans un grenier, son mobilier composé d'une table vermoulue, d'une chaise branlante et d'un lit de camp si court que ses pieds lui arriveraient bientôt dans la bouche. Il pria Clémentine de le traiter avec moins de cérémonie dans ses lettres, puisqu'il n'était plus qu'un comte à dormir debout.

* * *

Enfin l'heure de la délivrance sonna. Ses dettes payées, grâce au terme de sa pension arrivé dans les premiers jours d'avril 1808, Hermann se hâta de quitter Ulm, « lieu le plus détestable de la terre, ressemblant sinon à l'enfer, du moins au purgatoire, » comme il disait à sa sœur, et se rendit à Stuttgart. Il s'était vanté à Wolff de devenir l'homme le plus économe du monde, plus économe même que son père. Fidèle à cette résolution, il prit une petite chambre dans un hôtel modeste. Il visita consciencieusement la ville, admira le nouveau château, s'instruisit dans les musées, s'ennuya dans les théâtres

et fit des excursions dans les environs. Sa seule extravagance consista, un jour qu'il se promenait en barque sur le Neckar qui charriait encore des glaçons, à prendre un bain dans la rivière, à la grande stupéfaction du batelier.

Après un bref séjour à Tübingen, le gentilhomme, qui n'était jamais monté dans une diligence, usa de ce moyen de locomotion pour aller de Hechingen à Constance. Ses compagnons de route l'intéressèrent vivement. Sa voisine, un peu mûre, parla pendant une heure du café qu'elle avait pris le matin, puis elle s'associa, en les dépassant, aux propos impies que tenaient un inspecteur des forêts et un garçon de restaurant, au grand scandale d'un Suisse à figure de cagot qui invoquait la Vierge d'Einsiedeln.

De sa chambre de l'hôtel du Brochet bleu, à Constance, Pückler avait sur le lac une vue admirable. Il en parcourut les rives tantôt seul, tantôt en compagnie d'un abbé et d'un gentilhomme français, tous deux émigrés. Les trois promeneurs parlaient volontiers de religion. A propos de Julien l'Apostat, Pückler soutint la cause du polythéisme et rallia le gentilhomme à sa thèse. Malgré le désaccord de leurs croyances, le prêtre et le jeune païen continuèrent à faire des excursions ensemble. A la vue des ruines d'Oberkastell couvertes de lierre, entourées d'arbres magnifiques, dans un terrain accidenté, près d'une cascade, Pückler eut l'intuition d'une merveille qu'on pourrait créer avec ces éléments. Sa vocation de planteur de parcs s'éveillait.

La chute du Rhin lui parut surfaite. Dans son impatience de la voir, il n'avait pas fait attention, à Schaffhouse, à l'hôtel où il avait déposé son bagage.

A son retour, il s'y trouva en compagnie tout à fait populaire. Assis à la table commune, il avait à sa droite un charretier enduit de goudron de la tête aux pieds, à sa gauche, un portefaix vêtu d'un veston de flanelle indescriptible, en face de lui l'aubergiste en manches de chemise et en bonnet de nuit, la patronne, rouge et luisante de graisse et un valet tout imprégné d'odeurs d'écurie; enfin au bout de la table prenait place une horrible souillon qui apportait les plats. Ceux-ci, copieux et peu appétissants, disparurent en un clin d'œil dans les estomacs plébéiens, tandis que l'aristocratique commensal y touchait à peine du bout des lèvres.

A Zurich, les Alpes déployèrent pour la première fois aux yeux du voyageur la magnificence de leurs cimes neigeuses où le soleil jetait de féeriques colorations; il fit le tour du lac; en visitant une exposition de peinture, il entra en rapports avec la veuve et le fils de Salomon Gessner, le célèbre auteur de candides pastorales, né à Zurich. Par Zug et Immensee il atteignait Küsnacht, un des sanctuaires du culte de Guillaume Tell, et de là Lucerne. Le panorama du lac des Quatre-Cantons excita chez lui une sorte d'enthousiasme religieux. A Lucerne, Pückler revit un jeune médecin allemand déjà rencontré à Zurich, du nom de Müller. Les deux compatriotes sentaient avec une force égale les beautés de la nature; tous deux aimaient à méditer sur les grands problèmes de la vie. Müller était un ami personnel de Schleiermacher, le rénovateur du sentiment religieux en Allemagne; fervent platonicien comme Schleiermacher, il prétendait démontrer à Pückler que Platon avait ouvert les voies au Christ. L'admirateur de Julien

l'Apostat niait cette parenté entre le philosophe grec et le Messie ; l'étude qu'il avait faite de l'histoire de l'Église à Ulm l'avait amené à considérer la doctrine chrétienne comme un amalgame d'idées néoplatoniciennes, d'enseignements de Confucius, de croyances de l'Inde et d'éléments judaïques.

Unis par le goût des controverses philosophiques et par le culte de la nature, les deux compatriotes se découvrirent encore un autre lien, la légèreté de leur bourse. Ils décidèrent de faire ensemble un voyage économique qui durerait aussi longtemps que leur argent. Un maquignon, qui conduisait des bêtes au Saint-Gothard, les laissa monter, Müller sur un mulet, Pückler sur un cheval de camion. Tout en riant de leur comique équipage, ils goûtèrent les sauvages beautés des gorges de la Reuss, du Pont-du-Diable et du Trou d'Uri. Assaillis par une tempête de neige sur le Saint-Gothard, ils saluèrent avec d'autant plus de joie les vignes, les myrtes, les figuiers et les citronniers qui, dans la vallée du Tessin, leur annonçaient l'Italie.

Après Bellinzona couronné de remparts apparurent le Lac Majeur et les îles Borromées, Isola Madre aux parfums capiteux, Isola Bella, si ensorcelante dans l'abandon qui la menaçait que le futur créateur du parc de Muskau s'écria : « Ces îles splendides mériteraient que pour elles on dépensât jusqu'à son dernier sou ! » Tout captivé qu'il fût par les grands spectacles de la nature, il ne retrouva pas sans plaisir à Milan les agréments de la civilisation ; il apprécia les repas de six plats avec vin et dessert qu'on lui servait à l'hôtel della Palla pour quatre lire ; le soir même de son arrivée, il entendit un opéra-bouffe à la Scala

et vit Frédéric II, le roi de Prusse, battre des entrechats dans un ballet. Le dôme ne le satisfit pas ; à l'art gothique, prodigue de flèches, de clochétions et de dentelles de pierre, il préférait l'art grec, pur de lignes et sobre d'ornements. Ce même goût de la grandeur simple lui fit condamner le *Bonaparte franchissant les Alpes*, par David, qu'il vit au Palais du gouvernement, une des résidences de Napoléon ; le tableau lui parut théâtral, affecté, indigne du grand homme et du grand moment de l'histoire. Par contre, à Santa Maria delle Grazie, il ne put s'arracher à la contemplation de la *Cène* de Léonard de Vinci.

Mme de Staël raconte dans *Corinne* (livre XIX, chap. vi) qu'Oswald et lady Nelvil, à leur arrivée à Milan, virent entrer dans leur chambre un Romain qui, le sourire figé sur les lèvres et le regard en extase, se mit à improviser des vers en leur honneur, vers médiocres et vides. Ce même personnage vint saluer Pückler et Müller pendant qu'ils étaient à table. Il déclama une tirade au cours de laquelle un fromage qu'il couvait des yeux était comparé aux rayons d'Apollon. Comme il s'avançait vers Müller avec le geste de lui poser une couronne sur la tête, le jeune médecin crut avoir affaire à un fou qui voulait lui arracher les cheveux et s'enfuit. Pückler, resté seul aux prises avec l'énergumène, apprit par le garçon du restaurant que la poésie était pour le pauvre diable une forme de la mendicité. Il lui exprima ses regrets de n'être pas assez riche pour honorer dignement son beau talent, et ces paroles, accompagnées d'un morceau de fromage, satisfirent le nourrisson des Muses.

De Milan, les deux compagnons remontèrent vers

la Suisse, le plus souvent à pied. La route du Simplon, construite par Napoléon, les pénétra de respect pour le génie de l'Empereur capable de dompter les éléments aussi bien que les hommes. Après des péripéties variées et des courses dangereuses dans le massif du Grimsel, après des extases devant la sublime majesté des Alpes, ils rentrèrent à Lucerne. Depuis quinze jours qu'ils en étaient partis, ils avaient fait environ cinq cents kilomètres dont deux tiers à pied, sac au dos ; ils étaient à bout de forces. A Lucerne ils se séparèrent, Müller devant regagner l'Allemagne. Pendant de longues années, Pückler resta sans nouvelles de lui. Voici qu'en 1831 il reçut de Brême une lettre signée : « Votre très humble serviteur, âgé de quatre-vingts ans, docteur W. C. Müller, professeur à la Hauptschule. » Le vieillard disait qu'en lisant les *Lettres d'un trépassé*, il avait deviné que l'auteur était l'ancien compagnon de voyage de son fils. Celui-ci, raconta-t-il, après son retour en Allemagne, avait étudié le magnétisme animal et traité les maladies nerveuses par l'électricité. Le grand médecin Reil l'appelait son meilleur élève. En 1809, il s'établit à Brême et prit du service dans l'hôpital français. La fièvre purulente, qui sévissait dans cet établissement, l'emporta au commencement de 1811. Le vieux père se fit ensuite connaître lui-même ; il parla de son amitié avec Schleiermacher, de son rôle d'aumônier et d'infirmier pendant la campagne de France en 1815, de ses nombreux voyages. En plus de récits de voyages et de traités d'esthétique musicale, il avait publié un recueil de poésies, *Chant des Hellènes et des philhellènes*. Ce titre risque d'amener une confusion. Le docteur Wilhelm Christian Müller, père

du compagnon de Pückler, n'est pas le même que Wilhelm Müller, l'auteur beaucoup plus connu des *Chants des Grecs*.

La lettre de l'octogénaire émut Pückler jusqu'aux larmes. Il répondit en des termes qui révèlent chez lui une sensibilité d'une extrême délicatesse et la religion du souvenir.

* * *

Un ancien camarade du Pædagogium de Halle rencontré par hasard à Lucerne, le comte de Plasewitz, remplaça très imparfaitement pendant quelques jours le délicieux médecin. Mais à Lucerne même, la faveur du sort mit sur la route de Pückler un autre Allemand, Alexandre de Wulffen, jeune homme aimable, intelligent, et réduit, comme lui, à voyager modestement. Une puissante sympathie unit vite ces deux natures généreuses, éprises de grand air et de liberté, promptes à s'exalter devant les belles choses. Mais les vastes projets formés ensemble firent échouer dès le début. Les deux nouveaux amis avaient décidé d'aller à Berne. Ils étaient à peine sortis de Lucerne que des crachements de sang et de violentes malaises arrêtaient Pückler. Wulffen dut le ramener à la ville. Les médecins constatèrent une congestion pulmonaire et crurent le malade perdu. Au grand étonnement de tous, il se remit en route pour Berne au bout de quelques jours, en diligence, il est vrai, et muni de médicaments.

Wolff, le ponctuel secrétaire, avait envoyé de l'argent qui attendait Pückler à Berne; il donnait en même temps des nouvelles de Muskau. Les événements publics avaient aggravé le mauvais état des

finances du comte ; aussi le dévoué serviteur conseillait-il à son jeune maître de se créer des ressources par un riche mariage. Hermann répondit gentiment que son père ne devait pas se tourmenter à son sujet, qu'il se tirait d'affaire avec sa maigre pension et que même, s'il le fallait, il essaierait de vivre à moins. Quant au mariage, que pense donc Wolff ? Comment pourrait-il, lui, misérable coureur de grands chemins, faire la cour à une riche héritière ? Que son père prenne la chose en main. Il demande seulement que la demoiselle ne soit pas laide à faire peur et qu'elle ait le cœur tendre. Il y a par exemple à Vienne un comte Bressler, un parvenu, un sot, qui serait flatté d'avoir un Pückler pour gendre. On dit la jeune fille jolie ; si elle apportait cent mille thalers de dot, ce serait une excellente affaire. Il y a aussi, non loin de Muskau, la princesse de Sagan, qui vaudrait la peine qu'on tentât une démarche. « Enfin on fera ce qu'on voudra, » conclut l'accommodant Hermann.

Avec sa mère, il tenait un autre langage. Il trouva des lettres d'elle à Berne. Comme elle s'inquiétait de sa santé, il lui répondit, en n'écoutant que sa « mauvaise tête », que c'était sa faute à elle, puisqu'elle le laissait sans argent, s'il vomissait le sang sur les routes en si grande abondance qu'il pouvait dire avec Thérémène :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Il juge inutile de raconter son voyage, car que dire de nouveau et d'amusant à une dame « qui a tant vu, et dont les connaissances s'étendent encore bien au delà de ce qu'elle a vu ? » Après avoir vécu en prodigue, il meurt par excès d'économie. Ses médecins

l'envoient attendre sa fin prochaine à Montpellier. S'il osait encore former des vœux en ce monde, il souhaiterait que Mme la comtesse, sa très chère maman, vint en passant le voir sur son lit de mort, au cas où elle irait pendant l'hiver au château d'Alex. Mais peut-être jugera-t-elle qu'il n'en vaut pas la peine.

La maladie rendait Pückler maussade. Injuste pour sa mère, il n'était pas tendre pour les Suisses qu'il appelait un peuple voleur et grossier de voituriers et d'aubergistes. A Berne, il assistait à la pendaison d'un vieillard coupable d'un vol insignifiant. On ne laissa même pas le temps à la victime d'achever ses dernières prières ; la corde étrangla le *Pater* dans sa gorge aux mots : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » — « Doit-on punir un délit contre la société par un crime contre la nature ? » se demanda Pückler, révolté par cette exécution. La fameuse pédagogie suisse lui apparut comme une vaste plaisanterie. A Hofwyl, une sorte d'École normale, conçue dans l'esprit de Pestalozzi, était annexée à une ferme modèle dont le maître, M. de Fellenberg, justifiait d'avance le mot de M. Thiers sur l'agriculture, cet art de se ruiner vertueusement. L'école se flattait de former en quelques semaines vingt-quatre instituteurs avec des sujets complètement illettrés, ayant même dépassé la cinquantaine. A Yverdon, Pückler vit Pestalozzi en personne. C'était un brave homme, mais insupportable avec sa manie de parler de sa philanthropie. Son célèbre établissement était sale, les professeurs malpropres, férus de leur système et sans éducation, grave défaut pour des éducateurs. L'un d'eux, ancien bouvier, ne démentait pas ses ori-

gines. Yverdon fit à Pückler l'effet d'un nid de Tartuffes. La tenancière d'un cabinet de lecture, vieille demoiselle d'aspect respectable, l'engagea vivement à prendre les *Aventures de Faublas* et la *Nouvelle Justine*, ornées de gravures. L'innocence avait aussi disparu des campagnes. Sur le bateau du lac de Thoue, de jeunes paysannes tinrent des propos dont l'immoralité fit rougir l'ancien officier de cavalerie.

Des rencontres gâtaient parfois à Pückler le plaisir de ses excursions. A Berne, il tomba sur deux camarades de Dresde, MM. de Hohenthal et de Carlowitz, qui le croyaient « mort et enterré » depuis longtemps et s'étonnèrent de la parcimonie actuelle du prodigue d'autrefois. Les amis sont un luxe coûteux, dit Ibsen. Pückler se débarrassa des siens, après être allé avec eux de façon trop dispendieuse, c'est-à-dire en voiture, au lac de Biemme pour faire un pèlerinage à l'île de Saint-Pierre, séjour de Rousseau. M. de Hohenthal le rejoignit quelque temps après, alors que, revenant d'un autre pèlerinage à des lieux illustrés par Rousseau, il faisait à pied, sous un chaud soleil, le veston sur l'épaule, la route de Clarens à Vevey. Le comte de Hohenthal était en voiture avec le prince de Schoenburg, ancien camarade de Pückler à l'Université de Leipzig, et maintenant nouveau témoin de sa décadence.

La pauvreté enlevait à Hermann son assurance ordinaire. En passant devant le château de Coppet, il brûlait d'envie de se présenter à Mme de Staël; il n'osa pas franchir la grille. Dans la diligence qu'il avait prise, un voyageur raconta un drame qui avait récemment ému la contrée. Un officier suisse au service de la France était revenu dans son village natal,

porteur d'une forte somme. Il demanda l'hospitalité pour la nuit à ses parents, sans se faire reconnaître, car il se réservait de leur faire le lendemain, avec l'or qu'il leur apportait, une joyeuse surprise. Le père et la mère, remarquant que l'étranger était riche, l'égorgèrent pendant son sommeil. Cette sombre histoire parvint sans doute aux oreilles de Zacharie Werner, pendant qu'il était l'hôte de Mme de Staël à Coppet ; elle lui fournit le sujet de son drame fataliste, *le Vingt-quatre février*.

Un médecin Tant-Pis de Genève fit savoir à Pückler qu'il ne guérirait jamais. Malgré cette prédiction le malade recommença ses expéditions à pied avec Alexandre de Wulffen. Il salua l'ombre de Voltaire à Ferney. Dans le jardin français, trop compassé, des Délices, il regretta que les Genevois n'eussent pas mieux suivi les enseignements de Rousseau, le grand révélateur de la nature. Les deux amis franchirent la frontière de France au Fort-de-l'Écluse. Des noces bruyantes et la modicité du prix des auberges leur mirent l'âme en joie. Déçus par la perte du Rhône à Bellegarde, ils virent avec plaisir la vallée de la Valserine, les lacs de Sylans et de Nantua. Une enseigne d'auberge à Saint-Jean-le-Vieux, « Borde loge à pied et à cheval », les amusa par la disposition scabreuse des lettres. Dans une autre auberge, à Meximieux, ils ébauchèrent une idylle avec deux jolies servantes. Enfin l'un des premiers jours de juillet 1808, couverts de poussière et de sueur, mais gais et contents, les deux marcheurs firent leur entrée à Lyon ; ils descendirent à l'hôtel des Célestins situé sur le quai de la Saône.

*
* *

Lyon fortifia l'idée favorable que Pückler s'était faite du caractère français, aussitôt la frontière franchie. Cet Allemand, venu en France à une époque où Napoléon tenait l'Allemagne sous le talon de sa botte, a le cœur sans haine. En sortant de Suisse, pays dont les habitants lui ont fortement déplu, il subit d'autant plus vivement le charme des qualités françaises. Sous l'influence de Rousseau, dont il vient de lire la *Nouvelle Héloïse* à Vevey, il constate, comme un signe de mœurs saines, le fait qu'à Lyon des femmes qui ne sont pas du peuple allaitent leurs enfants dans les promenades publiques, sans crainte ridicule de regards indiscrets. En Suisse, les hôteliers avaient souvent traité de haut le modeste voyageur qu'il était ; en France, lorsqu'il débattait les prix, loin de prendre un air méprisant, on avait pour lui des prévenances, comme si l'on voulait le dédommager des rigueurs de la fortune.

« D'une manière générale, écrit-il, si l'on examine impartialement et de près les Français, ces maîtres du monde, on ne saurait assez s'étonner de la modestie, de la politesse, de la modération que cette nation, prise en gros, a gardées à un degré toujours égal après avoir soumis la plus grande partie de l'Europe, après toutes ses éclatantes victoires. Qui aurait pu supporter la grossière insolence des Allemands, s'ils s'étaient trouvés dans la situation des Français, ou quel n'aurait pas été notre triste sort, si les Scythes sauvages avaient remporté la victoire ? Quelque irréfléchi que tel ou tel Français puisse être dans ses pa-

roles, je n'en ai jamais vu un seul qui, à moins d'avoir été préalablement excité avec intention, ait fait sentir à un étranger, par telle ou telle expression ou par une attitude hautaine, l'humble dépendance où nous sommes vis-à-vis d'eux ; au contraire l'on se fait un devoir d'excuser et, si possible, de louer la nation à laquelle appartient l'étranger, l'interlocuteur du moment. Un observateur équitable ne pourra certainement pas refuser aux Français un haut degré d'amabilité et de bonté, aussi longtemps qu'on n'irrite pas leurs passions. Rien que cette inoffensive gaieté, qui est un des traits saillants de leur caractère national, témoigne selon moi d'un tempérament moins dénaturé, plus bienveillant que ne l'est par exemple la lourde grossièreté des Anglais, l'orgueil ridicule des Russes qui s'allie à un bas servilisme, la misérable platitude des Allemands, etc... En outre, leur complaisance extraordinaire, dégagée de tout mobile intéressé, dont nous recevons chaque jour nous-mêmes les preuves les plus frappantes, leur vif sentiment de l'honneur, leur culture plus haute et surtout plus générale, par laquelle ils l'emportent sur toute autre nation, voilà des qualités que l'on aime à voir chez les maîtres du monde et qui sont doublement méritoires. Que de raisons pour nous de supporter avec résignation notre joug qui nous a été imposé par notre propre faute, en nous estimant heureux que ce soit aux Français que nous avons à obéir ! »

Lyon frappa les deux étrangers par la beauté de son site, l'animation de ses rues, les dimensions de ses places, la noblesse de ses monuments. Ils franchirent le pont de Tilsitt, inauguré le lendemain même de leur arrivée, et, du haut de Fourvière, contemplèrent

l'immense panorama de la ville, de la plaine du Rhône et des Alpes. Un type curieux de prêtre, ignorant et déguenillé, les promena parmi les ruines romaines de Lugdunum. Malheureusement, des ruines récentes attristaient le regard. Toute une rive de la Saône montrait encore béantes les plaies faites par la Révolution. La place Bellecour se relevait de ses décombres ; elle alignait ses façades reconstruites sur l'ordre de Bonaparte, premier consul, et Pückler s'arrêta devant la plaque de marbre qui rappelle cette munificence. Les deux amis s'intéressèrent aux métiers des tisseurs. Le soir, au théâtre des Célestins, ils entendaient, pour quinze sous, trois pièces.

Une occasion de continuer leur voyage à bon marché leur fit hâter leur départ de Lyon : ils obtinrent l'autorisation de descendre le Rhône sur un bateau qui transportait des troupes envoyées en Espagne. Il leur fallut faire le sacrifice d'une fête annoncée en ces termes : « Stella, grand artificier, aura l'honneur de présenter aux habitants de cette ville le feu d'artifice le plus étonnant qui ait encore paru depuis que le monde existe. Ce feu d'artifice présentera une bataille dans laquelle les ennemis marcheront les uns contre les autres... et le tout sera terminé par la représentation brillante de l'Empereur Napoléon dans toute sa grandeur. » A deux heures du matin, par une nuit noire, ils s'embarquèrent. Dans la journée, la chaleur devint telle que Pückler arriva malade à Valence et dut renoncer à son projet d'aller voir à Alex le château de sa mère. Plus avisés que lui, les troupiers s'étaient créé des abris contre le soleil en étendant leurs capotes sur des lattes qu'ils avaient découvertes à bord et agencées en manière

de tentes. Leur conversation fit dresser l'oreille au chef d'escadron de l'armée saxonne. Il s'étonna de les entendre parler de questions scientifiques. Il constata chez le simple soldat une politesse qui manquait à beaucoup d'officiers allemands. Ces ambitieux conquérants avaient pour l'humble civil des prévenances charmantes, alors qu'en Allemagne la morgue de la caste militaire était insupportable. Ces gentils héros abusaient seulement d'un mot qui n'entra dans l'épopée que sept ans plus tard, à Waterloo.

Pückler prit congé d'eux un peu avant d'arriver à Avignon, en laissant Wulffen continuer le voyage par eau avec les bagages. Heureux de marcher, il savoura les fruits du Midi cueillis au passage, figues, raisins, jusqu'aux mûres. Entre la ville des papes aux remparts crénelés et la fontaine de Vaucluse, les rimes de Pétrarque tintèrent aux oreilles des deux jeunes enthousiastes. Rome leur révéla sa force par les arches robustes du pont du Gard, la splendeur de ses fêtes par l'amphithéâtre de Nîmes et sa grâce par la Maison Carrée. Le bon vin muscat de Lunel rendit de la vigueur à leurs jarrets. Au lieu de mourir à Montpellier, comme il l'avait annoncé à sa mère, Pückler s'y régala d'huîtres, de homards et autres produits de la Méditerranée. Comme les deux voyageurs revenaient à pied de Montpellier à Lunel, un ânier les laissa monter pour quelques sous sur deux de ses bêtes. Pückler, perché sur un baudet si petit que ses pieds touchaient le sol, riait en songeant à tous les degrés de sa chute depuis ses beaux chevaux de Dresde jusqu'à son équipage présent. Il devait tomber plus bas encore. A l'entrée d'un pont, l'âne fit des

caprices, se cabra et roula au bas du talus de la route avec son cavalier.

De retour à Nîmes, Pückler et Wulffen, qui ne connaissaient pas encore les Méridionaux, eurent pour voisin de table à l'hôtel du Luxembourg un personnage important. Cet homme leur raconta qu'il avait été l'ami intime de Dumouriez. Ah ! si le général avait suivi ses conseils, c'est lui qui serait à présent sur le trône de France à la place de Napoléon. Il avait souvent porté des dépêches de Dumouriez au roi de Prusse et au duc de Brunswick et partagé les repas de ces deux chefs. Il avait été aussi l'ami de Voltaire et dîné chez lui à Ferney avec Frédéric II. Les Allemands, stupéfaits, s'informèrent ; ils apprirent qu'ils avaient l'honneur de dîner avec le caissier du théâtre Pavillon de Marseille.

A Arles, ils déplorèrent que la fureur iconoclaste des évêques eût mutilé des merveilles de l'art antique. Le gardien du musée, parlant de la visite récente du prince héritier de Bavière, leur dit son étonnement d'avoir trouvé un grand seigneur si instruit. Ils comprirent l'aristocratique beauté d'Aix, puis, par un brusque contraste, ils entrèrent dans le tumulte populaire de Marseille, un peu abasourdis par la foule que la foire rendait plus agitée et plus bruyante encore que d'habitude.

Ils prirent un logement au sixième étage d'une immense maison de la rue Beauveau. Quand on avait gravi les quatre-vingt-dix-neuf marches, on était récompensé de sa peine, car la vue s'étendait sur le port et la mer. A cette altitude où n'atteignaient pas les bruits de la fourmilière humaine, Pückler fit son premier essai d'écrivain. Il avait jugé que ses impres-

sions de voyage valaient la peine d'être contées et que sa plume pouvait lui créer des ressources. Il rédigea donc ses souvenirs depuis son départ de Dresde jusqu'au départ de Lyon. Le travail terminé, il prévint des difficultés avec la censure et jugea utile de surseoir à la publication jusqu'après son retour en Allemagne. Mais il eut à ce moment-là d'autres soucis. Ce n'est qu'en 1835 qu'il publia, sous le titre de *Jugendwanderungen*, le récit de ses premières pérégrinations, et encore ce récit ne commence-t-il qu'au départ de Lyon. Les pages écrites à Marseille restèrent inédites jusqu'au jour où la biographe de Pückler, Ludmilla Assing, les fit paraître au tome II de *Briefwechsel und Tagebücher*.

Les heures dérobées au travail littéraire étaient employées à parcourir la ville et les environs. Le blocus continental n'avait pas tué l'animation du port. Le capitaine d'un bateau qui appareillait pour Alger offrit aux deux amateurs de courses lointaines de les emmener. La tentation était forte, mais l'état de leur bourse les empêcha d'y céder. Marseille d'ailleurs abondait en curieux spectacles. L'ancien roi d'Espagne, Charles IV, s'y était retiré. Quand ce souverain, devenu gâteux, n'était pas occupé à manger ou à vendre des mules qu'il avait amenées d'Espagne au nombre de trois cents, il se promenait soit à pied, appuyé sur le bras de Godoï, le frère du Prince de la Paix, soit en un cortège de quatre voitures attelées chacune de six chevaux. Des coiffeurs appelaient le client par des réclames tintamarresques. Les cafés, scintillants de glaces et de dorures, ne désemplissaient pas ; une moitié des consommateurs passait des journées à jouer aux cartes, l'autre moitié

à regarder jouer. Au-dessous d'un portrait de Napoléon, une librairie affichait cette *Addition* :

Lycurgue

Cyrus

Alexandre

Annibal

César

Charlemagne

Total : Napoléon le Grand.

Le théâtre ne valait pas les douze sous que coûtait la place. Souvent le spectacle était dans la salle. Au parterre on hurlait, on gesticulait, on se battait. Un tumulte effroyable se déchaîna un jour où l'on aperçut parmi les spectateurs un officier de la marine anglaise, venu là par bravade. Sans l'intervention de la police, le fanfaron passait un mauvais quart d'heure.

Dans la banlieue, Barras, l'ancien membre du Directoire, habitait une villa ravissante d'où l'on avait une vue magnifique sur la mer. Il fit aux deux étrangers un si gracieux accueil qu'ils renouvelèrent plusieurs fois leur visite. Barras, encore jeune, avait échangé la politique contre l'histoire naturelle ; il vivait en compagnie d'un loup et d'un renard apprivoisés.

Sur la Corniche, l'automne avait pour les deux Septentrionaux des douceurs exquisés et nouvelles. Le soleil, qui se plongeait dans les flots et l'année qui mourait en beauté, dans un décor de lumière et de joie, les incitaient à la méditation ; sur les bords de la mer bleue, ils devisaient avec sérénité de la vie future.

**

Partis à pied de Marseille le 6 novembre 1808, après un séjour de deux mois, Pücker et Wulffen passèrent par Toulon, Fréjus, Antibes et, à Nice, s'embarquèrent pour Gênes. Leur felouque, poursuivie par des chaloupes anglaises, eut ses voiles trouées par des balles et ne se réfugia qu'à grand'peine dans le port de Saint-Maurice. Ils reprirent leur course à pied. Au col Michel, ils s'arrêtèrent, frappés d'admiration, devant le panorama de Gênes la Superbe. Ils passèrent dans la ville plusieurs journées occupées à visiter les églises et les collections de tableaux. Ils remarquèrent aussi la beauté des femmes, mais sans que Pücker choisit la riche héritière que Wolff le pressait de ramener. Aux instances réitérées du secrétaire, il répondit de nouveau qu'un gueux comme lui ne pouvait se montrer dans le monde où se ramassent les dots.

De Gênes à Rome par Plaisance, Parme, Reggio, Modène, Bologne, Pise, Livourne, Florence, Sienne, les deux amis connurent les péripéties inséparables d'un voyage en Italie à cette époque-là, contestations avec les *vetturini* et les aubergistes, voitures arrêtées dans les neiges ou embourbées, scènes de mœurs parfois scabreuses, mais aussi les grandes joies dont les œuvres d'art remplissaient leurs âmes frémissantes d'enthousiasme.

Rome, malgré tout son prestige, laissa pendant deux mois Pücker indifférent. C'est qu'une passion, restée entourée de mystère, absorba toutes ses pensées ; il employa tout son temps à écrire des lettres

d'amour. Quand il sortit enfin, il explora la Ville éternelle en jeune homme qu'une éducation incomplète avait mal préparé à la comprendre. Il ne la vit pas avec les yeux d'un Goethe ou d'un Chateaubriand. Ses remarques, tout en manquant de profondeur, sont cependant d'un touriste intelligent.

La rencontre fortuite du prince de Saxe-Gotha, une ancienne connaissance de Vienne, entraîna Pückler, sans peut-être qu'il résistât beaucoup, à faire sa rentrée dans le monde. Il fréquenta les salons, celui de Mme Marconi, célèbre par sa beauté et ses diamants ; celui du banquier Torlonia, espèce de Turcaret ; celui de la princesse Chigi où un abbé tenait la banque à la table de pharaon ; celui de Mme de Humboldt où l'on commentait des lettres de Goethe et de Mme de Staël sur Zacharie Werner. Il visita l'atelier de Camucini qu'il considérait, avec tout son temps, comme un peintre de génie, et celui du sculpteur danois Thorwaldsen. Un autre Danois célèbre, Cehlenschläger, demeurait alors à Rome ; Pückler fit sa connaissance chez Mme Brun, poétesse sentimentale qui disait en soupirant : « Hélas ! le ciel pleure de nouveau sur les péchés de la terre, » ce qui signifiait : il pleut. Pie VII lui accorda une audience peu de temps avant d'être enlevé sur l'ordre de Napoléon et le chargea d'une commission pour la comtesse Schouwaloff. Ces relations avec le pape ne l'empêchèrent pas d'aller chez l'antipape, c'est-à-dire d'assister à un bal donné par le général français Miollis, « président des États romains. »

Vers la fin de cette fête, on annonça une éruption du Vésuve. Plusieurs invités partirent immédiatement pour Naples. Une comtesse Wey emmena

Pückler et Wulffen dans sa voiture. A Naples, une belle Viennoise, que Beethoven avait aimée ardemment, la comtesse Julie de Gallenberg, et le sculpteur Schweigel se joignirent au trio. Les excursionnistes montèrent jusqu'au cratère et assistèrent d'aussi près que possible au plus prodigieux feu d'artifice.

Pückler, qui connaissait son Racine, aurait pu dire, en variant le mot de Pyrrhus, qu'il était brûlé de plus de feux que le Vésuve n'en alluma. C'est la comtesse de Gallenberg qui incendia son cœur. De retour à Naples, il ne la quitta plus ; elle l'introduisit dans la société napolitaine. Elle le présenta au ministre de l'Intérieur du royaume de Naples, l'archevêque de Tarente, Capicelatro. Ce prélat parla du pape et de la religion elle-même avec une liberté singulière ; il traita le pape de vieil imbécile. Pückler remarqua que les politesses de Napoléon et de Murat n'empêcheraient pas ce personnage de tourner au premier vent, en quoi il restait « un fieffé calotin ».

Julie de Gallenberg fit inviter Pückler chez Mme de Bibikoff, femme du ministre de Russie. Comme on allait se mettre à table, des coups de canon retentirent, et l'on vit au large une frégate napolitaine, deux corvettes et plusieurs petits bâtiments qu'attaquaient des vaisseaux anglais. M. de Bibikoff donna l'ordre de transporter la table sur le balcon, de telle sorte que les invités eurent pendant le dîner le spectacle d'un combat naval. Les bâtiments napolitains essayaient d'entrer dans le port, gagnés de vitesse par les Anglais. Les batteries de la côte ouvrirent le feu. Au castel del Oro, le roi Murat pointa lui-même un canon et atteignit, dit-on, un des bateaux de sa propre flotte ; puis il descendit à cheval sur la Chiaia

dans un burlesque costume de uhlan, blanc et rouge. Les dineurs l'entendirent hurler : « F...-moi tous ces b... à la mer ! » Colère impuissante. Une corvette tomba aux mains des Anglais ; les autres bâtiments sombrèrent l'un après l'autre, sauf la frégate qui arriva au port à l'état d'épave. Par un hasard curieux, Pückler rencontra vingt-six ans plus tard à Tunis un des officiers anglais qui avaient pris part au combat et, quelques mois après, à Malte, le chevalier Soggi Carafa qui, dans la même affaire, avait commandé la frégate napolitaine.

Les Anglais, maîtres d'Ischia et de Procida, débarquèrent à quelques lieues de Naples. Murat envoya contre eux des troupes suisses. Pückler trouva moyen d'assister à plusieurs engagements. Il ramena en voiture à Naples un officier suisse qui était tombé d'un rocher en se battant contre des Hanovriens. « Chose bizarre, dit-il en racontant cet incident. Ici, au bout de l'Europe, où Français et Anglais se font la guerre, ce sont uniquement des Allemands de pays différents qui s'entre-tuent au profit de ces deux nations. Pauvre patrie ! »

A Rome, la passion du jeu ressaisit Pückler. S'il gagnait, il n'était pas toujours payé. Il lui fallut envoyer à un baron Hahn le billet suivant, qu'il écrivit en français : « Ayant vu votre tête à la fenêtre, j'ai dû croire que vous y étiez. On m'assure cependant que vous êtes absent. Apparemment, que vous sortez quelquefois en laissant la tête à la maison. Si ce sont les cent doppies que vous me devez qui me privent du plaisir de vous voir, je vous en fais cadeau et vous demande mille pardons d'avoir pu vous presser un instant de payer une dette d'honneur. » Pückler

était sans argent un jour où Julie de Gallenberg, dans une lettre désespérée, le supplia de lui envoyer trois cents thalers ; il fut obligé de les emprunter. Torlonia lui battait froid. De mauvaises nouvelles arrivaient de Muskau ; le comte était malade, les fonds bas. Pückler aurait voulu ménager son père ; il lui faisait donner par Wolff ces singuliers conseils : « Que mon père ne s'abandonne pas à la tristesse. Il doit bien manger, bien boire, s'amuser avec sa maîtresse, chasser et se moquer du reste, comme faisait mon grand-père. » Mais la détresse, plus puissante que la complaisance filiale, contraignait Hermann à renouveler ses appels à la caisse de Muskau.

La pauvreté chassa Pückler de ce paradis qu'aurait été Rome, comme il l'écrivait à Wolff, s'il avait eu de l'argent. Il remonta tristement vers le Nord, harcelé en route par des puces monstrueuses et agacé par un Italien hâbleur, glouton et voleur qui avait remplacé, pendant une partie du trajet comme compagnon de voyage, Wulffen reparti pour l'Allemagne. La Santa Casa de Lorette ne lui inspira aucun respect ; la poussière que l'on vendait par petits paquets comme provenant de la maison de la Vierge était, disait-il, de la poudre aux yeux. Près d'Ancône, deux gendarmes français ramenaient à Milan un déserteur de la garde royale. Ils racontèrent à Pückler qu'après la découverte d'un complot dirigé contre la France, un des conjurés, un prêtre auquel on promettait la vie sauve, s'il dénonçait ses complices, s'y refusa obstinément en répétant : « Je m'en f... » C'était tout ce qu'il savait de français. Bologne procura au mélancolique voyageur des moments agréables ; il y entendit Mme Colbran, la femme de Rossini, et le ténor

Veluti. Malgré le talent des chanteurs, à Bologne comme dans le reste de l'Italie, le ballet détrônait l'opéra. De Bologne à Venise, en passant par Ferrare et Padoue, Pückler traversa des pays où grondait l'insurrection. Il n'aurait pas eu vingt-trois ans, si la cité des lagunes ne l'avait consolé des misères de sa vie vagabonde ; il en goûta toute la poésie, avant que le romantisme l'eût mise à la mode ; il ouvrit largement son âme à toutes les ivresses qu'elle lui versait. Comment arriva-t-il à Turin, où il resta quinze jours malade ? Comment à Strasbourg ? Aucune note ne nous renseigne sur ce parcours. Entré à Strasbourg le 6 octobre 1809, il y était encore le 26 février 1810. Ce jour-là il écrivit à Julie de Gallenberg une lettre qui est à la fois d'un amant volage et d'un fils irrespectueux. Il raconte qu'il fait la cour à trois jolies femmes dont il se contente d'être l'ami, quoique à Strasbourg, comme partout, les maris soient faits pour être trompés. Après avoir parlé du comte de Seydewitz, « ci-devant l'adorateur, aujourd'hui le mari pas trop heureux de ma mère, » il continue : « Mon autre père, je parle du ci-devant mari de ma mère (j'en ai tant qu'il faut que je m'explique), m'obligera, je crains, de passer la belle saison auprès de lui... J'y mangerai force choucroute... et je regretterai toujours le beau climat de Naples, les douces chaînes que j'y portais et surtout la divinité dont je fus et dont je serai éternellement le plus zélé adorateur. »

Le fils prodigue essaya de se dérober à la dure contrainte qui le rappelait sous le toit paternel. La guerre d'Espagne exigeait de continuels renforts. Une partie des troupes que Napoléon y affectait se composait de

encore dans ma poche un reichsthaler et d'en devoir plusieurs. Avec cela, il faut qu'aujourd'hui et demain je me trouve à une réunion mondaine où il sera à peu près impossible de ne pas jouer. Si je perds plus d'un thaler, je serai obligé de m'excuser comme le benêt de Meissen en disant que papa ne m'a pas encore envoyé d'argent et qu'en attendant je suis hors d'état de payer. » Wolff s'ingéniait à obtenir du comte les sommes demandées, quand tout à coup la situation changea. Le comte mourut le 10 janvier 1811, laissant Hermann seigneur de Muskau, de Groditz et de Branitz.

Devant la mort, tous les ressentiments se taisent au moins pour un temps. Pückler pleura son père malgré tous les griefs qu'il avait contre lui. Mais, ce tribut payé à la nature, il le jugea librement et avec sévérité. L'examen de la gestion financière lui révéla que le comte, en administrant la fortune laissée à ses enfants par leur mère, avait sacrifié leurs intérêts aux siens propres. Hermann avait eu de l'indulgence pour les défauts de son père et de la pitié pour ses malheurs ; il vit maintenant en lui un égoïste sans scrupules et le détesta. Il avait cru sa mère la plus coupable ; mieux renseigné, il se rapprocha d'elle. Sa rancune ne s'éteignit jamais. Dix-sept ans après la mort du comte, le 30 août 1828, il écrivait encore à Mme de Seydewitz : « J'ai un exemple trop frappant de la manière dont les pères ne doivent pas agir. Que le ciel me pardonne, mais chaque fois que je suis sur ce chapitre, ma bile déborde. Quel mérite y a-t-il à engendrer un enfant, lorsque dans la suite on néglige tout ce qui pourrait lui être utile et que positivement on travaille à sa perte ? » Vers la même époque, il se

plaignait à sa sœur Clémentine d'avoir placé mal son affection en l'accordant à son père dont il ne soupçonnait pas la conduite abominable, malhonnête, à son égard. Dans sa vie, disait-il, il n'avait eu qu'un seul ennemi acharné à le perdre, et cet ennemi unique, c'était son père.

Abandonné par ses parents, Hermann se forma lui-même. Assurément le triste milieu où se passa son enfance, les mauvais exemples de ses misérables précepteurs, les désordres où il fut entraîné presque malgré lui obscurcirent par moments son sens moral. Mais dans cette atmosphère viciée il trouva le bon chemin. Comme il le disait en 1826 à sa cousine, la comtesse de Rantzau, quoique tout dans son enfance et sa jeunesse eût concouru à faire de lui un roué sans cœur, il était resté, au milieu de toutes ses aberrations, « aimant, simple, doux, pénétré de la notion de justice et plutôt tendre que dur. »

Son voyage compléta cette auto-éducation. Personne ne parcourt sans profit intellectuel des pays de vieille civilisation, riches en monuments et en musées, comme l'Allemagne, la France et l'Italie; un esprit éveillé comme Pückler y puisa mille enseignements. A fréquenter des hommes de mœurs et de conditions variées, depuis le pape jusqu'au portefaix, il acquit une précoce maturité. Au contact avec les humbles, le gentilhomme eut le sentiment de la solidarité humaine; ses rencontres dans de mauvaises auberges ou sur la route poudreuse expliquent ses futures idées sociales. Son caractère se trempa dans une vie de privations, de fatigues et de dangers volontairement acceptée. Plus d'une fois dans les Alpes il affronta la mort. La nature dilata tout son être.

Jusqu'alors les facultés intellectuelles l'avaient emporté chez lui sur la sensibilité; l'influence du dix-huitième siècle et sa première expérience de la vie avaient aiguisé chez lui le sens critique aboutissant au scepticisme. Maintenant Rousseau s'installera dans son esprit à côté de Voltaire. Les sources de l'émotion jailliront à gros flots. Pückler s'éprit pour la nature d'une passion si vive qu'il voudra la posséder comme on possède une maîtresse, s'en approprier les beautés, et aussi la plier à ses volontés; ce besoin le conduisit à planter des parcs. La nature lui parla enfin du mystère divin. Enveloppé par elle, il médita sur les causes premières et les fins dernières, sur Dieu, sur l'âme, sur la vie future. Cet enfant d'un siècle de raison, à qui les mystiques de Herrnhut avaient fait prendre en aversion les pratiques religieuses, eut devant les sommets des Alpes ou sur le rivage de la Méditerranée des élans vers l'Infini qui sont les plus pures prières.

CHAPITRE II

LE MARIAGE

Le nouveau seigneur de Muskau. — L'occupation française en 1812 ; Vandamme. — Pückler à Bruges. — Fantaisies de jeunesse ; ascension en ballon. — Don Juan. — Lucie de Hardenberg ; les fiançailles. Aménagement de Muskau ; le mobilier ; les équipages ; les domestiques. Difficultés budgétaires. — Le mariage. — Le Congrès d'Aix-la-Chapelle. Ambition politique. Le prince et la princesse de Hardenberg. Mlle Hæhnel, maîtresse du prince de Hardenberg. Le médecin Koreff. Metternich. Mme d'Alopæus ; Mme Récamier ; Sophie Gay et ses filles ; Sophie Gail. — Séjour à Berlin. Hardenberg « le bon papa ». Pückler prince. — Hardenberg au Congrès de Vérone ; sa mort ; Mme de Kimsky.

Les corps constitués de Muskau vinrent prêter serment au nouveau maître. Dans sa réponse à leurs allocutions, il affirma son désir de travailler à la prospérité de ses sujets et son espoir d'être secondé par les autorités. Il invita le clergé, un peu surpris et inquiet, à ne pas oublier que la destinée de l'homme est d'être heureux en ce monde et à pratiquer une large tolérance. Aux juges il recommanda la bonté, aux hommes de loi l'horreur des procès, aux magistrats municipaux l'ordre et la concorde. « La vérité seule, concluait-il, doit prévaloir. »

Cette généreuse intention de faire régner dans son domaine la paix et le bonheur se heurtait, hélas ! aux plus graves difficultés. En 1812, l'expédition de

Russie jeta un grand trouble à Muskau situé sur le passage des troupes françaises. Le jeune seigneur dut élever plusieurs fois la voix pour faire respecter ses droits menacés, et le plus souvent il réussit à se faire rendre justice. Un jour il eut à se plaindre à Vandamme, qui occupait le château, des procédés violents d'un général hanovrien. Vandamme fit à ce brutal des remontrances tellement dures que Pückler, apitoyé, demanda grâce pour lui. C'était un hôte courtois que Vandamme. Il décrivit à Pückler une propriété qu'il avait acquise dans le département du Nord, à Cassel, et dont le jardin était fermé par des grilles enlevées à des églises d'Allemagne; sa cave regorgeait de vins cueillis dans des couvents allemands. En 1814, les revirements de la fortune des combats amenèrent Pückler à Cassel, précisément dans la maison de Vandamme. Il la respecta aussi scrupuleusement que le général français avait respecté Muskau. Toutefois, il se crut permis de distribuer à ses soldats une barrique de vin prise aux bénédictins de Moelk en Autriche.

Un autre chef français, le général de Saint-Sulpice, vint à Muskau précédé de son cuisinier qui s'installa sans faire beaucoup de cérémonies. Pückler, sans plus de façons, fit jeter l'intrus à la porte, puis il alla au-devant du général et lui dit : « Votre chef de cuisine, mon général, est le contraire de Don Quichotte. » M. de Saint-Sulpice, interloqué et un peu maussade, lui demanda de s'expliquer. « Je veux dire, reprit Pückler, que Don Quichotte prit les guinguettes pour des châteaux et que votre cuisinier prend les châteaux pour des guinguettes. » Le général ordonna aussitôt à toute sa suite de chercher un logement ailleurs et

ne garda auprès de lui qu'un valet de chambre.

Le cœur du châtelain saigna quand il vit ses pe-
louses servir de terrain d'exercice. Il s'en plaignit à
l'officier coupable de cette dévastation ; ses observa-
tions ayant été mal accueillies, il porta ses doléances
au général Kirschner. Celui-ci se rendit immédiate-
ment sur les lieux, somma l'officier de se retirer et le
condamna aux arrêts. « Monsieur, dit-il à Pückler,
tant qu'il restera ici, vous ne le verrez plus. » — « Je
doute beaucoup, écrivit Pückler à ce propos, que nos
propres troupes eussent agi envers nous de la même
façon. »

Moins scrupuleux que M. de Saint-Sulpice, un géné-
ral dont nous ignorons le nom se considérait à Muskau
comme chez lui. « Il poussait la bonté, dit Pückler,
jusqu'à m'inviter tous les jours régulièrement à dîner
dans ma propre maison. » Il avait fait l'expédition
d'Égypte et racontait à ce sujet des choses extraor-
dinaires. Quand son auditeur restait sceptique, il
était le premier à rire de ses inventions, « car, dit
Pückler, chez ce peuple aimable tout se termine par
des rires. » Le joyeux hâbleur repassa par Muskau
après le désastre de la Grande Armée. Il était en
guenilles. Habillé de neuf par Pückler, il rit de bon
cœur et assura « que la dernière campagne avait été
diablement fraîche ». Il prit l'engagement de payer
en des temps plus heureux son nouvel équipement,
mais il périt à Grossgoerschen avant d'avoir pu
s'acquitter.

Le seigneur de Muskau, chef d'une illustre famille,
ne pouvait rester indifférent au mouvement qui pré-
cipitait l'Allemagne contre Napoléon vaincu. Il offrit
à l'empereur de Russie de lever un corps franc dans

la Lusace. Sa lettre étant restée sans réponse, il s'engagea comme volontaire dans la suite du général de Wittgenstein. Une fièvre typhoïde l'empêcha de partir. Il entra en convalescence, lorsque la bataille de Bautzen soumit de nouveau toute la Saxe à Napoléon. Le maréchal Berthier le fit garder à vue à Muskau. Quatre mille Wurtembergeois s'abattirent sur le domaine et le saccagèrent sous les yeux du maître désespéré. Le typhus décima les paysans. La fortune de Pückler s'effondrait. Le besoin de se procurer des ressources l'ayant conduit à Bautzen, Napoléon, qui s'y trouvait, le fit arrêter et ordonna une enquête sur ses accointances avec les alliés. Il risquait d'être fusillé, si le général Radet, celui-là même qui avait enlevé le pape Pie VII et que Pückler avait connu à Rome, n'était intervenu en sa faveur.

Après la bataille de Leipzig, le prince Reprine, investi par l'empereur de Russie du gouvernement général de la Saxe, invita Pückler à former à Muskau une section de la landwehr, tâche irréalisable à cause du peu d'hommes que le typhus avait épargnés et de l'état désastreux où la guerre avait mis ses finances. Attaché finalement comme aide de camp à la personne du duc de Weimar, il partit pour les Pays-Bas, se signala dans des combats autour d'Anvers, ainsi qu'à la prise de Merxen. Il était devant Cassel avec la cavalerie saxonne, le jour où celle-ci s'élança follement, ses officiers en tête, à l'assaut de cette position défendue par un bataillon d'infanterie française. Une fusillade terrible abattit tous les officiers, sauf Pückler et un autre. L'attaque aurait tourné au désastre, si les Français, s'exagérant le nombre des ennemis, ne s'étaient retirés pendant la nuit. C'est

ainsi que Pückler pénétra dans la ville, vit la maison de Vandamme et but son vin. Au cours de la même campagne, il eut à soutenir un combat avec cent vingt cavaliers contre sept cents hommes de l'armée du général Maison, appuyés par quatre canons. Les Français croyaient l'avoir cerné, mais il s'échappa la nuit par une marche forcée. Après cet exploit, ses chefs lui confièrent l'administration du département de la Dyle. En résidence à Bruges, il leva, conformément aux ordres qu'il avait reçus, un contingent de cinq cents hommes équipés et armés. La population, en reconnaissance de ses bons procédés, lui offrit une somme de mille napoléons d'or qu'il remit à son chef, le général de Borstell, avec prière de l'employer au bien-être des troupes.

En 1814, Pückler, promu au grade de lieutenant-colonel, entra avec les alliés à Paris. Il servit d'agent de liaison entre le duc de Weimar et l'empereur de Russie. Là se termina sa carrière militaire. Rendu à la vie civile, il passa quelque temps en Angleterre. En avril 1815 il rentrait à Muskau. Vienne, où se déroulait la joyeuse mascarade du Congrès, le tenta. Il y envoya ses chevaux et comptait faire sensation avec ses équipages d'un pur style anglais ; mais une longue maladie le retint chez lui.

Ce Congrès de Vienne, où il se désolait de ne pouvoir étaler son luxe, eut pour lui des conséquences néfastes. Pour punir la Saxe de sa docilité envers Napoléon, les Alliés la démembrement et la Prusse reçut la Haute-Lusace dans sa part de butin. Cette annexion aggrava la situation de fortune, déjà compromise, des grands propriétaires. Les mesures agraires introduites par Stein en Prusse s'étendirent

à la nouvelle province ; elles y bouleversèrent l'économie rurale en même temps que l'ordre social ; elles amenèrent des complications inextricables, des procès sans fin ; elles ruinèrent beaucoup d'hommes circonspects, capables de bien administrer leur patrimoine ; à plus forte raison devaient-elles menacer sérieusement le maître de l'immense domaine de Muskau, jeune et ami du faste. Dix ans plus tard, le compte des pertes subies lui fit dire : « Le jour où Dieu me fit devenir Prussien, il détourna sa face de moi. »

* * *

Le nouveau maître n'inquiéta pas seulement le clergé. Les débonnaires habitants de Muskau n'augurèrent rien de bon, quand ils le virent se plaire aux excentricités. Le byronisme, qui commençait à sévir, ne pouvait trouver en Allemagne un meilleur adepte que ce jeune homme brûlé du désir de paraître et d'étonner ses contemporains. Vanité, recherche de l'originalité à tout prix, joie sardonique de la mystification, goût de la fantaisie macabre : voilà de quoi se composa l'attitude de Pückler aux environs de la trentième année.

C'est Byron, renforcé par *Hamlet*, qui le poussa, lorsque seul, à minuit, il descendit au caveau où reposaient ses ancêtres dans l'église de Muskau. Sur son ordre, trois tombes avaient été ouvertes, celle de son grand-père mort à quatre-vingt-six ans, celle d'un colonel qui avait commandé les cuirassiers de Pappenheim pendant la guerre de Trente Ans, et celle d'une dame appelée la belle Ursule. Il coupa une boucle de cheveux du grand-père. Il souleva l'aïeule

vêtue d'un manteau de soie pourpre avec franges d'argent, mais le squelette tomba en poussière, et la main du visiteur nocturne plongea dans un amas de vers.

Un piment macabre assaisonna une fête que le facétieux *Standesherr* s'offrit à lui-même aux dépens de ses féaux sujets. Il invita la population de Muskau à un bal qu'il donna dans le théâtre de son parc. On vint en foule. Le désordre devenait indescriptible, lorsque l'orchestre, fidèle aux instructions reçues, transformait insidieusement une écossaise en valse ou en symphonie. Ces petites gens, habitués à la simplicité allemande, éprouvèrent un embarras ridicule devant les complications d'un souper servi à l'anglaise. Pendant le repas, quelques familiers de l'amphitryon, de connivence avec lui, attirèrent l'attention des convives sur les étoffes qui recouvraient les banquettes : c'étaient les tentures noires qui servaient aux enterrements, et le bruit sinistre se répandit que l'on mangeait des cadavres. Au milieu du tumulte produit par cette révélation, le lustre se détacha du plafond et s'écrasa sur une table. Les complices crièrent : « Au feu ! » Le théâtre se vida en un clin d'œil. Dans l'ombre d'une loge grillée, quelqu'un savourait le spectacle. C'était le maître de maison qui, prétextant une maladie, s'était fait excuser de ne pas assister à la fête.

Le terrible farceur n'épargna pas le clergé. Un jour il promena un pasteur en voiture découverte dans son parc. Un orage éclata. Trempés jusqu'aux os, les deux hommes se réfugièrent dans la maison d'un garde-forestier. Pückler convainquit son compagnon de la nécessité de changer de vêtements. Par un sin-

gulier hasard, on ne trouva pas de costume masculin, mais il y avait la toilette de dimanche de la forestière. Pückler décida l'ecclésiastique à s'en revêtir, puis, le soleil ayant reparu, il proposa de continuer la promenade pendant que les habits sécheraient. Par un nouveau hasard, les chevaux s'emballèrent et prirent la direction de l'église dont ils firent le tour, à la grande joie des gamins qui reconnurent le serviteur de Dieu sous ses atours d'emprunt.

A Berlin, Pückler jouissait de la stupeur de la foule, quand il exhibait des costumes extravagants, ou qu'il conduisait sous les Tilleuls une voiture attelée de quatre cerfs apprivoisés qu'il arrêtait par moments pour s'absorber dans la lecture d'un livre.

Les badauds berlinois assistèrent en masse à son départ en ballon avec l'aéronaute Reichhard. C'était en octobre 1816. Après avoir vogué tantôt dans un ciel limpide, tantôt au-dessus d'énormes nuages, les deux voyageurs firent une descente un peu précipitée près de Potsdam, sur un arbre où la nacelle resta accrochée. Ils appelèrent au secours et durent attendre, pour quitter leur dangereux perchoir, que l'on eût eu le temps de chercher des échelles en ville. Pückler paya six cents thalers cette ascension mouvementée. Il en fit, en 1834, dans *Tutti Frutti*, un récit qui n'eut pas l'heur de plaire à son pilote. Celui-ci prétendit rétablir la vérité dans un article de journal bilieux et maladroit qui lui attira une verte réplique.

*
* *

Beaucoup de beaux yeux pleurèrent quand on apprit que ce magnifique seigneur allait se marier.

Les femmes avaient eu des bontés pour lui dès sa tendre adolescence. Sa haute stature, ses grandes manières, tout l'éclat de sa personne le rendaient dangereux pour leur vertu. De plus il savait jouer, en virtuose consommé, de la musique des phrases d'amour. Des lettres, écrites en masse aux alentours de la vingtième année, flattent, caressent, gémissent, implorent. L'idole change souvent. Un jour c'est une femme mariée, Jeannette, un autre jour une actrice, Lisette. Elle s'appelle encore Julie, Adèle, Zéphirine, Caroline, Betty, Diane. A l'Italienne Vincenza, qui lui a fait goûter « les délices du ciel », il demande de lui répondre en italien, en le tutoyant. Quoiqu'il n'ait pas encore lu *Werther*, il adresse aux femmes mariées, insensibles à ses hommages, des pages désespérées qu'aurait pu écrire le malheureux amant de Charlotte. Ou bien il se fait impertinent et raille leur vertu, simple prétexte pour lui refuser des faveurs qui vont à d'autres. D'autres fois il les invite à s'élever au-dessus d'une conception triviale du devoir, bonne pour la foule, et à pratiquer une morale plus libre, plus distinguée, réservée à l'élite, une morale de maîtres, comme dirait Nietzsche. Il est à remarquer que plus des deux tiers de ces lettres sont écrites en français. Quoique l'on reconnaisse à divers indices que le français n'est pas la langue maternelle de Pückler, il le préfère à l'allemand quand il s'agit de griser une femme par d'harmonieuses paroles, de s'insinuer délicatement dans son cœur, ou aussi de jouer avec elle la comédie de la passion. Il emploie l'allemand avec Lisette, l'actrice, qui probablement ne sait pas le français, et qu'il traite d'ailleurs assez cavalièrement, ou encore lorsque la force brutale

des sentiments n'admet plus ces nuances et ces raffinements qui font du français l'arme redoutable de la séduction.

Deux femmes se détachent du groupe de celles qui prêtèrent une oreille complaisante à la voix du charmeur. L'une est cette jolie comtesse viennoise, Julie de Gallenberg, avec qui Pückler fit l'ascension du Vésuve en éruption et qu'il aima d'un amour volcanique. Il devait la revoir, au bout de longues années, à Vienne et, devant ses restes flétris, il médita sur la fragilité des choses humaines. L'autre, Mme d'Alopæus, femme d'un diplomate russe accrédité à Berlin, régna longtemps sur son cœur. Sa tendresse se changea en compassion, quand la maladie eut ravagé des charmes que certains admirateurs comparaient à ceux de Mme Récamier.

Du côté des imprenables apparaît Julie de Kospoth, une parente des Pückler, très liée avec Agnès, une des sœurs d'Hermann, et qui se servit de cette amie pour faire comprendre à son adorateur qu'elle entendait rester fidèle à son mari. Une autre parente, une jeune grand'tante, demeura également inaccessible. Hermann lui envoya des ortolans accompagnés d'une lettre en français où il la priait d'accepter aussi de temps en temps des fruits de ses serres chaudes, « dont le degré de chaleur, disait-il, qu'il faut pour les mûrir est comparable au degré d'attachement et de respect qui m'anime pour vous. » Ce galimatias produisit un déplorable effet. La tante jugea que la lettre était « hors de toute convenance ».

Deux natures d'élite surtout commandèrent à Pückler le respect de la femme. Venu à Weimar en 1812, il se consola de ne pas rencontrer Goethe



en faisant la connaissance de Mme Jeanne Schopenhauer et de sa fille Adèle. La mère réunissait un ensemble de perfections intellectuelles et morales qui la rendaient chère à Goethe et que Pückler sut apprécier. La jeune fille lui parut plus remarquable encore. « Cette belle création de la nature, » comme il l'appelle, possédait tout : un physique agréable, une parfaite fraîcheur de sentiments, une grande innocence du cœur qui s'alliait avec l'aisance dans le monde, une profondeur de pensée presque effrayante, dit Pückler, une imagination ardente qui contrastait avec une entière maîtrise d'elle-même, une aptitude étonnante à réussir dans tout ce qu'elle entreprenait et enfin, couronnement suprême de tous ces dons, une modestie qui semblait les ignorer. « Je ne puis dire autre chose sur elle, écrit Pückler, si ce n'est que je souhaiterais que ma future femme lui ressemblât exactement. »

Celle qu'il épousa n'avait rien de commun avec Adèle Schopenhauer, sauf l'habitude du monde et le vol prompt de l'imagination. Elle paraissait lui convenir si peu que bien des gens refusèrent d'abord de prendre le projet de mariage au sérieux. Il se fiança en novembre 1816 avec Lucie de Hardenberg, fille du prince de Hardenberg, chancelier de Prusse, et femme, en instance de divorce, du comte de Pappenheim. Agée de quarante ans, elle avait neuf ans de plus que Pückler. Elle vivait à Berlin avec sa fille Adélaïde, âgée de dix-neuf ans, et une fille adoptive, Helmine, aux origines mystérieuses. Les uns lui donnaient pour père un cocher du comte de Pappenheim, d'autres un prince de sang royal. Frédéric-Guillaume III, veuf de la reine Louise, désira

l'épouser morganatiquement ; le projet ayant été abandonné, il lui donna le titre de Mlle de Lanzendorf, avec le droit de paraître à la cour. Est-il vrai, comme on le raconte, que Pückler consulta ses amis et leur demanda ce qui serait le plus original, qu'il épousât la mère ou l'une des jeunes filles et que les amis ayant répondu : « la mère ! » c'est là ce qui aurait décidé son choix ?

A y regarder de près, ce mariage n'était pas le coup de tête d'un écervelé. Lucie avait été une superbe blonde aux grands yeux bleus, au teint clair ; elle avait compté le roi Bernadotte parmi ses nombreux adorateurs. Un excès d'embonpoint menaçait malheureusement ses beaux restes. D'intelligence cultivée, elle se plaisait au milieu de gens éclairés ; portée en même temps à l'enthousiasme et à la rêverie, elle versait dans des poésies sa sensibilité débordante. Grande dame, habituée à la vie de cour et aux réceptions mondaines, elle s'annonçait capable de faire de Muskau une résidence fastueusement hospitalière. Enfin son père était un des puissants du jour. Le gendre du prince de Hardenberg pouvait nourrir d'ambitieux desseins.

Chacun des futurs conjoints apportait à ce mariage, avec un peu de raison, beaucoup de fantaisie, avec un peu de calcul, beaucoup de légèreté. Pückler voulut que la cérémonie religieuse prît la tournure d'une farce. « Il y a dans le voisinage, écrivit-il à sa fiancée, dans l'un de mes villages, un type de pasteur hautement ridicule que je fais venir deux fois par semaine pour me divertir à ses dépens. Pour la rareté du fait, il faut que nous fassions bénir notre union par lui, car, pour l'amour de Dieu ! rien de lugubre à cette

cérémonie, sinon je me sauve. » Les lettres de ce singulier fiancé ne promettent aucune fidélité conjugale. Un jour il se proclame ironiquement la vertu même, mais un autre jour il raconte qu'il a succombé aux assauts d'une dame follement éprise de lui. Il détaille avec une complaisance inquiétante les robustes appas d'une jeune personne qu'il conseille à Lucie de prendre pour femme de chambre. Il prévient Lucie qu'il entend se réserver sa pleine liberté. Il a deux projets : voyager hors d'Europe et prendre part à la prochaine guerre contre les Turcs. Toute résistance qu'elle opposerait ne ferait que le confirmer dans ses desseins.

Ces menaces d'orage n'effrayèrent pas Lucie ; elle alla témérairement au-devant de son destin. Au point de vue mondain, la fille du prince de Hardenberg restait, en devenant la châtelaine de Muskau, tout à fait au premier plan de la société. Elle pouvait se montrer avec orgueil, à la ville et à la cour, au bras d'un bel homme, aristocrate de la tête aux pieds, intelligent et spirituel. Habitée à la vie large, elle partageait les goûts de luxe de son fiancé et n'aurait pas eu le droit de lui reprocher d'être prodigue. Sans doute elle était trop instruite de la vie et trop avertie par lui-même pour espérer qu'il n'aimerait qu'elle. Mais elle se sentait des trésors d'indulgence pour le grand enfant qu'elle appelait son « Lou », et son esprit romanesque se figurait qu'à force de tendresse elle fixerait l'inconstant.

*
* *

Les lenteurs du procès en divorce et le mariage d'Adélaïde avec le comte, plus tard prince, de Caro-

lath prolongèrent les fiançailles. Pückler mit ce temps à profit pour aménager Muskau. Il avait, depuis un an déjà, commencé son œuvre capitale, son parc. Au milieu de cet immense et magnifique cadre de verdure, il voulut poser, comme un joyau dans un écrin, une demeure qui porterait jusque dans ses moindres détails un cachet de luxe aristocratique et en même temps un cachet personnel. Il dirigea les travaux, choisit les étoffes, les meubles, les œuvres d'art, la vaisselle, l'argenterie. Lucie, retenue à Berlin tant que le divorce n'était pas prononcé, lui servait de « commissionnaire », comme il la nommait. Il la chargea de faire beaucoup d'achats et, quand il était à court d'argent, chose fréquente, de les payer.

De Berlin, vint une légion d'ouvriers, menuisiers, parqueteurs, serruriers, peintres, décorateurs, tapisseries. Berlin fournit aussi la plus grande partie du mobilier, mais Pückler n'y trouva pas de glaces à son goût. Il tenait beaucoup à des vitraux ; il en fit venir de très chers de Boppard. Il commanda ses lampes et ses cordons de sonnettes à Hambourg, une partie de ses tapis en Angleterre, les tentures et les étoffes pour ameublement à Francfort, ses cristaux à Paris. Il paya cinq cents thalers rien que pour le port de moulages de statues expédiés de Paris. Ces plâtres, auxquels s'ajoutèrent les moulages de l'Ariane et du buste de Schiller par Dannecker, mêlèrent leurs formes blanches à la verdure d'un jardin d'hiver. Mais bientôt l'Ariane en plâtre ne suffit plus à Pückler et il commanda au sculpteur une réplique en marbre de son œuvre. Il pria Lucie d'acheter pour deux mille thalers une collection de gravures que voulait acquérir le gouvernement prussien. Dans sa chambre à

coucher il suspendit six portraits de famille, six « ânes », comme il disait irrévérencieusement en jouant sur le mot *Ahnen*, aïeux.

Une grosse question était celle des équipages. L'Angleterre seule en fournissait de présentables ; Pückler fit donc venir de Londres toute une série de voitures dont un carrosse de gala et une chaise de poste, quatre paires d'alezans pour l'attelage et quatre chevaux de selle. Obligé de remplacer un cocher anglais que ses prétentions rendaient insupportable, il chercha sans succès un colosse qui occupât le siège avec *grandezza*. « *Aut Caesar, aut nihil*, écrivit-il à ce propos, je déteste les choses faites à demi. »

Le service intérieur du château exigeait comme premiers rôles : un majordome, un maître d'hôtel, deux valets de chambre en costume civil, deux chasseurs et deux domestiques en livrée, un cuisinier, un portier sachant le métier de tapissier, et le personnel que devait amener Lucie, à savoir un confiseur nommé Maret (est-ce un parent du duc de Basano? demandait Pückler), un valet de chambre et quatre femmes de chambre. Pückler réclamait en outre une repasseuse spéciale pour ses jabots. Le titulaire de chacun des grands emplois commandait à une foule de sous-ordres. Aux réceptions de gala, des gardes-chasse et des gardes forestiers prêtaient main-forte.

Le choix des livrées provoqua de longues discussions. Il fallait trouver la note juste entre le grand luxe de bon aloi et la richesse criarde des parvenus. Pückler condamna impitoyablement du velours rose et des broderies que Lucie lui proposa pour les parements. On fit tant et si bien qu'on eut de la peine à

payer le tailleur Seefluth de Berlin qui exécuta les costumes.

Pückler régla d'une main large le train de maison qu'il voulait que Lucie trouvât établi à son arrivée. Pour sa table, il choisit les meilleurs fournisseurs ; on lui expédia son beurre du Holstein, ses pâtés de foie gras de Toulouse, ses confitures de Paris. Le confiseur parisien s'appelait Fidelberger, le fondateur de la maison du Fidèle Berger. De Berlin, Lucie l'approvisionnait en objets de toilette, en parfumerie et en gants de femme. C'est que le seigneur de Muskau invitait à sa table ou au bal les dames de la ville, qui venaient parfois en gants de fil ou en gants sales ; pour s'éviter ce désagrément, il prit le parti de joindre à ses invitations une paire de gants longs à la mode. Le 6 avril 1817, il donna ce qu'il appelait un « Abfütterungsball », un bal-gueuleton. Six jours après, une société d'amateurs jouait au théâtre du château *les Organes du cerveau*, comédie de Kotzebue, suivis bientôt des *Corses* et des *Distraits* du même auteur. A l'occasion de Pâques, un bal réunit cent personnes appartenant toutes au beau monde de Muskau. Pückler avait été tenté de renouveler la plaisanterie des tentures funèbres ; mais elles étaient mangées des mites. Ces petites fêtes servaient de répétitions générales en vue de l'arrivée de Lucie, de leçons de maintien qui préparaient les habitants de la *Standesherrschaft* à ne pas se présenter trop ridiculement devant la future châtelaine.

La grande répétition générale eut lieu en mai et en juin, lorsque Pückler reçut la visite de sa mère, de ses sœurs accompagnées de leurs maris, et de son demi-frère Max. Il y eut dans cette réception plus de

splendeur que de cordialité. Des discussions d'intérêts prirent une tournure aigre. Mme de Seydewitz se plaignit des habitudes du château. Ainsi le dîner était servi à dix heures du soir, « mode nouvelle et très pratique », affirmait Pückler, sans réussir à convaincre sa famille. Ses beaux-frères passaient la plus grande partie de la journée à la cuisine et prenaient des acomptes en attendant l'heure du repas.

Les constructions, les plantations, les travaux intérieurs et les fêtes entraînaient des dépenses formidables, supérieures aux ressources diminuées de Pückler. Lucie, toute disposée à en supporter sa part, n'avait pas les mains libres. La fortune qu'elle allait apporter à la communauté était gérée par un curateur, Dehn, un ami du prince de Hardenberg. Ce juif portugais, ancien banquier, remarquable homme d'affaires et parfait homme du monde, souple, intelligent et sarcastique, surveillait avec soin les intérêts qui lui étaient confiés. Inquiet des avances réitérées que sollicitait Pückler, il se rendit à Muskau afin d'étudier sur place la situation de fortune du perpétuel emprunteur et ne se laissa pas duper par de brillantes apparences. Lucie subissait difficilement sa tutelle. Les deux fiancés se ligüèrent contre l'esprit de sagesse et d'économie de « papa » Dehn. Ils jouèrent vis-à-vis du « maître d'école de Corinthe », comme l'appelait Pückler, le rôle des jeunes dissipateurs de la comédie antique. Parfois cependant Lucie s'effrayait de leurs prodigalités; alors Pückler la rassurait. « Je te recommande à ce propos, lui écrivit-il un jour, la règle précédemment établie, *que les gens d'esprit ne s'occupent pas des sottises qu'ils ont*

faites (1). Nous en commettrons sans aucun doute encore quelques-unes, mais un pressentiment infail-
lible me dit que le ciel arrangera tout pour le mieux. Nous sommes tous deux de trop haute naissance pour mourir dans la misère et notre façon d'être prodigues fait le bonheur de trop de gens pour que le châ-
timent de la Némésis puisse nous atteindre. » —
« Vogue la galère ! » s'écriait-il une autre fois.

Le divorce ayant été enfin prononcé, Lucie fit son entrée solennelle à Muskau le 12 juillet 1817. La population l'accueillit avec de grandes démonstra-
tions de joie et de respect. Des fêtes se continuèrent pendant plusieurs jours et recommencèrent trois mois après, au moment du mariage officiel, célébré le 9 octobre. Les nouveaux époux partirent pour Paris où ils passèrent une grande partie de l'hiver.

* * *

Un gros orage assombrit la lune de miel. Après avoir vu avec jalousie Adélaïde de Pappenheim épouser Carolath, Pückler avait conçu pour Helmine, la fille adoptive de sa femme, une passion violente. A Paris il ne pouvait se consoler d'être séparé d'elle. Six ans plus tard, il rappelait avec effroi les tortures de son voyage de noces. Revenu en Allemagne, il chercha vainement un soulagement aux bains de Teplitz. Lucie voulant défendre la jeune fille contre lui en la mariant, il se jeta aux pieds de sa femme pour qu'elle lui permit de revoir avant le mariage l'être si follement désiré. Il tenta une diversion en se

(1) En français.

rendant à Aix-la-Chapelle au moment du congrès. En même temps qu'il y endormirait sa douleur au milieu des fêtes, il espérait que le prince de Hardenberg, son beau-père, pourrait profiter d'un grand concours de souverains et hommes d'État pour lui ouvrir la carrière des honneurs. Il eût été ravi d'obtenir une ambassade.

Laissant Lucie à Berlin, rajeuni de dix ans par un coiffeur français, il arriva le 9 septembre 1818 à Aix-la-Chapelle où l'avaient précédé ses chevaux, ses voitures, ses domestiques et quatre perroquets. Le séjour s'annonça mal. Un des chevaux de l'attelage à quatre, qui devait émerveiller la brillante société réunie par le congrès, mourut. Une dame qui n'aimait pas les Anglais et qui croyait que Pückler en était un, refusa de le loger ; la discussion s'anima tant que l'ennemie d'Albion eut une crise de nerfs. Ennui plus grave, le prince de Hardenberg se montra froid, même hostile. « Ton père, écrivit Pückler à Lucie, affiche sa volonté de ne point me voir ; il donne de grands dîners sans m'y inviter et, lorsque je veux lui faire visite, il est toujours en conférence. Tu te rends compte que cette attitude est immédiatement imitée par toute la foule des autres et que les domestiques eux-mêmes me reçoivent avec des figures maussades. Tout ceci me rend quelque peu pénible mon séjour ici. »

Le prince de Hardenberg se laissait influencer contre son gendre par son fils Christian qui, au dire de Pückler, aurait été un niais. C'était ce genre de bêtise qui n'interdit pas l'accès de la carrière diplomatique. Christian de Hardenberg convoitait la légation de Copenhague et, comme il craignait la concu-

rence de son beau-frère, il s'appliquait à l'écartier par de savantes petites canailleries.

La princesse de Hardenberg montrait de meilleurs sentiments. C'était la troisième femme du chancelier, lequel avait divorcé deux fois. Les deux premières, usant de représailles envers un époux volage, l'avaient trompé, l'une avec le prince de Galles, futur George IV, la seconde avec un professeur de musique. La troisième Mme de Hardenberg était une ancienne actrice, devenue la maîtresse du chancelier au temps où, mariée, mère de plusieurs enfants, elle chantait au théâtre de Francfort-sur-le-Mein. Varnhagen von Ense raconte qu'en 1807, lorsque la cour et la haute société de Berlin se réfugièrent à Kœnigsberg, Mme Schœnemann (ainsi s'appelait la favorite), demandant des chevaux à un maître de poste, se serait attiré cette réponse qu'une concubine de ministre pouvait attendre. Elle se serait plainte avec véhémence de cet affront à son amant qui l'aurait épousée pour la garantir à l'avenir de semblables mésaventures. L'union tourna aussi mal que les deux premières. Les deux époux se firent de perpétuelles scènes de jalousie, justifiées des deux côtés. Dans ces querelles, l'ancienne actrice, qui devant le monde savait jouer son rôle de grande dame, retournait à sa vraie nature, très vulgaire. Pückler faillit se faire d'elle une ennemie, le jour où il appela gentille petite maison de campagne la propriété que Hardenberg possédait à Glienike ; elle s'imagina que le seigneur de Muskau voulait marquer ainsi la supériorité de sa résidence sur celle du prince. Pückler répara sa maladresse en redoublant de prévenances et réussit à se concilier les bonnes grâces de la susceptible dame.

Mais la protection de la princesse n'aurait pu que lui nuire dans l'esprit du prince, s'il ne s'était pas fait d'autres alliés dans la place. Mme de Hardenberg avait pour dame de compagnie une demoiselle Hæhnel, fille d'un horloger et d'une directrice de pensionnat du Mecklembourg. Cette personne était un des sujets les plus sensibles qu'un disciple de Mesmer, Wolfart, réunissait autour d'un « baquet ». Comme héroïne du magnétisme animal, elle se créa de hautes relations et s'introduisit ainsi dans le palais du chancelier où sa « clairvoyance », effet du fluide magnétique, soutenue par une instruction étendue, lui valut une situation privilégiée. Aux dîners diplomatiques elle conversait dans leur langue avec les ministres de France, d'Angleterre, d'Italie, et s'entretenait en bas-allemand avec le maréchal Blücher. Bientôt elle prit sur le prince de Hardenberg un ascendant tyrannique et, sans être belle, devint sa maîtresse.

Mlle Hæhnel avait eu comme camarade de jeunesse Koreff, le fameux médecin juif, qui exerça pendant de longues années en Prusse un étrange pouvoir occulte et qui, venu à Paris, fréquenta beaucoup les cercles diplomatiques et le monde des lettres, fortement soupçonné de faire de l'espionnage. Ce louche individu avait réussi à se faufiler dans la voiture de Hardenberg, lorsque celui-ci revint de Paris en 1815, et à y prendre la place de Lucie, alors comtesse de Pappenheim. C'est avec plaisir qu'il retrouva chez le prince la petite amie d'autrefois avec qui il avait exécuté des duos de flûte arrangés par Pleyel (1).

(1) L'auteur anonyme des *Reminiscenzen für Semilasso* (Stuttgart, 1837), qui donne la plupart de ces détails, ne peut être que Koreff lui-même.

Hystérique, les nerfs détraqués, ébranlée en outre par un accident de voiture, Mlle Hæhnel recourut à Koreff, un adepte, lui aussi, du mesmérisme, pour qu'il continuât sur elle le traitement commencé par Wolfart. Hardenberg assistait aux séances où le médecin soumettait la malade à des passes magnétiques. Une intimité profonde s'établit de la sorte entre les trois personnes. Hardenberg accorda au médecin une confiance absolue, confiance bien mal placée, s'il est vrai, comme le rapporte Varnhagen von Ense, que Koreff devint l'amant à la fois de Mme de Hardenberg et de Mlle Hæhnel.

La fille de l'horloger, toute-puissante sur le chancelier de Prusse, exerça une véritable autorité au congrès d'Aix-la-Chapelle. Le duc de Richelieu l'honorait de ses attentions et lui offrait le bras en public. Pückler comprit la nécessité de convertir à sa cause une si haute influence qui, jusqu'alors, lui avait été hostile, car Mlle Hæhnel et Mme de Hardenberg avaient complètement détaché le prince de sa fille Lucie. Il sut si bien s'y prendre que la femme et la maîtresse de son beau-père venaient ensemble lui faire visite dans sa garçonnière le matin, quand il était encore au lit. Il s'assura non moins habilement la protection de Koreff. Celui-ci se piquant d'être poète, Pückler loua ses vers. Il l'accompagnait au théâtre avec Mlle Hæhnel ; il donna de fins soupers en son honneur ; il s'esclaffait lorsque Koreff faisait la caricature de certains personnages comme Alexandre de Humboldt. Le magnétiseur charmé retourna complètement le beau-père. Hardenberg invita son gendre une première fois à un dîner intime, puis le pria de venir tous les soirs, au grand dépit de

Christian qui séchait de jalousie. Le 3 novembre 1818, Pückler écrivait à sa femme, en français : « Il faut que je vous prévienne, chère Schnucke (ce petit nom, d'amitié désigne une espèce de mouton), que je commence à entrer en faveur auprès de votre père. Protégé visiblement de Koreff, qui n'a cessé de me montrer une bienveillance véritable, tant en actions qu'en paroles, les femmes de la maison me traitent à présent comme de leur société et la froideur de votre père s'est tout d'un coup fondue, si je peux m'exprimer ainsi. Je revins hier dîner chez lui sans l'avoir vu depuis quinze jours. Il y avait grand dîner; le salon rempli de ministres; cependant il vint aussitôt à moi et me fit un accueil fort cordial. Lorsqu'on passa dans la salle à manger où, quand il y a de grands dîners, je me place d'ordinaire modestement à côté de Jordan ou de Koreff, je sens que quelqu'un me prend par le bras au moment que je veux m'asseoir, et je ne fus pas médiocrement étonné de reconnaître votre père qui me dit de la manière la plus gracieuse : « Aujourd'hui je veux que ce soit à moi de prendre place à côté de vous. » Et pendant tout le dîner il continua de me parler beaucoup, et avec beaucoup de familiarité, ce qui était fort remarqué de toute l'assemblée, puisque les malveillants ont sans doute répandu le bruit que j'étais très peu en considération auprès de lui. »

Jordan, haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, et Koreff avaient encouragé Pückler à demander une ambassade à son beau-père. Ils lui croyaient de grandes chances d'obtenir celle de Constantinople; on projetait même au ministère de lui adjoindre une mission scientifique. Cette perspective l'enchantait. Voir Constantinople, y acheter

des chevaux arabes et adopter les mœurs turques était un de ses rêves. Un cortège de savants le grandirait. « J'y vais, s'écria-t-il triomphalement, comme Bonaparte en Égypte ! » Il coupait court d'avance à toutes les objections de sa femme en lui promettant des châles splendides. Il remercia Koreff par un souper où huit convives burent douze bouteilles de vin et mangèrent six cents huitres.

Tout sourit à Pückler. Le roi de Prusse l'admet dans sa suite. L'empereur d'Autriche lui accorde une audience. Seul le kronprinz de Prusse, ce dévot qui régnera sous le nom de Frédéric-Guillaume IV, lui marque de la froideur. Le duc de Wellington l'honore d'entretiens particuliers où il est surtout question de chevaux. « De la part d'un si grand homme, écrit-il à Lucie, on est flatté de chaque parole, quelque insignifiante qu'elle soit. » Il dîne chez le duc de Richelieu, type admirable, à ses yeux, de l'aristocratie française. Il échange des souvenirs de guerre avec le général Maison, son adversaire à Bruges, quatre ans auparavant ; Maison, quoique pair de France, au service des Bourbons, parle de Napoléon avec une équité courageuse. Du côté français, Pückler fréquente encore le banquier Ouvrard qui lui raconte ses démêlés avec Napoléon. Possesseur à vingt-sept ans d'une fortune de vingt-neuf millions, il a été arrêté par ordre de l'empereur et tenu au secret pendant six ans au fort de Vincennes. Privé de livres et même de lumière, il s'est procuré plusieurs milliers d'épingles qu'il a répandues sur le sol, et c'est à les ramasser qu'il a trompé l'ennui de sa longue captivité. Ouvrard emploie maintenant sa fortune à entretenir la duchesse Bagration. Le général russe

Benningsen a, lui aussi, ses souvenirs sur Napoléon ; il se justifie du reproche de s'être laissé battre à Eylau pour n'avoir pas écouté les conseils de son collègue prussien. Enfin Pückler revit Metternich, une ancienne connaissance de Dresde. Le tout-puissant chancelier d'Autriche n'avait pas oublié le joyeux officier du régiment de la garde saxonne ; il l'admit au nombre de ses intimes. Un soir, quelques minutes avant un grand diner officiel, Pückler le surprit en costume d'apparat, à quatre pattes sur le parquet, occupé à rouler un tableau avec un domestique. On jouait gros jeu chez Metternich. Lucie, qui connaissait les péchés mignons de son mari, s'alarma de ces parties ; il la rassura en s'engageant à ne jamais jouer à crédit et à ne jamais risquer plus de trente louis d'or. La chance récompensa sa vertu. Du 7 au 15 novembre, son compte se solda par 3 100 francs de pertes et 6 400 francs de gains.

* * *

Rassurée, quant au jeu, Lucie avait à craindre un autre danger : les femmes. Trop de séductions entouraient à Aix-la-Chapelle un cœur aussi inflammable que celui de son mari.

Écartons lady Castlereagh, la première caricature du congrès. « Sa toilette, son physique, sa conversation, dira d'elle plus tard Pückler dans *Tutti Frutti*, tout était d'une même pièce. Avec son organe grave, sa taille colossale, sa gorge énorme, ses plumes d'autruche qui se balançaient sur sa tête à chacune de ses paroles, elle apparaissait tout ensemble comme le champion et comme la nourrice d'Old England.

J'ai déjà raconté une fois qu'elle portait habituellement comme un trophée sur le front l'ordre de la Jarretière de son mari. Mais celui qui, en outre, l'a rencontrée en négligé, vêtue de deux à trois jupons, une grande étoffe rouge liée autour de la bouche, un chapeau à larges bords sur la tête, aurait juré voir en personne le Falstaff déguisé des *Joyeuses Comères de Windsor*. » On comprend que lord Castlereagh, affligé d'un monstre pareil, se soit suicidé.

L'épaisse lady servait de repoussoir aux beautés qui se réunissaient autour du roi de Prusse chez la princesse de Thurn et Taxis, autour de l'empereur de Russie chez la princesse de Salm. Alexandre I^{er}, de ses augustes mains, débarrassait les dames de leur tasse à thé et mettait la musique en place, quand Mme Catalani allait chanter. Pückler papillonnait dans tous les salons. Il se vantait à sa femme d'avoir, chez lady Castlereagh, éclipsé par l'élégance de son costume les Anglais les plus fashionables. Il s'amusa chez Mme de Schouvaloff avec un délicieux ouistiti. Il était le bienvenu chez Mme de Nesselrode et chez Mme Catalani, la seule étrangère, disait-il, qui aimât les Prussiens.

Avec ces dames, Pückler restait dans la banalité des relations mondaines et des galanteries superficielles. Mais voici qu'il se retrouva en présence de Mme d'Alopæus, sa grande passion de Berlin. S'il faut en croire un récit qu'il fit à sa femme, Mme d'Alopæus était seule par hasard, un soir où il vint tard chez elle. La conversation, après avoir roulé sur des sujets indifférents, aurait touché au chapitre délicat des tendresses passées. Pückler prétend que, tout en serrant affectueusement la main de celle qu'il avait

tant aimée, tout en célébrant en elle un idéal qui rayonnerait sur toute sa vie, il ne se serait pas départi d'une correcte et même froide amitié. Le mari, rentré à l'improviste, ne semble pas avoir cru à l'innocence de ce rendez-vous nocturne. Dès le lendemain, il renvoyait Mme d'Alopæus à Berlin dans une méchante calèche.

Le jaloux était parti trop tôt ce soir-là de chez Mme Récamier. L'illustre amie de Chateaubriand était une des grandes attractions du congrès. Pückler lui fit visite, mais ne lui trouva plus que « quelques restes de beauté, sans expression et sans esprit. » Il lui préféra une autre Française, Sophie Gay.

C'est à une exposition de peinture qu'il rencontra Mme Gay. Le même jour, il passa chez elle une soirée qui tranchait sur l'insipidité de la plupart des autres réunions. Il vanta, dans ses lettres à Lucie, les charmes de cette Parisienne, ses toilettes d'un goût incomparable, ses beaux yeux, sa gorge superbe, ses mains fines, son joli pied, ainsi que sa haute intelligence et sa conversation émaillée de traits d'esprit. Pour rassurer sa femme, il se hâta d'ajouter qu'un grave défaut l'empêchera de tomber amoureux de cet ensemble de perfections. Mme Sophie Gay a de vilaines dents. Il ne pourrait se décider à mettre un baiser sur une bouche si mal garnie.

Mme Gay avait amené deux de ses filles, Delphine, la future Mme de Girardin, et Isaure; elle avait en outre, avec elle, une amie, presque une homonyme, Mme Sophie Gail. Pückler fréquenta ce groupe avec délices. « Il faut avouer, dit-il, que les Françaises ont une grâce, un abandon et une facilité d'esprit qui rend leur société bien agréable. » Il se plaisait à pro-

mener les quatre Parisiennes en voiture. Un jour, il les conduisit au château de Charlemagne, où, d'après la tradition, la princesse Emma porta Éginhard sur ses épaules à travers la neige. Il fit observer que les princesses de notre temps n'étaient plus assez robustes pour porter de même leurs amis. « Et cependant, remarqua Mme Sophie Gail, les hommes sont devenus beaucoup plus légers ! » On mit pied à terre, et ces dames coururent comme de petites folles à travers bois. Sophie Gail sautait les fossés avec plus d'agilité que Sophie Gay. « Cela n'est pas étonnant, dit Pückler à celle-ci, puisqu'elle a un *l* (une aile) de plus que vous. »

Sophie Gail laissa paraître la première le sentiment tendre qu'éveilla en elle l'aimable et spirituel grand seigneur. Elle se piquait de prédire l'avenir aussi bien que Mme Lenormand, la pythonisse du congrès d'Aix-la-Chapelle. Elle prévint Pückler par un billet qu'elle allait monter sur son trépied et que, s'il voulait passer chez elle, il saurait sa future destinée. « Pour le présent, disait-elle, je vous aime d'esprit et de cœur. » Après avoir, pendant quelque temps, résisté à ces avances, Pückler consentit à se laisser tirer son horoscope. En interrogeant les cartes, Sophie Gail pâlit soudain. « Est-ce ma mort que vous lisez ? » demanda Pückler. — Non, c'est la mienne, » répondit-elle. Un an après, Sophie Gay annonçait de Paris à Pückler que son amie avait été emportée par une fluxion de poitrine, et qu'à ses derniers moments elle avait parlé de lui.

Sophie Gay à son tour ne put cacher qu'elle ressentait pour Pückler une passion ardente. Elle l'exhala dans des romances dont la sentimentalité nous fait

sourire, mais aussi dans des lettres vraiment touchantes. Au moment où ce cher ami allait partir pour une excursion en Belgique, elle lui adressa ce billet : « Vous partez, et j'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus, car ma destinée, la vôtre, vos habitudes, ma volonté, tout nous sépare, et cependant je crois que le ciel avait placé dans votre cœur ce qu'il faut pour comprendre le mien ; mais si tant d'obstacles s'opposent à la réalité d'un bonheur impossible, l'avoir rêvé est déjà un lien, et je vous regarde comme engagé par cela seul à me conserver un tendre souvenir. Écrivez-moi quelquefois, surtout avec confiance. Peut-être trouverez-vous du charme dans cette amitié romanesque et dans la pensée que votre existence est devenue un des grands intérêts de ma vie. Adieu. » Ce billet est suivi le même jour d'un autre d'un ton suppliant : « Au nom du ciel, ne partez pas sans m'écrire un mot d'adieu que vous me remettrez vous-même ce soir. Ordonnez-moi de rester ici pour y vivre de l'espérance de vous revoir encore une fois, ou je pars à mon tour et vais cacher dans ma retraite le sentiment qui bouleverse mon âme... Vous m'avez dit hier deux mots sur lesquels je vais vivre pendant votre absence. *Chère Sophie!* disiez-vous. Ah ! redites-les encore, ces deux mots qui retentissent à mon cœur et ne me faites pas l'injure de douter de sa sincérité. Aidez-moi plutôt à dissimuler ce qu'il a éprouvé. » Elle conjure son « cher Armand » de lui écrire de Bruxelles. « Si je n'ai pas vendredi une lettre de vous, je serai bien malheureuse. J'en ai une telle espérance que je me ferai apporter mes lettres ce soir-là chez le prince de Metternich, où je dîne. Si j'en reçois une, je quitterai bien vite

ce grand monde pour venir m'enfermer avec elle. »

Dans ses lettres à Lucie, Pückler affecte de rire de cette femme qui lui fait « la cour en désespérée ». Il raconte qu'il a fermé un billet adressé à Sophie avec un cachet qui représente un satyre jouant avec une chèvre. « Elle est femme à entendre tout de suite l'allusion, dit-il, mais elle est femme aussi à la pardonner avec plaisir. » Pour montrer jusqu'à quel point il reste incorruptible, il raconte la scène suivante : « Hier soir, il s'en est fallu de peu que je fusse séduit par Mme Gay. Elle portait une jolie toilette et était dans son beau jour, lorsque très tard je vins encore chez elle. Elle était seule. Au cours de la conversation, elle me pria de la magnétiser. Simulation ou réalité? elle tomba dans une telle léthargie que même une piqûre d'épingle ne put l'amener à faire un mouvement. Pendant ce temps, elle était vraiment ravissante. Mais je restai maître de moi, je sonnai la femme de chambre à qui je laissai le soin de la réveiller, et je partis. »

Si Pückler eut vraiment l'attitude dont il se targue en écrivant à Lucie, Sophie Gay se montra sublime. Elle pardonna l'affront le plus cruel qu'un homme puisse faire à une femme, celui de refuser le don qu'elle lui fait d'elle-même. Rentrée à Paris, elle lui écrit sans dépit, sans rancune. Elle a deviné que, sous des apparences brillantes et joyeuses, il était malheureux; elle lui souhaite l'apaisement. Elle est touchée de la moindre attention de sa part, de l'envoi d'un flacon d'eau de Cologne acheté pour elle à Cologne. Elle compose en souvenir de lui de nouvelles romances. Elle parle de lui avec Mme Benjamin Constant, qui était une parente de Lucie. Elle le

console plaisamment des embarras qu'elle lui croit causés par sa grosse fortune, et continue en disant : « Nous qui n'en sommes pas réduits à cette extrémité, nous avons de bons gros chagrins qui nous sauvent de tous les ennuis attachés au bonheur. Cette pauvre Mme Récamier que j'aimerai toujours pour vous avoir vu la première fois chez elle, n'est pas embarrassée de se trouver en peine ; son mari, en la ruinant pour la seconde fois, l'a mise pour jamais à l'abri de l'inconvénient du luxe. » Atteinte par la même catastrophe, elle annonce qu'elle va se retirer à la campagne où elle travaillera en pensant à Pückler. Quand elle apprendra qu'il connaît, lui aussi, la gêne, elle lui écrira une lettre exquise, une vraie lettre de Parisienne, spirituelle et tendre, où elle dit que l'amitié même a sa férocité et qu'elle se réjouit de revers qui l'ont rapproché d'elle. Un mot de Sophie Gail mourante lui revient : « Ah ! s'il savait tout ce que vaut notre amitié, il ne la négligerait pas. » Elle lui donne des nouvelles de Paris, des théâtres où elle récolte des succès. Elle fait des commissions pour lui ; elle lui cherche un cuisinier ; elle lui envoie des souliers et des chapeaux de femme ; elle lui offre son portrait peint par Isabey. Les lettres touchent parfois à la politique. Sophie Gay n'aime pas les gouvernements constitutionnels. Elle écrit le 28 janvier 1820 : « Jamais la France n'a été plus tranquille et les Français plus libres. » Quelques jours après, l'assassinat du duc de Berry la remplit d'épouvante. La correspondance s'arrêtera ensuite pendant douze ans. Quand elle reprendra, du feu couvrera encore sous la cendre. Sophie Gay tiendra en réserve pour son « cher Armand » des trésors inépuisables de bonté.

Au milieu de ces femmes qui l'aimaient et de celles qu'il courtisait, Pückler songea moins à Helmine. Par moments sa passion se réveillait avec une force farouche. Alors il suppliait sa femme de lui amener la jeune fille ; il ébauchait des projets insensés, comme d'aller vivre tous les trois ensemble à Marseille, à Bordeaux ou dans une ville d'Italie. Lucie évita de heurter de front ses volontés qui prenaient parfois le ton d'une sommation brutale. Par de bonnes paroles et des concessions apparentes, elle apaisa le tumulte. Il y eut des jours où le malade paraissait guéri. Pendant une de ces accalmies, il énuméra à sa femme neuf raisons qu'il avait d'être heureux :

« 1^o Schnucke m'aime et m'accorde tout ce qui me fait plaisir ;

« 2^o Ton père et son entourage sont très obligeants ;

« 3^o Je suis bien vu dans la société et quelques femmes me cajolent ;

« 4^o Mon groom anglais va de nouveau mieux ;

« 5^o Tous mes chevaux sont en bonne santé, et le brillant équipage va de nouveau son train ;

« 6^o Moi-même, je me porte bien et je recommence à avoir de l'appétit ;

« 7^o Je fais souvent de bons diners et même des diners recherchés ;

« 8^o Mon logement est charmant ;

« 9^o Je ne manque ni d'argent ni de considération. »

Il était dans ces bonnes dispositions quand se termina le Congrès. Le cœur rempli de doux souvenirs et de brillantes espérances, rêvant d'ambassades et de décorations, il reprit le chemin de Muskau.

A Cologne, la voiture du roi de Prusse suivait la sienne ; il se rangea pour lui laisser la route libre, et le souverain lui envoya au passage le plus aimable sourire, « gracieuseté, dit Pückler, qui agit sur mon moral comme un verre d'eau-de-vie par les temps froids sur l'estomac d'un postillon ». Mais combien les satisfactions de la vanité et de l'ambition lui parurent médiocres en regard d'un bonheur simple et patriarcal dont il eut le spectacle à Andernach ! Il vit à l'auberge Philémon et Baucis sous les traits du père et de la mère de l'hôtelier. Le père, âgé de quatre-vingt-deux ans, habitait la maison depuis soixante ans ; il y avait cinquante-six ans qu'il était marié. Affligé d'un rhume, il le traitait énergiquement avec du punch et du vin chaud. La mère, âgée de soixante-quinze ans, avait subi récemment l'opération de la cataracte ; maintenant, elle vaquait avec sa nombreuse descendance, comme une jeune personne, aux travaux de l'auberge. Après avoir respiré l'atmosphère d'Aix-la-Chapelle empoisonnée par toutes sortes d'intrigues, de trahisons et de turpitudes, le disciple de Rousseau qui dormait au fond du cœur de Pückler se sentait rendu à la nature saine et forte.

* * *

La période de sérénité finit vite. Pückler, revenu à Muskau, perdait un gros procès avec un marchand de bois, Rieman, qui exploitait ses forêts. Pour se relever de cette véritable catastrophe, il aurait dû réduire son train de vie. Mais ni lui, ni Lucie n'étaient capables de sagesse. Ils s'enfoncèrent chaque jour davantage dans les dettes, dans une misère qu'ils cachaient, se cram-

ponnant à Dehn, qui voulait bien, parfois, sur sa fortune personnelle, leur prêter quelques milliers de thalers.

A la détresse financière, s'ajouta le désarroi moral. Pückler revit Helmine; aussitôt se ralluma la fureur de son désir. Lucie eut d'autant plus de peine à protéger la jeune fille que celle-ci ne demandait guère à l'être. Elle l'envoya chez Adélaïde. L'amant désespéré écrivit à l'exilée; elle répondit, et quand Lucie intercepta cette correspondance, des tempêtes terribles éclatèrent.

De fréquents voyages à Berlin ne réussirent pas à distraire Pückler. C'est en vain qu'à ses succès habituels de cavalier et de conducteur d'attelages, il en joignit de nouveaux, comme chanteur, car, s'étant découvert de la voix, il la cultiva et se produisit en public. Dans le monde, il remarqua surtout des caricatures, des toilettes ridicules, de fausses élégances. Il nota des spécimens du français qui se parlait dans les grands dîners. Mme de Senden lui disait : « Ach ! allez à la promenade avec votre histoire ; ce sont des racontations. » Le général Mons, ministre d'Espagne prétendait que « les vins d'Espagne dans l'étranger sont toujours adultères. » En regard d'Aix-la-Chapelle, Berlin était un trou, un Kræhwinkel. Pückler cueillit une amusante anecdote sur la mort récente du roi de Wurtemberg. Le médecin, épuisé de fatigue, se laissa tomber sur un siège, qui se trouva être une chaise à musique. La mécanique joua le joyeux air de l'oiseleur de *la Flûte enchantée*, au moment précis où le souverain rendit le dernier soupir. Pückler alla parfois jouer chez Blücher; le vieux maréchal, très avare, oubliait toujours de payer quand

il perdait. Il consacra d'autres soirées à Mme d'Alo-pæus, toujours coquette, mais trop malade pour rester dangereuse ; la phtisie l'avait réduite à l'état de squelette. Les plus heureux moments de ce séjour à Berlin furent ceux que Pückler passa dans le salon de Rahel Varnhagen. Alors naquit la belle et salutaire amitié qui l'unit à cette femme supérieure et à son mari Varnhagen von Ense.

Les voyages à Berlin avaient souvent pour objet le règlement d'une foule de questions qu'avait posées, pour le propriétaire de Muskau, l'annexion de la Haute-Lusace à la Prusse, questions d'impôts, d'indemnités, d'hypothèques, de droits seigneuriaux, de charges militaires. Pückler exposera dans *Tutti Frutti* la situation difficile faite aux grands propriétaires fonciers par le régime nouveau. L'on comprend que pour sauvegarder ses intérêts il ait multiplié ses démarches dans les bureaux des ministères.

Malgré des charges accablantes, il poursuivait son rêve d'embellir Muskau. Il eut à ce sujet à Berlin des entrevues avec l'architecte Schinkel, le créateur du Nouveau Musée et d'autres monuments remarquables. Pendant une de ces séances qui dura cinq heures des projets magnifiques s'élaborèrent. Les plans de Schinkel passionnèrent Pückler si vivement, qu'un jour où l'architecte l'avait quitté à trois heures de l'après-midi, il passa toute la soirée à les étudier, prit à peine le temps de dîner et ne se leva de sa table de travail qu'à deux heures du matin. Il envoya de Berlin à Muskau un conducteur de travaux, un peintre, un sculpteur, collaborateurs dispendieux dont s'effraya Lucie. En même temps, il sollicita le concours de l'Anglais Repton, le célèbre dessinateur de parcs.

Une autre grosse affaire occupa Pückler à Berlin : l'ambassade de Constantinople. Pour l'obtenir, il fallait gagner de hautes protections. Le roi personnellement lui était favorable ; mais le kronprinz, espoir de la réaction cléricale, détestait en lui le frondeur et le libertin. Hardenberg devenait difficile à manier. Sa mauvaise santé, la baisse de son crédit auprès du roi et de son autorité comme chef de gouvernement, des mécomptes politiques, enfin la discorde dans son ménage l'avaient rendu irritable et fantasque. Son collaborateur, le prince de Wittgenstein, donnait à ses subordonnés l'exemple de la désobéissance et du manque de respect. On riait devant lui, à sa table, de sa surdité, cause de nombreux quiproquos. On veillait à ce qu'il eût connaissance d'un journal anglais qui disait : « Le chancelier de Prusse a pour médecin particulier un Juif qui l'a déjà magnétisé plusieurs fois. Les effets, à ce qu'on assure, ont été remarquables, mais on n'est pas encore arrivé à lui donner de la *clairvoyance*. » Le roi refusa de ratifier une liste de personnes à décorer que lui soumit Hardenberg ; celui-ci en conçut un chagrin profond dont tout son entourage eut à pâtir.

Pückler prit le parti de son beau-père. Par esprit d'opposition, plus peut-être encore que par générosité chevaleresque, il se rangea du côté d'une grandeur menacée. Son intérêt, d'ailleurs, ne lui défendait pas cette attitude. Hardenberg pouvait encore le nommer ambassadeur avant de quitter la chancellerie. Ne voit-on pas sous tous les régimes de ces nominations faites par des ministres agonisants ? Enfin Hardenberg était vieux et malade. Des intrigues s'ourdissaient pour capter son héritage qu'on croyait

considérable. Mlle Hæhnel avait les dents longues. Pückler n'était pas dans une assez brillante situation de fortune pour supporter que la succession du prince allât à sa maîtresse, au lieu d'aller à sa fille.

Il fit un siège en règle de son beau-père, sans dédaigner la ruse. Sachant que le cabinet noir livrait à Hardenberg les secrets de ses lettres, il jetait sur lui, quand il écrivait à Lucie, des avalanches de fleurs. Il flétrissait les ennemis du chancelier. Il le nommait « ce cher papa », « ce bon papa », « le meilleur, le plus aimé, le plus adoré des pères ». — « Quand ce bon papa ne sera plus là, dit-il un jour, on verra quel homme l'État aura perdu. » Il sollicita comme une grâce que « ce bon papa » le tutoyât. Hardenberg y consentit et voulut que Pückler le tutoyât aussi. Ni l'un ni l'autre n'étaient dupes de cette comédie. Pückler connaissait son beau-père comme un vieux renard dont il fallait toujours se méfier. Il avait vu ce que valaient ses beaux sentiments le jour où il lui avait annoncé la mort de sa bru, la femme de Christian. Comme il se préoccupait de faire part de la triste nouvelle avec tous les ménagements possibles, Koreff lui dit : « Bah ! croyez-vous donc qu'un vieillard de haut rang a du cœur ? » Hardenberg apprit en effet sans émotion le deuil qui frappait son fils, mais il afficha en public une douleur théâtrale.

Proposa-t-il sérieusement au roi de nommer Pückler à Constantinople ? Rencontra-t-il des résistances qu'il n'était plus de force à briser ? Il faut convenir que son gendre lui rendait la tâche malaisée. Pückler gardait toute son indépendance d'allures. Il faisait ostensiblement visite au ministre de la Guerre destitué. A la réunion des *Stænde*, c'est-à-dire à la diète des sci-

gneurs, il défendit avec une crânerie qui effraya sa femme les droits des Saxons nouvellement annexés. La camarilla du kronprinz exploita ces imprudences. Pückler se sentit combattu de tous côtés. « Au bout du compte, on ne nous aime pas à Berlin, » écrivait-il à Lucie. Le mirage oriental s'évanouit.

Hardenberg consola son gendre en lui faisant espérer le poste de Madrid. Pückler s'en serait contenté. Avec son imagination prompte à s'enflammer, il se voyait déjà passant d'Espagne au Maroc et jouissant dans les États barbaresques d'un prolongement de la vie orientale. Il eut une nouvelle déception : le ministre de Prusse à Madrid garda le poste. Pückler se serait rabattu sur Cassel, n'eût-ce été que pour les dix mille thalers qui auraient constitué son traitement. Ses vues se tournèrent un moment vers Dresde, ville qui lui était restée chère depuis le temps de sa jeunesse. Sur ces entrefaites, Goltz, ministre de Prusse à Paris, mourut. Aucune succession ne pouvait tenter Pückler plus que celle-là. Persuadé qu'il aurait des chances de l'obtenir, s'il se montrait au Congrès qui allait s'ouvrir en octobre 1822 à Vérone, il pria son beau-père de l'y emmener. Mais Hardenberg lui exposa dans une longue lettre les inconvénients d'un voyage commun.

En attendant, le chancelier obtenait pour son gendre le titre de prince, en juin 1822. La décision royale qui accordait cette faveur était dictée principalement par une raison politique : en honorant de la sorte un représentant de l'aristocratie saxonne, on espérait gagner des sympathies à la Prusse dans les provinces conquises en 1815. La nouvelle dignité de-

vait en outre dédommager Pückler des pertes que lui avait causées l'annexion. Il s'en réjouit vivement. Toute sa vie, il fera sonner haut sa qualité de prince prussien et réclamera les prérogatives qu'il y croyait attachées. Pour le moment, ce témoignage de la faveur royale relevait son prestige et lui procurait la satisfaction de faire des jaloux. Hardenberg fêta la promotion par un grand dîner auquel assistèrent Gneisenau, Bernstorff, Lottum, Wittgenstein, Hatzfeldt, Zichy. Les trois premiers s'associèrent de bonne grâce au toast que le maître de maison porta en l'honneur du nouveau prince, tandis que les trois autres gardèrent une froide réserve. Zichy commit même l'inconvenance d'inviter le chancelier à dîner pour le lendemain, en présence de Pückler qu'il n'invita pas. Lucie ne partagea pas la joie de son mari. Elle s'alarma du train de vie plus dispendieux qu'il faudrait mener désormais. En un moment où l'on ne savait plus où se procurer de l'argent, il fallait payer quatre mille thalers le diplôme de prince, modifier les livrées du personnel, les armoiries, remplacer la couronne comtale par la couronne princière sur les voitures, sur les harnais, sur l'argenterie, jusque sur les serrures. Hardenberg et d'autres personnages annonçaient leur arrivée à Muskau ; les frais de réception allaient être énormes. Pückler se plaignait de l'eau froide que sa femme jetait sur son bonheur. Il dut cependant reconnaître qu'elle avait raison. « On n'a que de l'embaras de cette affaire, » lui écrivit-il, et il s'appela tristement un *Bettelfürst*, un pauvre gueux de prince.

Mme de Hardenberg avait prédit à Pückler, dès le mois de septembre 1821, la dignité qui l'attendait. Elle insinuait méchamment que la couronne de

prince était la récompense réservée par le chancelier à son gendre pour les complaisantes interventions de ce dernier dans les discordes du ménage. Il est incontestable que Pückler avait rendu service à son beau-père dans une lamentable histoire.

Après vingt-sept ans de vie commune, le prince et la princesse de Hardenberg résolurent de briser une chaîne devenue intolérable. La princesse se comportait, selon le mot de Pückler, tantôt en mégère, tantôt en vulgaire cuisinière. On assistait dans le palais du chancelier à des scènes étranges. Un soir, après un dîner offert aux ministres, tandis que le maître de maison, accaparé par Mlle Hæhnel, oubliait ses invités, le prince de Wittgenstein entraînait dans un coin la maîtresse de maison. « Il lui pinçait les joues, raconte Pückler, l'embrassait, la tint toute une minute par les oreilles, la pressait contre lui... Je n'avais jamais vu cela auparavant, et, à moins qu'il ne fût pris de boisson, une telle tenue laisse supposer autre chose. » En 1821, Mme de Hardenberg quitta le domicile conjugal. Le chancelier aurait voulu le divorce, mais le roi s'y opposa, en disant qu'il ne fallait pas donner le mauvais exemple. Koreff conduisit la transfuge à Teplitz et s'installa lui-même à Carlsbad. Mlle Hæhnel régna désormais sans partage dans la maison du chancelier à Berlin, ainsi que dans ses trois résidences de Glienike, d'Althardenberg et de Neuhardenberg. Afin de pouvoir produire sa maîtresse dans le monde officiel, Hardenberg lui fit épouser, le 3 juin 1821, un chevalier d'industrie, très élégant de sa personne, vivant du jeu, recherché comme virtuose du violon, M. de Kinsky, le plus complaisant et le plus volontairement aveugle des maris.

Empêché par le roi de divorcer, sans cesse menacé par la mégère d'un scandale, Hardenberg chargea son gendre de négocier avec elle un arrangement à l'amiable. Pückler partit pour Teplitz, sous prétexte de soigner une entorse au pied. Wittgenstein, mis dans la confiance, n'eut aucun égard pour la complice de ses libertinages ; il chargea Pückler de lui dire que, si elle venait pendant l'hiver à Berlin, où Hardenberg redoutait de la revoir, elle aurait des ennuis avec la police. Mme de Hardenberg, informée par des indiscretions du véritable but du voyage de Pückler, l'accueillit avec une politesse ironique. Quand, au bout de quelques jours, le négociateur aborda l'affaire, elle montra une grande exaltation et tint des propos insensés. Aussi se crut-il d'abord le jouet d'un rêve, lorsque, le lendemain matin, à son réveil, il vit devant son lit Mme de Hardenberg accompagnée de Koreff. Celui-ci était accouru de Carlsbad, atterré par un ordre du gouvernement qui lui interdisait le séjour de Berlin et lui fixait Bonn comme résidence. Il pleurait comme un enfant et supplia Pückler d'obtenir que l'arrêt d'exil fût rapporté ou du moins se dissimulât sous les formes d'une mission à l'étranger pour études scientifiques. Plus préoccupé de son sort que de celui de son amie, espérant que, si elle faisait des concessions, on lui en saurait gré à lui-même, il la persuada de signer un contrat, rédigé par le juriste Kaempf, qui lui attribuait douze mille thalers de revenus annuels, avec obligation de fixer son domicile à Dresde. Hardenberg remercia chaleureusement son gendre, qui avait révélé en cette affaire ses talents de diplomate, de l'avoir délivré d'un terrible souci.

Mais le chancelier tomba de Charybde en Scylla. Mme de Kinsky usa de son pouvoir sans modération. Elle révolta Pückler par sa vulgarité et par la tyrannie capricieuse qu'elle exerça sur son sérénissime amant au cours d'un voyage à travers le Harz, dont faisaient partie, en plus de Hardenberg et de son gendre, M. de Kinsky et le médecin Rust. Elle le rendait ridicule dans les hôtels. Hardenberg se réjouissait à la pensée de monter sur le Brocken ; il dut y renoncer parce que Mme de Kinsky n'en eut plus envie au dernier moment. Par contre, il lui fallut faire de fatigantes courses à cheval, afin que Mme de Kinsky pût exhiber un nouveau costume d'amazone. Des crises nerveuses, fréquentes chez l'ancien sujet du magnétiseur Koreff, achevaient de rendre la vie impossible avec elle. Pückler s' alarma de l'intention qu'elle manifesta d'accompagner Hardenberg au Congrès de Vérone. « Tout cela finira dans la boue, » concluait-il.

Rust, que le chancelier emmenait dans le Harz, était une des grandes figures médicales de Berlin, une des lumières de la nouvelle Université. Digne, consciencieux, tout entier aux devoirs de sa profession, il était un tout autre homme que ce charlatan de Koreff. Investi de la confiance de Hardenberg, il mit à le soigner autant de dévouement que de talent. Il manqua seulement de l'énergie nécessaire pour combattre l'influence néfaste de la Kinsky. Aux bains de Pyrmont, une des stations où s'arrêtèrent les voyageurs, des scènes si violentes se produisirent que Rust trembla pour la vie de son sénile client.

Hardenberg pria Rust de le suivre à Vérone. Le médecin consentit, mais à une condition formelle :

c'est que Mme de Kinsky ne serait pas du voyage. Le chancelier promit de ne pas emmener sa maîtresse. Mais il était à peine en route, qu'il recevait d'elle une lettre, « comme seule une femme galante de bas étage peut en écrire à un jeune homme aveuglé par la passion. » Ainsi s'exprime Rust dans un long rapport qu'il adressa de Vérone, le 2 décembre 1822, à Lucie, pour lui donner des détails sur la mort de son père. Chaque courrier, continue Rust, apporta une missive du même genre. A Vienne, le barbon amoureux était vaincu ; malgré les objurgations de son médecin, il autorisa M. et Mme de Kinsky à venir le rejoindre à Vérone. Avec une cruauté raffinée, Mme de Kinsky profita lentement de la permission, afin d'infliger à son amant le supplice de l'attente. Elle était à peine arrivée, que les scènes de Pymont, reproches, injures, crises de nerfs, recommencèrent. Les alarmes de Rust redoublèrent, lorsque le ménage à trois se mit à visiter l'Italie. On était en novembre. La Kinsky traîna le vieillard de ville en ville, indifférente aux rhumes et aux bronchites qu'elle risquait de lui attirer quand, pour mieux voir le paysage, elle baisait les glaces de la voiture. Le médecin voulait que Hardenberg se couchât tous les soirs à neuf heures. Mais à Milan, la Kinsky le conduisit dans quatre théâtres le même soir. Elle le força à gravir les cent cinquante-huit marches qui mènent sur le toit du dôme et le laissa, moite et haletant, dans un vif courant d'air. L'inévitable congestion pulmonaire se déclara le 17 novembre à Pavie. Rust, espérant un bon effet d'un climat plus doux, conduisit le malade à Gênes et ne quitta pas son chevet, pendant que M. et Mme de Kinsky visitaient la ville, achetaient

du velours et projetaient d'aller seuls à Rome et à Naples. Le 26 novembre, Hardenberg râlait dans un fauteuil. Apercevant sa maîtresse, il se leva d'un bond et lança sur elle un regard si farouche, qu'elle tomba évanouie. Le même jour, il rendit le dernier soupir.

La Kimsky vida les poches et les tiroirs du mort. Avec son mari, elle regagna Vérone. Là, le comte de Bernstorff somma le joli couple de retourner au plus vite en Allemagne. Les deux aventuriers partirent le 2 décembre sous les huées des domestiques du chancelier. Ils achetèrent une superbe propriété dans le Mecklembourg, mais le bonheur n'y entra pas avec eux. Mme de Kimsky martyrisa son mari comme elle avait martyrisé Hardenberg. Par exemple, elle lui interdit l'usage du tabac dont ses nerfs ne supportaient pas l'odeur. Ils se séparèrent. M. de Kimsky s'établit à Berlin, où il succomba bientôt à une attaque d'apoplexie. Mme de Kimsky partit pour l'Italie avec un nouvel amant, séjourna d'abord à Naples, puis à Rome. Convertie au catholicisme, elle sut capter la bienveillance du pape Grégoire XVI, à tel point qu'elle se crut en mesure d'offrir au roi de Prusse sa médiation dans la fameuse affaire des mariages mixtes qui amena l'arrestation de l'archevêque de Cologne, Droste-Vischering. Elle seconda le jésuite Beckx dans l'œuvre de la Propagande. Le bruit courut qu'elle était la maîtresse du cardinal Fesch.

En 1855, à l'occasion de la mort de Lucie, Pückler reçut de Rome une lettre de condoléances d'une amie de la défunte, la baronne de Krafft. Cette dame lui demanda en même temps ce qu'il fallait penser d'une

personne qui se faisait appeler la baronne de Kinsky et prétendait avoir beaucoup connu la famille de Lucie. Celui que l'intrigante appelait jadis son gracieux, son angélique prince Pücklerino, répondit en français : « Gardez-vous de la dame en question, comme Ève au paradis aurait dû, jadis, se garder du serpent. Si je pouvais croire au diable et à des personnes possédées par lui, je prendrais à coup sûr Mme de K... pour une de ces dernières. Je n'ai rencontré que deux monstres de femmes pareilles dans ma vie, et j'en frissonne encore toutes les fois que j'y pense. Défiez-vous donc de cette personne comme de l'enfer, et si elle vous a déjà captivée, ne rompez pas avec elle, mais dénouez subtilement, en y employant tout l'esprit et le savoir-faire que vous avez. » Pückler ajoute que Lucie était littéralement persuadée de la mission infernale de cette femme horrible qui, malgré des manières grossières et repoussantes, avait réussi plus d'une fois à prendre un empire presque surnaturel sur des personnes éminentes et à figurer dans leur testament. Il conclut : « Adieu, et, pour l'amour de Dieu, soyez bien sur vos gardes avec le diable, car, en vérité, je suis inquiet pour vous, en songeant dans quelles mains vous vous trouvez. Au reste, je compte sur votre discrétion, car la possédée ferait exprès le voyage d'Allemagne pour m'empoisonner, si elle se doutait de cette lettre. »

Mme de Kinsky mourut pieusement à Rome en 1871.

CHAPITRE III

LES LETTRES D'UN TRÉPASSÉ

L'héritage du prince de Hardenberg. — Le divorce de Pückler et de Lucie de Hardenberg. — A la recherche d'une dot ; à Berlin. — Chez Goëthe à Weimar. — Départ pour l'Angleterre ; héritières à Londres ; insuccès du prétendant. — La grande passion pour Henriette Sontag. — Mme Lætitia Bonaparte-Wyse. La « belle Africaine ». — Les *Lettres d'un Trépassé*. — La société anglaise ; la cour, l'aristocratie, le clergé. La politique anglaise. L'Irlande. Visite à O'Connell. Le Parlement. Les théâtres. Déjeuner avec Walter Scott. — Le goût anglais. La campagne anglaise ; les parcs. — A Calais, chez Brummel. — Paris, les théâtres, les musées. — Retour à Muskau. — Succès des *Lettres d'un Trépassé* ; un article de Goëthe ; jugements de Varnhagen von Ense, de Henri Heine ; attaques de Bœrne.

Pückler avait de bonnes raisons de maudire Mme de Kinsky. La mort de Hardenberg, tué par l'abominable femme, lui enlevait toute chance d'obtenir une ambassade. Le testament du chancelier lui réservait une autre douleur. Le « bon papa » déshéritait sa « chère fille », mais laissait 50 000 thalers à sa maîtresse. Il laissait surtout des dettes. Il était à peine mort, que des créanciers réclamaient 60 000 thalers ; il en devait 80 000 aux caisses royales. Pour créer son parc de Neuardenberg, il avait vendu les diamants de famille. Pückler essaya vainement de s'armer de philosophie en traduisant une ode d'Ho-

race. Dans les premiers jours de janvier 1823, il écrivait à Lucie : « Ma joyeuse conception de la vie s'écroule de jour en jour. Le souci, comme un spectre, se tient depuis des années à mes côtés. » Il évaluait à 500 000 thalers le total des dettes qui grevaient Muskau. Ses revenus étaient tombés à 12 000 thalers, et il en dépensait de 40 à 50 000 par an. Il aurait fallu commencer les économies en arrêtant les travaux du parc, mais, écrivait-il, « si je dois renoncer entièrement à mes plantations, la vie aura perdu toute signification et tout intérêt pour moi. » Lucie était aussi incapable que lui de réduire les dépenses. Ils rejetaient l'un sur l'autre la responsabilité de leur détresse, pour reconnaître bientôt avec loyauté qu'ils étaient tous deux également prodigues. Lucie ayant conseillé de faire des économies sur le chauffage et l'éclairage, il la supplia : « Ne me mesure pas trop parcimonieusement le bois et la lumière, car, avec mon penchant à la mélancolie, la lumière m'est aussi nécessaire le soir que l'air. » Il songea au suicide, mais c'eût été un crime, pensa-t-il, de laisser sa femme seule aux prises avec la misère.

Une ressource restait : le divorce. Pückler, devenu libre, se remarierait avec une riche héritière, payerait ses dettes et pourvoirait aux besoins de Lucie. Chez lequel des deux époux cette idée germa-t-elle d'abord ? Tout ce que nous savons, c'est que Lucie eut la première le courage de l'exprimer. Le 31 octobre 1823, elle fit part à son mari d'une résolution héroïque.

« Il est temps, lui écrivit-elle, de donner suite à une décision que j'ai arrêtée depuis longtemps, ami que j'aime plus que tout, comme tu sais. Il s'agit d'une séparation, il s'agit de me séparer de toi par amour,

par tendresse extrême. Quelque soin que tu aies mis à éloigner tout ce qui pouvait me faire sentir la disproportion de nos âges, l'écart est cependant trop grand et mon état maladif le rend chaque jour plus sensible. En un mot, la forme de notre union pèse sur toi, car elle te prive complètement du bonheur le plus élevé, le plus substantiel qui est au fond des aspirations de ton cœur, tandis que, d'autre part, toute ta manière de vivre invite, sous les auspices les plus favorables, à te laisser goûter les joies de la famille et les satisfactions du foyer aux côtés d'une femme jeune, entouré d'héritiers nés de toi.

« Par conséquent, en te rendant la liberté et en déclarant formellement que je veux divorcer, j'atteste encore une fois que je te suis redevable du bonheur suprême, du seul bonheur véritable de ma vie ; je l'ai trouvé dans ton commerce spirituel, charmant, dans ton caractère ferme, viril, et cependant si doux, et plus encore dans ton âme profonde, noble, dans ton cœur bon et tendre.

« Tes sentiments sont de telle nature qu'aucun changement, aucun événement ne pourra les modifier ou les détruire : je le crois, et c'est uniquement dans cette ferme conviction que je puise la force de faire pour toi un sacrifice qui, sans doute, m'est infiniment lourd, mais sans lequel il ne m'est plus possible de trouver l'apaisement. Que Dieu bénisse ce sacrifice ! Qu'il en fasse découler pour toi le bonheur le plus pur, le moins troublé, mais qu'à la maternelle amie reste le sentiment de s'être dévouée fidèlement, de s'être dévouée jusqu'à la mort pour ce qu'elle possédait de plus précieux, de plus cher au monde. »

Cette offre provoqua chez Pückler de violents remous de sentiments contraires. Le spectre qu'il voyait à ses côtés, le Souci lui commandait d'accepter, son cœur généreux le lui interdisait. Il avait le droit d'écrire : « Ma nature est bizarre, mais elle n'est pas vulgaire. » Il ne se jeta pas avec un empressement égoïste sur un moyen de se libérer et d'édifier sur des bases nouvelles une vie facile et grandiose. Il ne pouvait se détacher de sa bonne Schnucke, qui veillait à son bien-être, le dorlotait, toujours pleine de tendresse et d'indulgence, malgré ses nombreuses infidélités dont il ne se cachait pas. Comment aussi renoncer au charme de cette vie intellectuelle qu'il partageait avec elle, à leurs explorations en commun du domaine de l'art, de la littérature et de la philosophie? Enfin il voyait que l'héroïsme de Lucie avait des défaillances, que, par moments, elle se sentait incapable de persévérer dans sa volonté de sacrifice, et qu'après avoir obéi à l'impitoyable raison, elle avait des crises de larmes et de désespoir. Il lui demanda de décider de leur sort commun. C'est elle qui, après de nouveaux combats, maintint la solution par le divorce.

Il faut connaître le drame qui déchira les âmes des deux époux, si l'on veut apprécier équitablement leur acte. Notre sens moral s'indignerait d'une machination froidement concertée qui consisterait à défaire en apparence des liens toujours chers pour attirer, comme dans un guet-apens, une jeune fille riche et la faire servir avant tout à redorer un blason. Mais, vue de près, la résolution de Pückler et de Lucie apparaît comme le geste de deux naufragés qui se cramponnent à une planche de salut et l'on est porté à les plaindre.

plutôt qu'à les blâmer de s'être laissé acculer à un regrettable expédient.

* * *

La « quête » commença par Berlin, pas très activement d'abord. Pückler flâna pendant quelque temps, peu pressé d'entreprendre une besogne qui lui répugnait. Il savait que de nombreux ennemis la lui rendraient difficile.

Son élévation au rang de prince lui attira des attaques de la part de l'*Hespérus*. Ce journal affirma que tout Berlin avait été scandalisé de cet acte de népotisme du prince de Hardenberg. Du moment que le roi ne créait que trois princes, n'était-il pas choquant que Pückler fût le troisième, après Blücher et Hardenberg, Pückler connu seulement par ses prodigalités, ses excentricités et sa dureté envers les serfs de Muskau? On eût mieux fait d'accorder un brevet à l'inventeur d'un système de fosses inodores. Les journaux semblaient s'être donné le mot pour refuser d'appeler Pückler *Durchlaucht*, Altesse; il se plaignit à la police de ce manque de déférence. Il écrivit à Lucie : « On nous hait, parce qu'on connaît si peu notre situation qu'on nous envie. Si les gens savaient la vérité, ils nous prendraient en affection. »

Le titre de prince lui imposa de rudes corvées à l'occasion du mariage du kronprinz avec Élisabeth de Bavière en novembre 1823. Affligé déjà d'un rhume qu'il avait attrapé en se teignant les cheveux, il dut rester debout pendant trois heures, en plein air, par un grand froid, en bas de soie et en souliers, pour assister au défilé des troupes. Malade, il subit à la cour un mauvais dîner, suivi d'une misérable repré-

sentation de gala. Il vit les médiocres illuminations, restées célèbres à cause d'une catastrophe qu'elles provoquèrent dans la foule accourue pour les admirer, et qui coûta la vie à vingt personnes écrasées sur un pont de la Sprée.

Un imbécile pourri de vices, le duc de Cumberland, menait grand train à Berlin. Un soir où Pückler dînait chez lui on parla d'un diplomate qui avait épousé une femme trop jeune. L'amphitryon émit cet avis : « Il vaut mieux, quand on est vieux, épouser une jeune, que d'épouser, quand on est jeune, une vieille, comme Pückler, dont la femme pourrait être sa mère. » Un moment décontenancé, Pückler finit par dire : « Je ne suis pas si jeune que vous semblez le croire ; au reste une femme sage est un grand trésor. — C'est cela justement, reprit le duc avec un gros rire, vous avez épousé une sage-femme. »

En 1825, un événement considérable, la mort d'Alexandre I^{er} de Russie, défraya les conversations à la cour et à la ville. Ni le fils de l'empereur Constantin, ni son frère, Nicolas, ne montrèrent d'empressement à lui succéder sur le trône. Un mouvement révolutionnaire éclata. Des soldats prirent le mot d'ordre : « Vivent Constantin et la Constitution ! » persuadés que la Constitution était la femme de Constantin.

Pückler rencontrait avec plaisir le duc de Rovigo, Savary, l'ancien ministre de la police de Napoléon, mis en disponibilité par le gouvernement de la Restauration. Le duc ne supportait qu'en grondant le nouvel état de choses. Pückler le comparait à un ange déchu chez qui jaillirait parfois, comme une flamme, le souvenir de sa splendeur ancienne.

Aucun préjugé n'empêcha le grand seigneur de vieille race de fréquenter la société juive. Il dîna chez les Crelinger. Il entendit chez les Beer le pianiste Kalkbrenner, qui, âgé alors de vingt-cinq ans, avait déjà gagné 20 000 thalers de rentes. Sans doute ce monde de banquiers et de commerçants n'était pas exempt de ridicules. Mme Beer avait reçu ses invités, couverte d'un grand collet de véritable hermine qui la faisait ressembler à un vieil électeur de Brandebourg. Mais on s'amusait beaucoup mieux chez ces roturiers que dans les plus grandes familles aristocratiques. Les esprits y étaient plus cultivés. Enfin on y mangeait excellemment, car, dit Pückler, « ces gens ont plus d'argent que notre aristocratie de meurt-de-faim. »

Toutes les classes de la société et tous les talents se donnaient rendez-vous dans le salon de la juive Rahel Varnhagen. Pückler continua de subir l'ascendant du génie original, romantique, de cette femme, mais il se sentit plus fortement attiré encore par la raison lucide et indépendante de son mari. Les préférences de Lucie qu'il introduisit dans l'intimité du couple allèrent au contraire à Rahel. Une amitié étroite unit la fille du négociant juif Levin et la fille du prince de Hardenberg.

Des cénacles, plus exclusivement littéraires que le salon de Rahel, se réunissaient dans des cafés. Le plus célèbre, le *Tunnel de la Sprée*, avait comme grand pontife Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*. Pückler cultiva l'amitié de l'étrange personnage. A ce fanatique admirateur de Mozart il fit cadeau d'une lettre que l'auteur de *la Flûte enchantée* avait écrite à son grand-père Callenberg. Il le pria de venir à

Muskau. Des lettres chaleureuses et entortillées d'Hoffmann attestent tout le prix qu'il attachait aux politesses du prince. Ce n'est pas à Berlin que se trouvait alors la fine fleur des écrivains allemands. L'un des plus estimables que possédât la capitale était le romancier Willibald Alexis. A un étage inférieur se plaçaient Raupach, l'inépuisable producteur de drames sur les Hohenstaufen; le poète fataliste Houwald; Clauren, conteur doucereux et lascif. Pückler combla de prévenances les uns et les autres. Clauren et sa femme le bénissaient, quand du gibier envoyé de Muskau apparaissait sur leur modeste table. Le Mécène invita le groupe à dîner avec Alexandre de Wulffen, son ancien compagnon de voyage qu'il se réjouit de retrouver à Berlin. Il s'excusa auprès de Lucie d'avoir dépensé six frédéricus d'or pour « cette petite débauche », en disant : « Une distraction comme celle d'aujourd'hui, voilà ce que j'aime, tandis que celles qu'offre ce qu'on appelle le grand monde, du moins à Berlin, sont une manière impardonnable, effroyablement vide de tuer le temps, et c'est pour cela que j'aime mieux rester chez moi. »

Cependant, il n'était pas venu à Berlin pour s'enfermer dans son appartement de la Friedrichstrasse. La faim chasse le loup du bois. Il fallait chercher dans les salons l'héritière libératrice qui ferait taire les aboiements des créanciers. Un de ces bourreaux, nommé Mühle, réclamait 4 700 thalers en décembre 1823 et 5 000 autres thalers trois mois après. « Combien de temps tiendrons-nous encore ? » demandait Pückler avec angoisse à Lucie. Il la préparait à la nécessité de vendre l'argenterie et les bijoux. Tout Berlin admirait ses équipages, mais il les pro-

duisait surtout pour les vendre avantageusement. Sous prétexte d'un prochain voyage en Angleterre, il congédiait ses domestiques. Le 19 avril 1824, il envoyait à Lucie quarante frédéric d'or provenant d'un tilbury que lui avait acheté le prince Charles ; le 1^{er} mai, il vendait son curricule, quatre chevaux, et, le 4 mai, son dernier cheval, une jolie petite jument qui s'en allait en France et dont il ne put pas se détacher sans pleurer. En janvier 1826, il perdit un long procès avec son parent Sylvius de Pückler. Le jour même où il connut la sentence, il apprit la banqueroute des frères Beneke qui lui enleva 12 000 thalers, et c'est justement ce jour-là qu'une dame le pria de chanter chez elle. « Tu peux penser, écrivit-il à Lucie, combien j'ai envie de chanter ! » Il y alla quand même.

En décembre 1823, ne se sentant pas encore en appétit, comme le héron de la fable, il dédaigna une jeune fille de seize ans, de très bonne famille, qui possédait 300 000 thalers. Au mois de mai 1824, une « petite personne » qu'il vit au bal accueillit avec plaisir ses hommages. Aussitôt le bruit d'un mariage prochain courut dans cette grande potinière qu'était Berlin. Mais une âme charitable fit observer à la jeune fille qu'une personne comme il faut et riche comme elle ne devait pas épouser un monsieur qui ne la recherchait que pour ses écus et qui n'avait même pas encore divorcé. La petite, bien désolée, confia sa peine à une amie de Pückler. Les choses se seraient peut-être arrangées, si l'épouseur avait eu le temps d'attendre. Mais, talonné par le besoin, il cherchait une solution sûre et rapide. Les difficultés de l'entreprise lui apparurent de plus en plus nette-

ment. Il y eut des heures où, las et dégoûté du métier qu'il faisait, il avait envie d'envoyer toutes les héritières au diable et de se sauver en Suisse avec sa Schnucke.

Un M. de Biel, qui avait épousé une nièce du banquier de Londres Baring, pourvue de 35 000 livres sterling de dot, tourna les espérances de Pückler du côté de l'Angleterre, en lui affirmant que là il n'aurait que l'embarras du choix et en lui signalant en particulier les trois filles de Baring, dont chacune devait apporter une dot de 80 000 livres sterling, Pückler se laissa tenter. Il supplia Lucie de faire argent de tout et de consentir à des privations, afin qu'il pût éblouir les Anglaises par son élégance et son faste de prince allemand. L'enjeu valait que l'on risquât dans la partie ses suprêmes ressources.

Toute tentative en Angleterre serait restée stérile, tant que le divorce n'était pas officiellement proclamé. Pückler entreprit des démarches pour faire hâter les dernières formalités. A la fin de février 1826, Lucie fit part au roi de la dissolution de son mariage. Frédéric-Guillaume III, qui avait empêché Hardenberg de divorcer une troisième fois, n'eut aucune parole de blâme pour le couple dont on aurait pu dire qu'il se quittait un peu comme Titus et Bérénice, *invitus invitam*. Trois contrats, rédigés par Pückler avec la collaboration du juriste Bennewitz, devaient assurer l'avenir de Lucie. Bennewitz objectait à Pückler qu'il accordait à Lucie trop d'avantages et qu'il devait prévoir le cas où elle se remarierait. « Et si madame votre épouse se remarie ! » répétait-il avec une insistance comique.

Avant de partir pour Londres, Pückler voulut faire

ses adieux, nullement définitifs dans sa pensée, à la femme qui, légalement, n'était plus la sienne. Le 25 février 1826, il rentra de Berlin à Muskau, après avoir eu soin de commander un bon dîner avec du château-laffite tiède et du champagne frappé.

*
* *
*

Dans les premiers jours de septembre 1826, le nouveau Jason partit pour la Colchide britannique. Lucie l'accompagna jusqu'à Bautzen. Là les deux divorcés s'arrachèrent l'un des bras de l'autre en versant des torrents de larmes. Lucie confia le voyageur aux soins vigilants d'un vieux domestique, le fidèle Berndt. Plongé dans la lecture de Mme de Sévigné, Pückler ne fit que traverser Dresde et Leipzig.

A Weimar, Goethe lui accorda une nouvelle audience. A soixante-dix-sept ans, le patriarche de la poésie allemande était plein de vigueur et de majesté. Il s'informa du parc de Muskau, félicita le noble jardinier d'éveiller à sa façon le sentiment du beau et lui fit espérer qu'il irait visiter sa création. La conversation tomba ensuite sur Walter Scott. Goethe, peu enthousiaste pour le fécond romancier, le soupçonnait de travailler à la manière des peintres d'autrefois qui traçaient les grandes lignes d'un tableau et abandonnaient à leurs élèves l'exécution du détail. Il aurait pu, disait-il, exercer jadis la même industrie en s'associant avec Lenz et d'autres, s'il ne lui avait répugné de ravalier ainsi le travail littéraire. Pückler ayant fait observer que la littérature allemande avait acquis un grand prestige dans le monde, Goethe aborda l'un de ses sujets favoris, la

question de la littérature universelle. Il soutint cette opinion que les étrangers se mettraient à étudier l'allemand, ne serait-ce que parce qu'ils trouveront excellemment traduites en cette langue les grandes œuvres de tous les pays. La France a dû jadis en partie sa prépondérance littéraire à son rôle d'interprète de l'antiquité grecque et latine ; dans cette fonction, elle était maintenant dépassée par l'Allemagne. Passant à la politique, Goethe se montra peu favorable au régime constitutionnel. Que chacun, disait-il, travaille avec joie et probité dans sa sphère, et le résultat sera le bonheur de tous, quelle que soit la forme du gouvernement. L'aristocrate prit la défense des constitutions contre le fils du bourgeois de Francfort et s'efforça vainement de le convaincre de la beauté du régime anglais. Goethe parla ensuite de Byron comme un père parle de son fils. Il n'admettait pas qu'on appelât *Manfred* une servile imitation de *Faust*. Il présenta son visiteur à sa belle-fille, Ottilie. Cette femme, originale et spirituelle, professait à l'égard des Anglais un engouement qui choqua Pückler. Il manifesta un sentiment contraire, une antipathie qui ne fit qu'augmenter quand il eut franchi le détroit.

Aucun incident notable ne marqua le voyage à travers l'Allemagne et la Hollande. Pückler s'embarqua le 27 septembre à Rotterdam ; après quarante heures d'une mer très mauvaise, il atteignit Londres et descendit au même hôtel que dix ans auparavant, au Clarendon.

Les visites d'arrivée n'étaient pas terminées, que déjà les journaux raillaient cet Allemand venu chercher une dot en Angleterre. Quelques-uns précisèrent

qu'il avait en vue la veuve du roi nègre Christophe. Pückler comprit que ces attaques partaient de Berlin ; il affecta d'en rire et il se défendit des intentions qu'on lui prêtait, sans convaincre personne. Berndt, dont il prit un jour l'avis, lui dit en pur dialecte berlinois : « Ach ! quand vous vous mettrez sérieusement en campagne, vous reviendrez bredouille ; ces femmes-là vous glisseront entre les mains avec leur sac. » Ce philosophe en livrée avait la divination d'un prophète.

Beau, grand, svelte, les cheveux teints avec soin, Pückler ne paraissait pas ses quarante et un ans. Il montait à cheval et conduisait son équipage avec autant d'art que le gentleman le plus accompli. Vêtu avec une recherche raffinée, portant fièrement son titre de prince allemand, causeur spirituel, il troubla plus d'un cœur. L'une des premières jeunes filles qu'il remarqua, miss W..., réunissait toutes les qualités, y compris une simplicité d'esprit voisine de la bêtise. Lucie, pensait-il, ne serait pas jalouse de cette oie. Malheureusement, si elle avait sans aucun doute l'avantage d'être sotte, il n'y avait aucune certitude qu'elle fût riche. Pückler jugea imprudent de pousser l'affaire. D'ailleurs, dès cette première expérience, il manquait d'entrain. « Mon orgueil, écrivait-il à Lucie, souffre trop de cette chasse à la femme, et je crains que ce sentiment insurmontable ne me soit une sérieuse entrave. » — « Ah ! ma Schnucke, s'écriait-il, le 5 mars, si tu avais seulement 150 000 thalers, je te réépouserai immédiatement ! »

Au mois de mai 1827, placé entre une fille de médecin, jolie et accomplie, avec au moins 50 000 livres sterling, une fille de négociant très jolie, bonne et bête,

avec 40 000 ; une laide, de famille noble, avec 100 000 ; une personne douce, intelligente, jolie, de bonne naissance, avec seulement 25 000, Pückler ne put se décider pour aucune. Il reculait devant un nouveau mariage, tout en disant : « C'est une fière médecine que je suis obligé d'avalier tôt ou tard. » Il en éprouvait des « nausées épouvantables ». Harcelé par des attaques perfides, humilié par un refus, malheureux au jeu, malade, il écrivait le 22 juillet à Lucie : « Il y a de quoi décourager quatre personnes. » Que n'avait-il connu plus tôt une cousine de Canning, lady G..., qui avait épousé deux ans auparavant un homme vieux et laid, uniquement à cause de son titre ? Il l'aurait prise sans dot, tant elle était belle ! Cette dame avait une jeune sœur à qui Pückler ne déplut pas. Elle le fit inviter par sa famille à la campagne, mais l'aimable miss Harriet n'avait pas, comme lady G..., une beauté qui compensât une fortune médiocre. Cinquante mille livres sterling était le dernier mot de Pückler. « Je ne me donne pas à moins, » disait-il à Lucie.

Une autre miss Harriet faillit couronner les vœux du prétendant. Elle était la fille unique d'un bijoutier colossalement riche. Ce bourgeois, de la famille de M. Jourdain et de M. Poirier, aurait été au comble du bonheur, s'il avait eu pour gendre un prince allemand. Ses avances encouragèrent Pückler à lui adresser une demande en règle. Dans une longue lettre écrite en anglais, le seigneur de Muskau et de Branitz exposa au bijoutier ce qu'était un prince prussien, bien vu à la cour, qui pouvait offrir à sa femme soit de l'emmener comme ambassadrice à l'étranger, soit de l'entourer en Allemagne de luxe et d'honneurs. Il

ne dissimula pas que son domaine était grevé de lourdes hypothèques, mais il avait l'assurance que sa mère et ses sœurs consentiraient à ce que la seigneurie fût érigée, à son bénéfice, en majorat, c'est-à-dire en un bien indivisible et inaliénable, à condition que, de son côté, il la libérât, grâce à la fortune de sa femme. Le bijoutier ne trouva rien à redire et la jeune fille manifesta un penchant très vif pour le séduisant étranger. Les fiançailles étaient prochaines, quand un jour Pückler vit arriver chez lui son futur beau-père tout consterné. Le bonhomme lui exposa que sa fille avait été renseignée sur le premier mariage du prince et sur la manière dont cette union s'était rompue. Elle refusait d'épouser un homme qui avait quitté sa première femme dans des conditions au moins équivoques. Pückler conta l'histoire de son divorce ; le bijoutier, satisfait de ses explications, promit de ramener la récalcitrante à la raison. Pückler se justifia lui-même dans une longue lettre qu'il adressa directement à la jeune fille. Tous les efforts restèrent vains. Miss Harriet s'obstina dans une conception intransigeante du mariage. « Le papa, écrivit Pückler à Lucie, m'a fait ses adieux les larmes aux yeux, et moi à ses 200 000 livres sterling. » Il renonçait plus difficilement au magot qu'à la demoiselle qui s'était comportée, disait-il, comme une Anglaise de la plus belle eau, sottre et bégueule.

De nouveaux déboires convinquirent Pückler qu'il perdait en Angleterre son temps et son argent. Vers le milieu de l'année 1828, il voyait que la partie était perdue. Il demanda pardon à Lucie de son échec. Il ne savait pas comment il pourrait reparaitre devant elle, humilié, vaincu, vieilli. Comment aussi

supporterait-il à son tour les regards de ses domestiques? Il cherchait les causes de sa défaite. Il se reprochait de ne pas avoir agi avec toute la prudence nécessaire, mais il pouvait se dire que de plus rusés que lui auraient échoué. Il se heurtait à la force qui avait brisé Byron, à la morale anglaise, ce mélange de préjugés, de rigorisme et d'hypocrisie. La loi anglaise n'admettait le divorce que pour cause d'adultère. Pückler avait beau déclarer cette disposition absurde et trouver bouffonne l'idée que sa bonne grosse Schnucke aurait dû le tromper; il ne pouvait exciper du délit obligatoire. Les Anglais considéraient comme une bigamie l'existence qu'il entendait mener avec une seconde femme sans avoir répudié définitivement la première. On savait qu'il laissait Lucie à Muskau et qu'il avait un portrait d'elle, placé en pleine évidence sur la table de sa chambre. Le ministre de Prusse à Londres, M. de Bülow, lui dit à ce propos : « Prince, cette sentimentalité vous fait plus de mal que vous ne pensez. » Il répondit en riant : « Mon cher Bülow, il n'y a que Judas qui ait trahi son maître pour des deniers d'argent. » Parole de paladin, qui ne désarma pas la pruderie d'Albion. M. de Bülow soupçonnait la légation d'Angleterre à Berlin d'envoyer à Londres toutes sortes de renseignements défavorables à Pückler. En tout cas, le duc de Cumberland, revenu de Berlin, continuait ses plaisanteries de mauvais goût et, quoique ce triste personnage eût été inculpé d'inceste, ses divulgations fournirent au puritanisme anglais des arguments contre un mari divorcé sans l'être. Pückler se plaignit au roi de Prusse du tort que lui causaient de tels reportages, et lui demanda de relever son prestige

par un témoignage exceptionnel de bienveillance, soit en l'élevant au grade de général, soit en lui accordant l'Aigle rouge de première classe. Frédéric-Guillaume III ne satisfit pas à ce désir.

* * *

Plusieurs épisodes, où tantôt le cœur, tantôt la fantaisie prirent leur revanche sur le calcul, interrompirent le décevant défilé des héritières. Deux tournèrent au drame.

A Londres, Pückler retrouvait Henriette Sontag, qu'il avait entendue pour la première fois à Berlin, en décembre 1825. Il lui reprochait alors de chanter sans âme. « C'est le plus joli petit genre, » dit-il à une seconde audition, et il ajouta qu'elle serait une adorable maîtresse. « Si j'étais le roi, déclarait-il, je me permettrais une fantaisie pour elle. Elle a l'air d'une franche petite coquine. » Au bal, elle lui parut plus séduisante encore qu'au théâtre. « Elle danse comme un ange, écrivit-il à Lucie, est extrêmement fraîche et jolie, avec cela douce, rêveuse et du meilleur ton. Je ne serais pas étonné si, avec ces qualités, elle se faisait épouser par un nigaud de grande famille. »

Le 27 avril 1828, Pückler recevait de M. de Bülow une invitation « to meet Mlle Sontag ». L'artiste était accompagnée de Mme de Laemmers, qui était venue à Muskau. Cette dame parla du prince et de sa création, le parc, en termes qui éveillèrent la sympathie d'Henriette. Des souvenirs communs et le plaisir d'être réunis entre compatriotes à l'étranger développèrent une inclination réciproque. Henriette se mit en frais d'amabilité pour Pückler. Elle lui offrit

une place dans la loge que le duc de Devonshire lui avait cédée pour le spectacle du lendemain. Le 1^{er} mai, comme elle chantait dans *Don Juan*, il alla la voir dans les coulisses ; elle lui fit l'effet d'un être humain entouré de bêtes dans une île sauvage. A un concert chez le duc de Devonshire, la « franche petite coquine » chanta en abaissant un regard malicieux sur une rose qu'elle portait à son corsage et qu'elle avait choisie dans un bouquet envoyé par Pückler. Malgré son souci de garder intacte une réputation qui lui avait ouvert toutes grandes les portes de la société anglaise, tandis qu'elle décourageait la passion ardente d'un Esterhazy, d'un Clanwilliam, elle déclina une invitation et décommanda une répétition pour faire une promenade à cheval avec Pückler à Richmond. « Elle a été tout à fait charmante pendant la journée, écrivit-il à Lucie, naïve comme un enfant et joyeuse comme un chevreuil d'être une fois débarrassée de la gêne ennuyeuse et du tumulte qui l'entourent chaque jour. » Si elle avait seulement 50 000 livres sterling et portait un autre nom ! Une nouvelle partie fut concertée pour le lendemain soir. Pückler attendit avec les chevaux à la sortie de la ville. Elle vint en voiture avec Mme de Laemmers. Vite en selle ! et voilà le couple galopant joyeusement jusqu'à la nuit autour de Greenwich. Après avoir dîné au bord de l'eau, on reprit à minuit en voiture le chemin de Londres. Retour plein de langueur, mais d'une tendresse contenue et sans défaillance. Pückler se sentit conquis totalement. Le rêve d'épouser Henriette se précisa dans son esprit. Il hésitait seulement à cause du milieu modeste d'où elle était sortie. « Combien un tel être, écrivit-il à Lucie, eût été capable

de s'attacher à toi, si une puissance bienfaisante m'avait réservé d'en trouver un semblable dans ma sphère ! Car, vraiment, c'est chose remarquable comme cette jeune fille s'est conservée pure et innocente dans un tel entourage ; le duvet du fruit a gardé toute sa fraîcheur. » Bientôt, foulant aux pieds tout préjugé de caste, il proposa le mariage à Henriette. La réponse qu'il reçut l'abattit comme un coup de tonnerre. Elle lui dit : « Je me suis laissé entraîner par un sentiment qui m'a étrangement aveuglée. J'ai pu oublier un moment que je suis liée par des devoirs dont rien ne peut me dégager, et même que j'aime un autre homme d'un amour véritable et profond, quoique la passion ne soit plus de son âge. Je me suis éveillée d'un rêve et rien désormais ne pourra m'y faire retomber. A partir de ce moment, il nous faut oublier pour toujours ce qui s'est passé. » Pückler, après avoir rapporté ces paroles à Lucie, ajouta : « En parlant ainsi, elle était pâle, froide comme glace ; sur elle était répandu un calme, une majesté qui avait quelque chose d'étrange et de mystérieux. Elle était si complètement transformée que, pendant que mon cœur saignait, mon imagination tremblait devant elle. »

Le mystère s'éclaircit plus tard quand on apprit qu'Henriette avait épousé secrètement le comte Rossi. Pückler eut de la peine à se remettre du choc terrible que lui avait porté la demi-révélation. Il épancha son désespoir dans le sein de Lucie. « Pendant quatre jours, lui écrit-il, j'ai vécu littéralement en enfer, sans un moment de répit ; il m'était impossible de t'écrire. C'était un état qu'aucune constitution humaine ne pourrait supporter longtemps. »

Trois jours après, il disait : « J'ai senti que les peines de l'âme peuvent être plus grandes que toutes les douleurs physiques ; j'ai compris ce que signifie la fable d'Oreste implacablement poursuivi par les Furies. » Il rappelait encore cette crise dans une lettre du 7 janvier 1829, où il disait : « Je ne puis jamais songer à l'époque de ma fièvre amoureuse pour la Sontag, sans être convaincu qu'il y a des philtres d'amour ou bien, dans la vie humaine, des états où l'on est frappé de folie momentanée. Mon état n'était certainement pas ce qu'on peut appeler naturel, et jamais, quoique trop souvent amoureux, je n'ai rien éprouvé de semblable. C'était d'abord le ciel et puis l'enfer. Maintenant encore j'y pense avec effroi. »

Le temps guérit sa blessure, mais sans effacer l'image d'Henriette, gravée au plus profond de son cœur. Il n'en voulut pas à l'ensorceleuse du mal qu'elle lui avait fait sans le vouloir. Le souvenir qu'il garda d'elle s'épura, s'idéalisa. Il plaça d'abord son buste dans le parc de Muskau, et quand elle mourut, en 1854, il lui éleva un véritable temple dans le parc de Branitz.

Le second drame eut pour héroïne une nièce de Napoléon. Quoique Pückler n'y eût été mêlé qu'à titre de confident, l'opinion publique lui attribua un rôle plus important.

Lætitia Bonaparte, fille de Lucien, avait épousé en 1821 un diplomate anglais, sir Thomas Wyse. Sa beauté un peu virile et son tempérament exalté plurent médiocrement à Pückler, quand il fit sa connaissance chez le duc de Devonshire. Mais il vénérât le nom qu'elle portait. Il affichait son admiration pour « le sublime empereur, ce second Pro-

méthée que l'Europe avait rivé à un rocher au delà de l'Équateur, ce géant qu'un million de pygmées avaient tué pour leur propre malheur. » Ce langage n'étonna pas en Angleterre, où une légende fortement enracinée voulait que Pückler fût un fils de Napoléon. Un jour en Irlande, la foule massée sur son passage cria : « Vive Napoléon ! » et O'Connel resta incrédule, quand Pückler lui démontra, en s'appuyant sur les dates, l'inanité de ce roman. Lætitia, qu'elle crût ou non retrouver en lui un cousin, le traita comme quelqu'un de la famille. Elle lui fit des confidences. Séparée de son mari, elle brûlait d'une passion malheureuse pour un jeune Anglais et songeait à se tuer. Elle pria Pückler de la conduire à un déjeuner champêtre organisé dans le jardin de la Société d'Horticulture. Comme il lui fit observer que, s'ils paraissaient ensemble à cette fête, les commérages iraient bon train, elle déclara qu'elle s'en souciait peu, puisqu'elle allait mourir ; elle voulait s'étourdir avant d'avaler un poison qu'elle portait sur elle. Pückler, pensant la distraire de son funèbre dessein, la conduisit au déjeuner. En route, il songea aux caprices de la destinée qui jetait dans ses bras la nièce de l'ancien maître du monde, résolue à se tuer parce qu'un dandy anglais ne répondait pas à son amour. Il voulut la faire rougir d'une faiblesse indigne d'une Bonaparte. « J'aimerais cent fois mieux, lui dit-elle, être la maîtresse heureuse de mon amant que reine d'Angleterre et des Indes. » Le déjeuner, arrosé de champagne, la rendit si gaie que Pückler la crut guérie de ses idées noires. Mais quelques jours après, on vint lui dire que Mme Wyse s'était jetée dans la Serpenteriver. Un domestique l'avait repêchée et

l'on avait réussi à la ranimer. Il se précipita chez elle, mais une consigne inflexible lui interdit de l'approcher. Le soir, il rencontra dans le monde le duc de Cumberland. Le lourdaud lui cria de loin : « O Pückler, vous en faites de belles, que diable ! Les journaux racontent déjà que Mme Wyse s'est jetée à l'eau à cause de vous. — A cause de moi ? répliqua Pückler, quel conte ! — Ce n'est pas la peine de nier, continua le duc. Je vous ai vu de mes propres yeux, seul avec elle en voiture. Tout le monde est au courant, et j'ai écrit la chose à Berlin au roi. » Lætitia ne recommença pas et reprit goût à la vie. Pückler la retrouva six ans plus tard à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Récamier.

Parmi les autres aventures sentimentales, une seule menaça un moment de prendre une tournure sérieuse. Une dame que Pückler rencontra en Irlande, « la belle Africaine », comme il l'appelait, parce qu'elle avait passé plusieurs années aux colonies, vivait retirée à la campagne. Son mari n'avait qu'une idée : orangiste exalté, il souhaitait une révolte des catholiques irlandais, afin d'aider à noyer dans le sang cette engeance maudite. Elle, moins farouche, ne savait pas manier un pistolet ; Pückler le lui apprit, mais, à la première décharge, elle tomba de frayeur dans ses bras. Des passe-temps de ce genre, des promenades à cheval, la visite d'une galerie de tableaux, des lectures de poètes créèrent une charmante intimité. « C'est un jeu scabreux, écrivait Pückler, je le vois bien, mais le poison est si doux ! » Cependant, comme il craignait, disait-il, l'amollissement de Capoue et l'esclavage africain, il partit sans avoir troublé la paix de l'hospitalier cottage.

* * *

Le but principal du voyage était manqué. En décembre 1828, l'infortuné chercheur reprenait, l'oreille basse, le chemin de l'Allemagne. Il dressait mélancoliquement le bilan de son expédition qui se soldait par deux années de sa vie et de grosses sommes d'argent sacrifiées inutilement. « Malgré tout, écrivit-il à Lucie, il reste toujours quelque chose d'acquis et, à d'autres égards, j'ai tiré de ces deux années un grand profit ; sur beaucoup de points, j'ai acquis plus de clarté et de fermeté, j'ai rassemblé une quantité de souvenirs nouveaux, je suis devenu un parfait jardinier, j'ai appris à parler et à écrire l'anglais assez couramment. » La moisson sera plus riche encore que Pückler ne pouvait le prévoir à ce moment-là. Ces « souvenirs nouveaux » qu'il se félicite d'avoir emmagasinés, formeront la matière des *Lettres d'un Trépassé*, de quatre volumes faits avec les lettres à Lucie. Pour être présentée au public, cette correspondance a été émondée de toute confidence trop intime, tandis que les parties d'un intérêt général étaient traitées avec plus d'ampleur. Pückler raconte son expérience de la vie anglaise. Le prince allemand, reçu à la cour et dans les grandes familles, se plaît à peindre la haute société. Le gendre du prince de Hardenberg, frotté de libéralisme, observe attentivement la politique anglaise. Le futur écrivain note les manifestations de la vie littéraire et artistique. L'infatigable touriste a parcouru les régions pittoresques de l'Angleterre et de l'Irlande ; il fixe ses impressions. Sous tous ces aspects, Pückler affirme sa personnalité

dont le trait le plus caractéristique est la sincérité. Jamais il ne cherche à voiler ses fautes et ses faiblesses. Il en résulte pour les *Lettres d'un Trépassé* ce double intérêt : elles nous ouvrent à la fois le monde anglais de 1826 à 1828 et l'âme de Pückler.

Le roi George IV ne s'était guère fait remarquer que par sa vie scandaleuse. En homme de cour avisé, Pückler s'abstint de toute allusion à des désordres publiquement connus. Il se contente de raconter un grand lever où le souverain prétendit fort bien le reconnaître et se souvenir de l'avoir vu à Londres, mais s'embrouilla dans les dates. A cette même réception, George IV conféra la dignité de chevalier (knight) à un assistant. Le récipiendaire était agenouillé, la tête baissée et couverte d'une grande perruque, dans l'attitude d'un mouton à l'abattoir. L'épée qui devait donner la « colée » s'obstina longtemps à ne pas vouloir sortir du fourreau. Quand elle eut enfin cédé, le roi frappa si gauchement le nouveau chevalier, qu'un gros nuage de poussière jaillit de la perruque.

Pückler dina chez le duc de Clarence avec l'amiral Cockburn, qui avait conduit Napoléon à Sainte-Hélène. Il entendit ainsi, de source directe, maint trait curieux. Par exemple, Napoléon dit à Cockburn que son désastre avait pour cause son excès de crédulité envers les Russes qui, par de fallacieuses espérances de paix, lui avaient fait perdre un temps précieux. « C'était sans doute une grande faute, » ajoutait-il avec le calme d'un historien.

Ce même calme manque à Pückler quand il juge l'aristocratie anglaise. Il la déteste parce que son orgueil de prince prussien se heurte à la morgue des

lords, parce qu'il est obligé de cacher sa misère devant ces propriétaires solidement assis dans d'immenses fortunes, et enfin parce qu'il a cherché vainement une dot dans leurs rangs. On sent un désir de vengeance dans sa sévérité.

A la tête de la haute société de ce pays si féru de morale, Pückler nous montre les descendants de bâtards royaux. Le duc de Saint-Albans, petit jeune homme sans mérite, mais issu d'un fils de Charles II et de l'actrice Nell Gwynn, a, grâce à cette origine, droit de préséance dans les cérémonies officielles sur le duc de Wellington. L'aristocratie fournit le plus grand nombre des rois de la mode, des dandies, imitateurs grossiers des roués français de la Régence. Leurs politesses ressemblent souvent à des insultes ; leur grâce est celle d'un ours qui danse. Avec les femmes, leur conversation est triviale, assaisonnée de lourdes plaisanteries ; entre hommes, on ne parle que de sport. Le dandy triche au jeu et s'en vante. Il affiche l'égoïsme comme une gloire nationale. Il ne s'incline que devant la mode ; à cette puissance, il fait tous les sacrifices. Il essaierait même de devenir vertueux, si la vertu était à la mode. Après avoir constaté chez le dandy « une véritable bassesse de sentiments, une immoralité à peine déguisée, la morgue la plus insolente, un brutal oubli de toute bonté d'âme, » Pückler termine le portrait par ces mots : « On a dit que le vice et la pauvreté formaient la plus hideuse association ; depuis que j'ai été en Angleterre, le vice uni à la grossièreté me paraît encore plus répugnant. »

Tricher aux cartes est une pratique admise dans le meilleur monde. Voyez ces tables d'écarté cou-

vertes de velours noir avec broderies d'or. Les bras blancs des femmes font merveille sur l'étoffe sombre. Mais observez bien les mouvements de ces jolies mains et surtout ceux des doigts osseux des vieilles, et vous verrez comment on corrige la fortune. Il y en a, de ces vieilles, qui vivent exclusivement du jeu et tiennent chez elles de véritables tripots. On triche également aux courses ; les propriétaires de chevaux organisent l'escroquerie. La corruption sévit dans le monde politique. Un lord bien connu, membre de la Chambre Haute, et d'autres parlementaires protégeaient des malfaiteurs contre redevance avec la complicité de la police ; le ministère étouffa le scandale.

L'égoïsme domine la vie de famille. Les pères vivent en état de guerre avec les fils impatients de recueillir leur héritage. Pückler cite une parole cruelle d'un poète anglais : les grands-parents aiment leurs petits-enfants uniquement parce qu'ils voient dans leurs fils des héritiers cupides et hostiles et parce que les petits-enfants les vengeront en nourrissant à leur tour envers leurs pères des sentiments semblables.

La vie mondaine est d'un vide effrayant. On mourrait d'ennui dans les soirées si les Anglaises n'y apportaient un comique involontaire avec leurs manières anguleuses, leurs toilettes bizarres et leurs rutilants étalages de bijoux. Comment se défendre du fou rire, quand elles se mettent à chanter ? Une vieille lady soupira une romance de J.-J. Rousseau dont le refrain était : « Je t'aimerai toujours. » Elle prolongeait la syllabe *ai* en un trille qui ressemblait successivement au bêlement d'un mouton, au roucoulement d'un pigeon, au gloussement d'un coq de

bruyère. Pückler se mordait les lèvres pour réprimer son hilarité. On s'écrasait dans les bals, en particulier dans les bals par souscription nommés *almacks*, où la roture, les « nobodys », était fière de se mêler à la noblesse. En sortant d'une de ces cohues, Pückler écrivait : « L'odeur de sueur était comme celle de la grotte noire de l'Inde, presque insupportable. Sont-ce des nations vraiment civilisées, celles où l'on s'amuse de la sorte? »

Une institution qui trouve grâce à ses yeux est celle des clubs. Ils seraient parfaits, si l'on n'y rencontrait les Anglais avec leur chapeau vissé sur leur tête, symbole de leur sans-gêne. Les mess d'officiers sont encore plus agréables. On y mange une cuisine supérieure à celle de certaines cours d'Allemagne. Il y règne un ton vraiment « gentlemanlike », malgré une familiarité qui rapproche les officiers de grades différents. Pückler vit un jeune lieutenant en robe de chambre et en pantoufles jouer au whist avec son colonel en uniforme. Ces Anglais n'avaient pas d'ailleurs pour l'uniforme le culte fétichiste des Prussiens. Cinquante officiers, dont plusieurs généraux, assistèrent en jaquette et avec des cravates de couleurs variées à une revue d'un régiment de hussards. A cette occasion, Pückler remarqua chez les Anglais moins de précision dans les mouvements que chez les Allemands, mais plus de rapidité, grâce à la meilleure qualité des montures. Les cavaliers aussi étaient supérieurs aux cavaliers d'Allemagne que Pückler comparait à des pincés placées sur des cordes à faire sécher la lessive. D'une manière générale, en tout ce qui touche aux chevaux, aux équipages et à la chasse, ni l'Allemagne, ni aucun autre pays du

continent n'était de taille à lutter avec l'Angleterre.

En marge de l'aristocratie, en rapports étroits avec elle, se tenaient les Rothschild. Pückler reçut chez eux un accueil plus empressé que chez Old England. Il savait gré au « *rex Judæorum* » d'être resté juif. A ses yeux, Mme de Rothschild l'emportait de beaucoup par les qualités du cœur et les bonnes manières sur l'épouse chrétienne d'un grand banquier de Londres. Rothschild s'amusait parfois comme un enfant. Un soir, après le dîner, il se fit apporter son habit de consul d'Autriche, un envoi, disait-il, de son ami de Metternich ; il le revêtit et, devant la glace, se divertit à faire des pirouettes et des révérences comme le plus léger des petits-maitres.

Autant Pückler est sévère pour l'aristocratie de la capitale, autant il respecte celle des campagnes, la *gentry*. Chez cette classe heureuse, il a trouvé une aisance qui s'appellerait de la richesse en Allemagne, un luxe sans ruineuses prodigalités, une liberté protégée contre les tracasseries de l'administration et les exactions du fisc, la vie de famille fondée sur des affections sincères, une hospitalité donnée largement et sans ostentation, la sociabilité, l'urbanité, la probité et l'esprit de justice. Quel abîme entre le sort de ces propriétaires fonciers et celui des gentilshommes prussiens, victimes d'une bureaucratie autoritaire et tatillonne ! La *gentry* n'est pas seulement la gloire de l'Angleterre ; elle fait honneur au genre humain.

Le clergé anglican n'attira que médiocrement Pückler. Il accepta cependant une invitation à dîner à la campagne chez l'archevêque d'York, un patriarche, père de dix fils et de trois filles. Les cler-

gymen des districts ruraux n'étaient pas des modèles de gravité sacerdotale. Chez certains d'entre eux, la chasse faisait tort au culte. Pückler vit de ces pasteurs sauter à cheval au sortir de l'office qu'ils avaient expédié en toute hâte, bottés et éperonnés. L'un d'eux avait dressé un renard qu'il portait sur lui et qu'il lâchait quand on ne rencontrait pas de gibier. L'animal, après avoir amusé pendant quelque temps les chiens, fuyait vers l'église, y pénétrait par un trou pratiqué dans le mur et allait se blottir sous l'autel dans une niche préparée à son intention.

Pückler n'étudia pas le monde industriel. « Ce n'est pas mon métier, » dit-il. Il se contenta de visiter des manufactures à Birmingham et à Leeds et de prendre quelque notes sur la condition de l'ouvrier anglais, condition plus enviable que celle de beaucoup de bourgeois allemands.

Il n'explora pas davantage les bas-fonds de Londres, abîmes de vice et de misère. En revanche, il vit la débauche élégante encombrer avec autant de succès que d'impudeur les théâtres et autres lieux publics.

En résumé, dans la société anglaise, Pückler n'a découvert qu'un élément sain, la classe moyenne, *gentry* et bourgeoisie. Là se perpétuent les bonnes traditions nationales; là fleurissent les vertus de la vie privée; là se forment les bons citoyens. En Angleterre, ainsi qu'on l'avait dit jadis de la société française, « les deux bouts du fruit sont gâtés, » l'aristocratie et la population. L'aristocratie n'en a plus que pour un demi-siècle à vivre, à moins qu'elle ne se réforme radicalement.

*
*
*

L'égoïsme, que Pückler notait comme le trait essentiel de l'âme anglaise, détermine aussi, d'après lui, les rapports de l'Angleterre avec les autres nations. Il s'irrite de la voir poursuivre victorieusement dans le monde une politique brutale, matérialiste, une politique de marchands fermés à tout idéal.

L'admirateur de Napoléon soutint contre le vainqueur la cause du vaincu. Il flétrit le martyr infligé au prisonnier de Sainte-Hélène. Le despotisme militaire de Napoléon pesait moins durement sur l'Europe, dit Pückler, que cette sorte de monarchie universelle qu'exerce l'Angleterre commerciale. L'orgueil de ces trafiquants allumera de nouvelles guerres.

L'Allemagne est directement intéressée à cette lutte inévitable. Pour peu que ses gouvernements favorisent sa libre croissance, elle peut être appelée à recueillir la succession de l'Angleterre. L'Allemagne est un pays jeune ; l'avenir lui sourit. Sur le visage de l'Angleterre au contraire apparaissent des rides. L'une monte, l'autre descend. « Courage, Allemagne ! s'écrie Pückler. Pourvu que tes habitants obtiennent la liberté, tous leurs efforts aboutiront. » La Prusse, fidèle à sa devise : « En avant ! », doit profiter des absurdités de la politique poursuivie par l'Angleterre dans les affaires d'Orient.

La guerre de l'indépendance hellénique réveilla chez Pückler un désir ancien, celui d'aller se battre contre les Turcs. Retenu à Londres par les difficultés de sa situation matérielle, il dut se contenter de faire des vœux pour le succès des Grecs.

Il souhaita de même l'affranchissement d'un autre peuple opprimé dont il constatait de ses yeux les souffrances, de l'Irlande. Autant que sa qualité d'étranger le lui permettait, il épousa les rancunes des catholiques irlandais, victimes de la rapacité britannique et du fanatisme protestant. Les Irlandais lui rappelaient, par divers traits sympathiques, ses paysans wendes de Lúsace. Il aurait été heureux de se fixer au milieu de ces braves gens dont on pouvait dire, affirmait-il, qu'ils devaient leurs défauts à d'autres et leurs vertus seulement à eux-mêmes. Il applaudit aux efforts de l'Association catholique, fondée en vue d'émanciper l'Irlande et ne recula pas devant un pénible voyage pour aller voir le chef du mouvement O'Connel, dans sa résidence de Derriane Abbey, où il passa plusieurs jours.

O'Connel émergeilla son hôte. « Il dépassa mon attente, écrit Pückler. Son aspect est sympathique et, sur son visage, une expression de bonté intelligente, unie à la résolution et à la prudence, engage vite en sa faveur. Il a peut-être encore plus de charme persuasif que de grande éloquence. Souvent on remarque trop d'arrière-pensée et de recherche dans ses paroles ; néanmoins, on est forcé de suivre avec intérêt la force de son argumentation, d'aimer sa belle tenue martiale et souvent de rire de ses traits d'esprit. A coup sûr, il ressemble beaucoup plus à un général du régime de Napoléon qu'à un avocat de Dublin. » O'Connel entretint longuement Pückler de sa famille, de sa jeunesse, de son éducation. Dans ses projets perçait une ambition qui paraissait ne pas devoir être satisfaite même au jour où l'Irlande aurait gagné sa cause. La conscience qu'il avait de son

rôle confinait à la suffisance ; il jouait ce rôle avec un peu de cabotinage ; un trait vulgaire choquait parfois. « Mais où trouver un tableau sans ombres ? » demande Pückler. Lorsque le leader et son visiteur prirent congé l'un de l'autre au milieu des ruines pittoresques appelées les « forts danois », le prince allemand souhaita vivement au champion des droits de l'Irlande de détruire bientôt « la Bastille de l'intolérance anglaise ».

O'Connel avait pour principal aide de camp le Père Lestrangle, son confesseur. Pückler admira chez ce prêtre un esprit philosophique d'un calme inébranlable, une connaissance approfondie des hommes et une parfaite urbanité. Il s'étonna de voir chez les deux chefs catholiques une foi robuste unie à la philosophie la plus conciliante. Il les opposa aux « imbéciles enragés », si nombreux parmi les protestants, à ces fanatiques qui ferment leurs longues oreilles à la voix de la raison et de l'humanité.

L'oppression de l'Irlande était une inconséquence monstrueuse de la part d'une nation qui avait donné les premiers gages à la liberté. L'Angleterre oubliait qu'elle avait brisé la tyrannie et créé le régime constitutionnel. Puisqu'elle n'est plus digne de servir de modèle aux autres peuples, Pückler voudrait voir l'Allemagne lui succéder dans un rôle glorieux et, par la liberté, conquérir l'hégémonie en Europe. La représentation nationale est un bienfait grandiose que le prince allemand souhaite à sa patrie. Le 1^{er} mai 1827, il sort tout frémissant d'une séance de la Chambre des Communes. Pendant six heures, il est resté assis, l'oreille tendue, passionné par un débat où Canning, vainqueur du ministère dont avait fait

partie Wellington, repoussait les attaques de Peel avec la noblesse d'un gladiateur antique, tandis que Brougham le soutenait avec l'habileté d'un boxeur élégant. Wellington, comme Pückler s'en convainquit le lendemain, n'était pas de taille à lutter avec de pareils jouteurs. Il bredouillait, s'embrouillait et ne retrouvait le fil de son discours que grâce à ses amis qui le sauvaient par leurs applaudissements.

« Ce double sénat du peuple anglais, écrit Pückler en parlant de la Chambre des lords et de la Chambre des communes, malgré toutes les faiblesses humaines dont il peut être entaché, est quelque chose de tout à fait imposant et, lorsqu'on le voit à l'œuvre de près, on commence à comprendre pourquoi la nation anglaise est encore jusqu'à présent la première sur terre. »

* * *

Dans le domaine des lettres et des arts, Pückler rendit aux grandes créations du génie anglais un juste hommage, mais déplora le bas niveau du goût contemporain.

Voué de longue date au culte de Shakespeare, il fit pieusement le pèlerinage de Stratford-sur-Avon. Il profita de toutes les occasions d'entendre au théâtre les œuvres du maître. L'acteur américain Macready lui révéla le vrai Macbeth. *Othello*, joué à Drury-Lane par trois vedettes, Kean, Kemble et Young, lui permit de mesurer toute l'insuffisance des interprétations allemandes. Tieck, réputé en Allemagne pour sa façon de lire Shakespeare, était un pâle écolier à côté des acteurs anglais. Pückler leur reprochait seulement de pousser parfois un peu trop loin leur souci

de la vérité, par exemple quand ils tournaient le dos au public. Il se désola de ne pas revoir l'Irlandaise miss O'Neil, qui l'avait fasciné dix ans auparavant dans *Roméo et Juliette* et dans *Venise sauvée*. Cette actrice, qu'il appelait le plus grand talent d'Angleterre, avait quitté la scène après s'être mariée.

Fallait-il plaindre d'aussi excellents artistes, auxquels il convenait d'ajouter le comique Liston, d'avoir à jouer devant une foule grossière, car l'aristocratie préférait aux théâtres de drame et de comédie le Théâtre-Italien, où rivalisaient Henriette Sontag et la Pasta, et le théâtre d'Haymarket, qui offrait aux messieurs le spectacle des jambes merveilleuses de Mme Vestris? Pückler ne le pensait pas. Il estimait au contraire qu'il devait être plus agréable pour de grands acteurs de faire vivre Shakespeare devant des parterres naïvement impressionnables comme ceux de Londres que devant les salles allemandes peuplées de pédants.

Immédiatement après Shakespeare, Pückler plaçait Byron. Il prit la défense du poète contre les Anglais qui l'avaient condamné « parce qu'il raillait leur pédantisme, refusait de se plier à leurs mœurs de petite ville et de partager leur froide superstition, parce que leur esprit positif le dégoûtait, parce qu'il se plaignait de leur morgue et de leur hypocrisie. » Il considéra comme un splendide titre de gloire pour l'Allemagne d'avoir élevé, par les mains de Goethe, un arc de triomphe à Byron, en face du pilori où ses compatriotes l'avaient attaché.

Chez la duchesse de Saint-Albans, Pückler eut la surprise de déjeuner avec Walter Scott. Il se trouva en présence d'un homme simple et affable, parlant

un désagréable dialecte écossais, répondant peu à l'idée qu'il s'était faite de l'important personnage. Nulle part les *Lettres d'un Trépassé* n'expriment un enthousiasme bien vif pour les œuvres du romancier. C'est peut-être un effet de l'influence de Goethe qui avait tenu à Weimar devant Pückler un langage sévère pour Walter Scott. Cependant le quatrième volume est orné d'un portrait de l'auteur d'*Ivanhoë*, donné par la duchesse de Saint-Albans à son invité.

Par ses évocations du moyen âge, Walter Scott avait déchainé en Angleterre la manie du gothique. Pückler s'amusa de ce fol engouement. Près du pont suspendu de Conway, le service de la chaussée était installé dans une contrefaçon de château fort, dont le ridicule était rehaussé par les restes d'un manoir voisin, détruit sur l'ordre de Cromwell. Sur le bord d'une route, une auberge retranchait derrière des ponts-levis et des murs garnis de meurtrières et de créneaux sa garnison uniquement composée, dit Pückler, de poules et d'oies. Un boutiquier enrichi avait couvert une colline de bâtisses qui, vues de loin, donnaient l'illusion d'une ville gothique. Il y avait de quoi hurler quand, près de Cashel, on apercevait un château gothique moderne, badigeonné en bleu clair. Le mauvais goût d'ailleurs pesait comme une malédiction sur toute l'architecture anglaise de l'époque, quelque style qu'elle adoptât. Un monument élevé à Kingston sur la falaise en l'honneur de George IV consistait en un petit obélisque posé sur quatre boulets et surmonté de la couronne royale. On souhaitait qu'un coup de vent chassât cette horreur sur ses quatre roulettes et la précipitât à la mer.

Pourtant l'Angleterre avait reçu du passé des merveilles architecturales qui auraient dû entretenir le sentiment de la vraie beauté. A Bristol trois vénérables églises dominaient fièrement la masse banale des constructions modernes. Pückler les visita pieusement ainsi que la cathédrale d'York, où il se recueillit dans une lumière filtrée par de vieux vitraux, tandis que mugissait l'orgue. Il escalada la haute flèche de la cathédrale de Salisbury. Dans la cathédrale de Cantorbéry, qu'il appelait « la plus fière et la plus belle des cathédrales anglaises, » les émotions qu'il avait éprouvées à York redoublèrent d'intensité, lorsque dans la nef immense, illuminée par les saphirs et les rubis des verrières, monta le chant de chœurs invisibles.

Parmi les monuments de l'architecture profane, le château de Warwick remplit Pückler d'un respectueux étonnement. Dans un lieu féérique, baigné de poésie, une construction gigantesque se dressait, enveloppée de majesté par l'histoire. L'immense et sombre masse de pierre qui surplombe la rive de l'Avon, l'enceinte crénelée flanquée de tours énormes, la grande cour elliptique, deux fois aussi vaste que l'intérieur du Colisée, les appartements où l'épaisseur des murailles donne aux embrasures des fenêtres les dimensions de véritables chambres, le hall peuplé par une légion d'armures, la galerie de tableaux où figurent des œuvres de Raphaël, du Titien, de Van Dyck, de Rubens, les jardins ombragés par des cèdres séculaires, tout cet ensemble solennel est magnifiquement décrit au tome III des *Lettres d'un Trépassé* (9^e lettre), dans des pages dont Michelet recommandait la lecture à la princesse Clémentine d'Orléans.

De la tristesse perce à travers cette description. Warwick Castle est pour Pückler, par l'ancienneté, la beauté, la masse et la richesse, le type parfait de la demeure aristocratique. Il souffre de ne pouvoir approcher, pour son compte, d'un semblable idéal. Muskau plonge, comme Warwick, ses fondations dans les profondeurs du passé; Muskau pourrait avoir la beauté; son possesseur se sent capable de la lui donner. Mais l'argent manque. Cette fortune que Pückler est venu chercher en Angleterre et qu'il aurait employée à des plans grandioses, cette fortune lui échappe. Adieu, palais! Le Bettelfürst, le prince dépenaillé, se demande où il posera sa tête.

*
* *

De tout temps la nature avait consolé Pückler de ses ennuis et de ses déceptions. C'est à elle encore qu'il a eu recours en Angleterre, lorsque, las de la vie mondaine, écéuré de son métier de coureur de dot, il cherchait l'apaisement et l'oubli.

Pour un voyageur venu du continent, c'était un délice de rouler sur les chaussées anglaises dans de moelleuses voitures. Tout en appréciant ce confort inconnu en Allemagne, Pückler parcourut aussi beaucoup de pays à cheval et, fidèle aux doctrines de Rousseau, il fit à pied de nombreuses excursions, souvent rudes.

En décembre 1826, il visita Stranmore, Watford, Cashbury avec le château du comte d'Essex, Ashridge-Park, Leamington, Woburn Abbey, Warwick, Eaton. En janvier 1827, il était à Stratford-sur-Avon, à Blenheim, où il voyait le château et le parc du duc

de Malborough, à Oxford. Il passait le mois de février à Brighton, s'échappant des bals de cette station hivernale pour se promener à cheval au clair de lune sur le bord de la mer. En septembre, il se rendit par York, Scarborough, Filey, Flamboroughhead, à Whitby, port pittoresque où se dressent les ruines étranges d'une abbaye. Dans cette même région, à Studley-Park, il vit d'autres ruines, celles de Fountains Abbey, les plus belles d'Angleterre.

Au mois de juillet 1828, Pückler fuyait de nouveau Londres qui le rendait, disait-il, maussade et misanthrope. Près de Cheltenham, il vit les sources de la Tamise qui a d'humbles origines, comme Napoléon et Rothschild. La vallée de Llangollen, supérieure, selon lui, aux sites les plus vantés de la région du Rhin, n'était que le vestibule d'un majestueux sanctuaire, les montagnes du pays de Galles, aux roches fantastiques, couronnées de fleurs rouges et jaunes. De Bangor, il entreprit, par Caernarvon, sous des rafales de pluie, l'ascension du Snowdon, la plus haute montagne d'Angleterre ; au sommet il vida une bouteille de champagne à la santé de Lucie ; à la descente, la mer déroulait devant lui son immensité et une multitude de petits lacs étincelaient au soleil couchant. Heureux d'avoir retrouvé dans cette ascension ses jarrets de jeune homme, il continua par celle du Trivaen. Dans une solitude farouche deux aigles planaient. Il salua ces oiseaux qui semblaient s'être échappés de ses armoiries pour lui apporter le salut de sa patrie allemande dans des lieux où il n'y avait que des rochers sauvages, mais pas de cœurs perfides. Revenu à Bangor, après avoir failli se rompre le cou cent fois dans les rochers de Merlin, il se reposa

en faisant des promenades faciles aux environs. Une invitation qu'il accepta chez les propriétaires de Craigg-y-don, délicieux cottage situé dans l'île d'Anglesea, lui donna une nouvelle occasion d'envier l'heureux sort de la *gentry* et d'appeler l'Angleterre un pays béni du ciel. A Holyhead, il s'embarqua pour l'Irlande.

A peine arrivé à Dublin, il parcourt à cheval les environs. Au delà de Bray, il traverse les Gorges du Diable, sombres et sauvages, puis pénètre dans la riante vallée de l'Avon qu'il appelle un paradis. Autour d'Athenrye, séjour de la « belle Africaine », des parties charmantes s'organisent. Pückler vogue sur le lac Corrib, qui a trois cent soixante-cinq îles, disent les riverains. Il médite dans des ruines de châteaux et de cloîtres, transformées en cimetières. Il s'aventure par une violente tempête sur le lac de Killarney, tombe liquide, d'après la légende, d'une ville engloutie. Au retour de cette course dangereuse, troublé par l'étrange ressemblance d'un des bateliers avec Henriette Sontag et par les sons du cor dont jouait un *bugleman*, il sentit la magique attirance des eaux argentées par la lune ; il se serait laissé glisser sans peine dans leurs fraîches profondeurs, comme le pêcheur de la ballade de Goethe et aurait rejoint dans des grottes de corail le roi de la ville engloutie. Pour aller à Derrivane Abbey chez O'Connell, il traversa des sites sauvages, accoutré comme un Don Quichotte, armé d'un parapluie que l'ouragan mit en miettes, s'égarant la nuit au bord de la mer, rencontrant des ivrognes, des mendiants, mais pas un voleur. Le colonel W..., propriétaire d'un parc admirable aux environs de Glengariff bay, le conduisit

à la cascade de Hungryhill et aux grottes du Sugarloaf, ce rendez-vous de toutes les fées d'Irlande. Il alla voir les ruines de Holycross que lui avait recommandées Walter Scott. Rentré à Dublin après six semaines de vie à demi sauvage, il comprit l'état d'âme des Indiens qui, dans le monde civilisé, ont la nostalgie de leurs forêts. « La liberté, dit-il avec un soupir, a un charme trop puissant ! »

Le 15 décembre 1828, Pückler était de nouveau à Holyhead. Il suivit le cours sinueux de la Wye, rivière enchanteresse même en plein hiver. Au milieu des ruines célèbres de Tintern Abbey, il se demanda, comme Chateaubriand, pourquoi les ruines nous émeuvent plus que les œuvres les plus parfaites de l'art. Il appela une Terre promise les environs pittoresques et fertiles de Bristol. A Bath, il constata la stupidité de la mode qui avait sacrifié cette superbe station thermale à l'insipide Brighton. Après un arrêt à Salisbury, il toucha terre à Londres le 1^{er} janvier 1829, et, par Cantorbéry, gagna Douvres, où il s'embarqua dans la nuit pour Calais.

Au cours de ces explorations, il avait prêté une attention particulière aux lieux où l'art, s'ajoutant à la nature, avait créé ces parcs qui sont une des gloires de l'Angleterre. En présence de modèles admirables, il perfectionna sa théorie de l'art des jardins, et Muskau profitera de l'enseignement concret donné par les maîtres anglais, les Brown, les Nash, les Repton.

* * *

En débarquant à Calais, Pückler poussa un cri de joie. « Enfin, dit-il, je me vois de nouveau dans la

chère France ! Quelque peu favorable que soit au premier moment le contraste avec l'Angleterre, j'ai salué cependant, avec le sentiment de quelqu'un qui revient d'une longue captivité, le sol qui est à moitié ma patrie, l'air plus pur, le caractère plus souple, plus aimable, plus allant de la population. » La cuisine de l'hôtel Bourbon acheva la reprise de tout son être par la France. « Je me sentis de nouveau chez moi, » écrivit-il.

A Calais, vivait un roi en exil, Brummel, le dandy déchu de la souveraineté qu'il avait exercée à Londres, vaincu par le jeu autant que par la farouche inimitié du prince de Galles. Pückler ne pouvait manquer d'aller saluer cette ruine. « Le ci-devant jeune homme qui passe sa vie entre Paris et Londres », comme Brummel s'appelait lui-même, portait, pour recevoir un prince allemand, sa seconde toilette du matin (il en avait trois), c'est-à-dire une robe de chambre à fleurs, une calotte en velours à glands d'or et des babouches. Il se montra d'une urbanité exquise. La conversation roula sur la société de Londres. Brummel se plaignit amèrement de l'ingratitude de ses compatriotes qui le laissaient mourir de faim à Calais, où il aurait voulu être consul. En reconduisant son visiteur, il lui dit : « J'espère que vous trouverez votre chemin ; mon Suisse n'est pas là, je crains. » — « Hélas ! pensa Pückler, pas d'argent, pas de Suisse. »

Le cas de cet élégant aventurier confirmait les observations faites par Pückler sur la société anglaise. Brummel avait régné sur elle ni par le prestige de la fortune ou de la naissance, ni par la beauté physique, ni par une intelligence supérieure, mais

par une désinvolture de grand seigneur, par une dose d'originalité amusante et surtout par le don de s'habiller. Pückler raconte la brouille de ce roi de la mode avec son ami le prince de Galles. Un soir, en sortant de table, Brummel dit au prince : « Voulez-vous, s'il vous plaît, sonner pour moi ? » Le prince, piqué au vif par les sourires narquois des convives, sonna et dit au domestique en désignant Brummel : « Ce monsieur demande sa voiture. » Sans se décontenancer, Brummel s'écrie : « Bravo, petit ! mais pardieu, j'oubliais tout à fait que la belle duchesse m'attend. Je plaisantais tout à l'heure ; c'est sérieux maintenant ; je vous quitte. Adieu, Altesse Royale. »

Au lieu de chercher une réconciliation, Brummel poursuivit de sarcasmes l'héritier du trône avec l'audace d'une espèce de dieu intangible. Le prince crut lui porter un coup droit en imaginant une manière nouvelle de nouer sa cravate. Brummel eut une riposte foudroyante : il inventa les cravates empesées. Lorsque, ruiné et accusant de son désastre l'Altesse Royale, il partit pour la France, il laissa un pli cacheté renfermant, comme un important secret qu'il livrait à sa patrie, la manière de préparer l'amidon.

La vieille guimbarde qui faisait en deux jours et une nuit le trajet de Calais à Paris avait pour conducteur un ancien soldat de la garde. Assis à côté de lui, Pückler lui fit raconter ses souvenirs. Les trente mille hommes dont il avait fait partie, affirmait le vieux grognard, auraient conquis toutes les nations de la terre ; le reste de l'armée n'avait été bon à rien. Napoléon serait encore empereur si, aux Cent Jours, il avait employé des hommes jeunes et ambitieux, au lieu de vieux maréchaux riches, gros

et gras, qui avaient peur de leurs femmes. A Waterloo, son colonel, blessé trois fois, se faisait porter par deux grenadiers pour mener le régiment à l'attaque. Voyant tout perdu, il cria : « Vive l'Empereur ! » et se tira un coup de pistolet dans la bouche. « C'est ainsi, ma foi, déclara le vieux soldat, que l'Empereur aurait dû finir aussi. » Tout plein de ses visions épiques, l'homme allait dépasser une maison où il avait coutume de s'arrêter. Une jeune fille en sortit en criant : « Ah ! çà ! monsieur le conducteur, oubliez-vous les crêpes ? » Il descendit du coche et rapporta un paquet de crêpes préparées pour lui, d'après une recette qu'il avait vu employer en Allemagne. Il les partagea fraternellement avec son passager qui les trouva exquis.

A Paris, Pückler s'amusa follement, comme un jeune homme, dit-il, qui ferait sa première entrée dans le monde. Depuis sept ans qu'il n'y était venu, les constructions commencées par Napoléon n'avaient guère avancé. On travaillait mollement à l'Arc de Triomphe. Le duc d'Orléans, « ce prince remarquable à tous les points de vue, » dit Pückler, transformait le Palais-Royal, sans en bannir, hélas ! les boutiquiers et les filles de joie.

Les restaurants avaient de beaux menus, superbement reliés et dorés sur tranches ; mais la cuisine ne valait pas celle d'autrefois. Le *Rocher de Cancale* ne méritait plus sa renommée. Seuls les plats truffés des *Frères Provençaux* restaient dignes des connaisseurs.

Rossini, dit Pückler, avait apprivoisé l'Opéra en substituant la douceur du chant italien aux éclats de voix de l'école française. Nourrit jeune et Mlle Cinti

l'enthousiasmèrent dans *le Comte Ory*; Nourrit père était un Masaniello excellent et Mlle Noblet une mime parfaite dans *la Muette de Portici*. La Malibran, que Pückler entendit au Théâtre-Italien, dans la *Cenerentola*, le choqua par son style américain, « c'est-à-dire libre, hardi et républicain ». Il préférait l'art plus aristocratique de la Pasta.

Au Théâtre-Français, tombé au-dessous de tout, de ternes imitateurs de Talma jouaient la tragédie dans des costumes fripés et dans des décors lamentables. Pour trouver de la vie, de la couleur, du mouvement, une belle mise en scène, il fallait aller aux gros mélodrames de la Gaité. La Porte-Saint-Martin donnait un *Faust*; le Blocksberg réunissait des monstres à donner la chair de poule. Méphistophélès dansait avec dame Marthe une valse endiablée. Pückler salua dans ces pièces, malgré leur peu de valeur littéraire, les heureux symptômes d'une révolte contre la tradition classique. « C'est ainsi, dit-il, qu'un théâtre après l'autre arbore le drapeau romantique avec plus ou moins de bonheur et qu'il paraît chaque jour des tragédies et des spectacles à la Shakespeare, comme disent les Français, spectacles qui, sans les moindres remords de l'auteur et du public, font litière de toutes les respectables unités. La Révolution a donné une vie nouvelle aux Français, sous tous les rapports; leur poésie aussi sera régénérée, et l'Allemagne qui ne connaît pas la jalousie, leur crie joyeusement : « Bonne chance! »

La renaissance paraissait moins prochaine dans la peinture. Pückler reprochait à l'école de David un style théâtral; il condamnait *le Déluge* de Girodet. Le Louvre, hélas! s'était dépeuplé depuis qu'il avait

fallu rendre, en 1815, les chefs-d'œuvre que les soldats de la Révolution et de l'Empire avaient rapportés d'Italie et d'ailleurs. Cependant, aux merveilles qu'il gardait s'en était ajoutée une qui remplit Pückler de transports d'admiration, *la Vénus de Milo*.

* * *

Pour soutenir jusqu'au bout son rôle à Londres, Pückler avait fait vendre par Lucie l'argenterie de Muskau, emprunté des sommes à M. de Redern, un compatriote rencontré en Angleterre, et à son beau-frère, le comte de Tauffkirchen-Guttenberg. Paris, quoiqu'il gardât l'incognito pour y vivre plus simplement, épuisa vite le fond de sa bourse. A la fin de janvier, il lui fallut songer à rentrer en Allemagne. Le froid était vif. A Mayence on traversa le Rhin, moitié en bateau, moitié sur la glace. De Francfort à Leipzig, une voiture rapide coûtait soixante thalers ; il n'en restait à Pückler que cinquante ; il s'entendit avec deux voyageurs pour en louer une moins chère. L'un de ces deux compagnons, un Français, l'amusa par un feu roulant d'anecdotes comme celle-ci : un officier prussien disait à un Français : « Vous autres Français, vous ne vous battez que pour l'argent ; nous nous battons pour l'honneur ! — Ah ! ma foi ! c'est bien vrai, riposta le Français ; on se bat toujours pour ce qu'on n'a pas. » C'était la troisième fois que Pückler faisait la route de Francfort à Leipzig. Les deux premières fois, il était riche et plein d'espérances ; maintenant, il se disait vieux et ruiné. Il se flattait du moins d'être devenu un philosophe pratique, prenant le monde comme il est, guéri de toute ambition, et,

par conséquent, parfaitement heureux. A Leipzig, comme il voulait mettre sa montre en gage, une lettre de Lucie lui annonça qu'elle envoyait à sa rencontre son vieux domestique Vivarais avec cinquante thalers, un cheval et une pelisse. A de parcils traits, il reconnaissait sa bonne Schnucke. Dans une auberge de village, il dina d'un rôti de porc exquis, au milieu de charretiers, de valets et de jolies filles occupées à trier des plumes. « Je m'y amuse certainement mieux qu'à la cour, écrivit-il à Lucie, et, de temps en temps, j'entends des bons mots grossiers suivis de grands éclats de rire auxquels je trouve plus d'esprit qu'aux lieux communs si usés de nos salons. » Vivarais l'attendait à Meissen avec le « trésor ». Il en affecta tout de suite la moitié à l'achat d'un traîneau destiné à l'incomparable Schnucke. Il dissimula son passage à Dresde, en descendant modestement à l'hôtel de l'Étoile bleue. A Bischofswerda, il se fit passer à table d'hôte pour un marchand de draps et amena la conversation sur le prince de Pückler ; il apprit ainsi sur lui-même et sur son voyage en Angleterre des choses fantastiques. Effarement de ses commensaux, lorsque, à la fin du dîner, Vivarais annonça : « La voiture de Son Altesse est avancée ! » A Bautzen, une actrice, Mlle Thérèse Wantuch, avait un grand succès de beauté dans une pièce en cinq actes, *Crollo le mauvais sujet*. Pückler alla l'applaudir. Cette juive, fort belle en effet, lui prouva qu'elle n'avait pas de haine pour les chrétiens. Il raconta cette aventure galante à Lucie, comme il lui avait déjà raconté qu'à l'auberge du village une des trieuses de plumes avait montré des mœurs aussi légères que le plus fin duvet, et qu'à Dresde l'Étoile

bleue lui avait été également propice. Il la prévenait qu'elle le retrouverait tel qu'il était à son départ, « un grand libertin, un grand fou et un grand enfant ». Ce sont deux grands enfants qui se retrouvèrent le 10 février 1829 à Muskau, deux enfants qui, après une séparation de deux ans et demi, se jetèrent l'un au cou de l'autre avec des cris de joie, des rires et des larmes.

*
*
*

Dans une lettre datée de Brighton, 5 février 1828, Pückler fait à Lucie un tableau charmant de l'époque où, vieux tous deux, ils iront prendre à la bibliothèque du château les volumes formés par ses lettres à elle. « Je serai alors, dit-il, tout poudré de blanc et je continuerai à t'appeler « feu ma bonne Schnucke », tandis que, grosse et grasse, tu seras assise à mes côtés et que tous deux, radotant un peu, mais restés de vieux enfants qui aiment à jouer, nous nous amuserons avec notre correspondance. » A sa sœur Clémentine de Kospoth, il déclarait que ses lettres d'Angleterre, « les épanchements dans le sein de sa plus fidèle amie », étaient peut-être la meilleure partie de lui-même.

A Londres déjà, l'idée lui était venue de livrer au public ces entretiens d'abord confidentiels. Il complétait ces lettres par des pages de Journal. De retour à Muskau, encouragé, semble-t-il, par Varnhagen von Ense, il revit sa correspondance et ses notes, les arrangea, élaguant ici, développant là. Ce travail l'occupera jusqu'à la fin de l'année 1829. Alors parurent, à Stuttgart, chez Hallberger, deux volumes qui, par une disposition bizarre, donnèrent la seconde

moitié des lettres, allant du 12 juillet 1828 au 20 janvier 1829. Deux autres volumes, publiés au commencement de 1831, contenaient la première moitié, c'est-à-dire les lettres écrites depuis le 8 octobre 1826 jusqu'en juillet 1828.

L'anonymat des *Briefe eines Verstorbenen* (*Lettres d'un Trépassé*) ne donna le change à personne. Tout le monde savait que Pückler seul avait pu les écrire. S'il se livra néanmoins à un jeu puéril de cache-cache que devaient lui reprocher Varnhagen von Ense et Sophie Gay, c'était parce que ses relations avec la cour de Prusse lui interdisaient de se déclarer officiellement l'auteur des pages qui parlaient de politique avec beaucoup de liberté et malmenaient, ou du moins égratignaient nombre de gens. Le grand seigneur craignait aussi de compromettre un nom illustre, s'il descendait pour la première fois dans l'arène littéraire, la visière levée.

Il allait vite être rassuré. Les *Lettres d'un Trépassé* obtinrent un succès prodigieux, comparable à celui qui avait accueilli, trois ans auparavant, les *Reisebilder* d'Henri Heine. Les deux ouvrages offraient de nombreuses ressemblances. L'un et l'autre mêlaient à des récits de voyages des considérations touchant à la politique, à la vie sociale, à la morale, à la religion, et reflétaient le même esprit frondeur. Dans l'un et dans l'autre, la satire mordante alternait avec des effusions sentimentales. L'aristocrate et le poète professaient, avec des nuances diverses, le même libéralisme politique, la même haine pour les faux dévôts, la même passion pour la nature, la même sympathie pour les humbles. Tous deux maniaient une plume élégante et spirituellement

désinvolte ; leur prose avait la limpidité du français et se parait d'expressions françaises avec un luxe que d'aucuns ont jugé excessif. Si les *Reisebilder* ont sur les *Lettres d'un Trépassé* la supériorité qu'a le génie d'un poète sur le talent même le plus brillant, les *Lettres* ont eu en revanche l'avantage de paraître au moment où la Révolution de 1830, surexcitant les passions politiques dans l'Europe entière, entourait d'une auréole le grand seigneur libéral, adversaire déclaré des monarchies absolues. Un autre atout en faveur de Pückler lui venait du snobisme de ses contemporains qui préféraient la compagnie d'un prince homme de lettres à celle d'un simple écrivain de profession. Le philistin allemand se sentait flatté et grandi, lorsqu'un guide haut titré le prenait en quelque sorte par la main pour l'introduire à la cour et dans les salons aristocratiques de Londres, le promenait en mail-coach sur les grandes routes, et sa vertu bourgeoise ne s'offusquait pas d'une pointe de libertinage, du moment que l'auteur portait un des grands noms de l'armorial.

Le livre passionna Berlin. C'est un bulletin de victoire que Pückler adressa, le 26 octobre 1830, à sa belle-fille Adélaïde de Carolath, qui était alors à Londres : « Avez-vous lu les *Lettres d'un mort*? demande-t-on en riant à la cour, dans la noblesse, chez les banquiers, dans le monde littéraire, et la moitié voudrait prendre le mort aux dents. » Le roi ne s'offensa pas de ces libres propos. Le kronprinz, d'abord irrité, se radoucit. Le 30 novembre 1830, l'édition étant épuisée, le ministre Rother demandait à l'auteur de lui prêter un exemplaire. La comtesse de Kielmannsegge écrivait à Pückler, en français :

« Non, et décidément non, vous n'êtes pas mort, vous êtes plus disposé à être immortel. » Elle le félicitait d'avoir abordé avec une grande largeur de vues les plus hauts problèmes qui s'offrent à l'intelligence humaine et d'avoir, par l'effet d'une sorte de grâce divine, défendu les droits de la nature contre les préjugés et l'hypocrisie. Son esprit s'était émancipé, disait-elle, comme celui de son cher cousin, de l'éducation bigote qu'ils avaient reçue ensemble chez les Moraves d'Uhyst; elle le remerciait d'avoir exprimé avec un talent viril les mouvements secrets de son âme de femme. Les mêmes affinités intellectuelles et morales faisaient de Rahel Varnhagen une lectrice enthousiaste des *Lettres*. Par cette lunette magique, elle voyait, disait-elle, l'Angleterre comme si elle y était; en outre, le livre contenait les observations les plus spirituelles, les plus enjouées, les plus mélancoliques, les plus profondes et les plus consolantes. Elle le lisait alternativement avec la suite des *Reisebilder* de son Heine qu'elle idolâtrait; elle le recommandait à Gentz, qui, tout en étant aux gages de la réaction, avait savouré les *Reisebilder* et le *Buch der Lieder* du même Heine, et qui apprécierait sans doute, pensait-elle, en raison du talent de l'auteur, cette nouvelle profession de foi libérale. Schinkel, l'architecte ami des belles proportions, se disait charmé par une œuvre harmonieuse où de la grâce naturelle, de l'humour, de la sensibilité s'équilibraient avec une intelligence largement compréhensive.

Tout le monde n'applaudit pas. Au premier rang des grincheux se distingua le prince de Wittgenstein. Se croyant personnellement visé, il déclara que les *Lettres* causeraient beaucoup de tort à leur auteur.

Pückler lui ayant demandé des explications, il fit une réponse sèche et maussade. Le baron de La Mothe-Fouqué, l'auteur d'*Ondine*, le pieux ivrogne, poussé par les femmes et le kummel, comme disait le comte Frédéric de Pückler, beau-frère du prince, parlait de mettre flamberge au vent, afin de pourfendre l'impertinent railleur. La comtesse de Goltz, femme du ministre de Prusse à Paris, s'offensa d'un compliment ambigu ; Pückler lui envoya une lorgnette destinée, disait-il, à lui faire voir plus clairement les choses. Ce cadeau redoubla la rage de la dame.

Dans le monde littéraire, les *Lettres* eurent trois puissants patrons, Goethe, Varnhagen von Ense et Heine.

Dès la publication des deux premiers volumes, Varnhagen avait recommandé à l'auteur de les envoyer à Goethe. Pückler s'effrayait à l'idée de comparaître devant « l'inexorable Rhadamante ». Il se décida pourtant. C'est Varnhagen qui envoya les volumes, en y joignant la lettre où Pückler lui disait combien il redoutait le verdict du juge suprême. Goethe goûta vivement l'ouvrage. En septembre 1830, une de ses amies, la comtesse Caroline d'Egloffstein, écrivait à la baronne de Beaulieu : « Lis les *Lettres d'un Trépassé*... Goethe dit que c'est, à tous égards, le meilleur livre qui ait paru dans ces derniers temps ; cela m'a rendue fière de mon propre jugement, car j'avais dit la même chose avant lui. » Ensuite la plume qui terminait à ce moment-là *Faust*, écrivit un article, solennel comme une annonce. Le début disait : « Voici un ouvrage important pour la littérature de l'Allemagne. Ici se révèle à nous un homme supérieur... » L'éloge remplit plusieurs pages, sans une

critique, sans une réserve. L'auteur apparaît à Goethe comme un homme du monde plein d'expérience, intelligent, de compréhension vive, formé par une vie agitée, par les voyages et par la fréquentation de la haute société, comme un Allemand qui s'est élevé au-dessus des préjugés par un effort soutenu, ayant des vues larges en matière de littérature et d'art. Même lorsqu'il ne vous mène pas en très bonne compagnie, ce guide aimable reste fidèle au bon ton. Goethe admire l'énergie de ce touriste que n'arrêtent ni les rhumatismes, ni les migraines, ni les intempéries, les mauvais chemins, les chutes et autres accidents. Ses descriptions sont faites de main de maître ; on dirait que sa plume a fixé les paysages au moment même où il les avait sous les yeux. Il met de la variété dans les sujets les plus monotones et nous charme à tel point que nous refusons de nous séparer de lui, précisément aux endroits les plus ingrats, devant les spectacles les plus déplaisants. Goethe sait gré au Trépassé de conduire le lecteur en Irlande, chez O'Connell, au milieu d'une population d'opprimés qui lui inspire une grande pitié. Parmi ce que Goethe appelle les manifestations morales de la nature de l'auteur, il signale une certaine candeur de l'âme, la pureté des intentions, le caractère spontané des actions, l'obéissance à une espèce de parole d'honneur qu'il se donne à lui-même et qui équivaut, sous une forme empirique, à l'impératif catégorique de Kant. C'est une nature chevaleresque, fière devant les grands, se mettant au niveau des humbles, sympathique à tous, surtout aux femmes. Les affaires d'amour reçoivent toujours de ce galant homme une solution qui lui fait honneur. Goethe approuve l'atti-

tude de cet esprit libre en face des religions positives. Il serait heureux de contribuer par son compte rendu au succès d'un ouvrage qui met en scène une personnalité douée des plus éminentes qualités et qui mérite aussi d'être recommandé comme un modèle de prose.

La sentence de l'oracle de Weimar remplit Pückler de joie. Il se hâta de signaler l'article à Lucie. Varnhagen et lui, dit-il, ont été surpris que Goethe, si sévère pour la littérature contemporaine, portât un jugement aussi favorable. Varnhagen appelait cela gagner le gros lot. Cet article, venu de l'Olympe, ajoutait Pückler, donnerait le ton en Allemagne. Dans sa lettre du 26 octobre 1830, à Adélaïde de Carolath, il répétait comme un chant suave qui caressait son oreille la première phrase de l'article : « Voici un ouvrage important pour la littérature de l'Allemagne. »

Après la publication du troisième et du quatrième volume, Pückler les envoya directement à Goethe avec une lettre profondément respectueuse, où il s'excusait d'avoir peut-être commis une indiscretion en racontant la visite qu'il lui avait faite à Weimar. Varnhagen pensa qu'il serait téméraire d'espérer un second article du vieux poète. Celui-ci, en effet, s'abstint de publier un nouveau compte rendu. Mais le 5 janvier 1832, il écrivit à Pückler un billet très flatteur, rédigé en un style cérémonieux, alambiqué et sibyllin, d'une main qui semblait déjà glacée par sa mort prochaine.

Dans les *Annales de critique scientifique*, Varnhagen exprima deux fois un jugement semblable à celui de Goethe. Dans un premier article, il loua, lui aussi, la distinction aristocratique de l'auteur des *Lettres*,

dont il affectait d'ignorer l'identité; il vanta le charme et le naturel de ces confidences adressées à une femme d'élite digne d'être associée à une magnifique manifestation de l'âme allemande et de l'intelligence allemande. Comme Goëthe, Varnhagen félicita le voyageur de l'énergie indomptable qu'il montrait lorsque, fuyant Londres, il s'engageait dans les sites sauvages du pays de Galles et d'Irlande. Les impressions produites sur lui par les spectacles de la nature sont fixées avec une vérité saisissante. Tous les objets qu'il décrit prennent corps et s'animent sous les yeux du lecteur, qu'il s'agisse de paysages, d'édifices, d'œuvres d'art, d'aventures diverses, de vie mondaine ou de la situation générale de l'Angleterre. Varnhagen remarque que l'auteur prête une attention spéciale aux parcs et qu'il en parle avec autant d'expérience que de goût. Le caractère anglais est admirablement compris avec ses graves défauts et ses incontestables qualités. Varnhagen cite la page où le sublime Byron est mis en contraste avec ses pusillanimes bourreaux, ses hypocrites et pédants compatriotes. La satire du Trépassé, par de nombreux ricochets, va frapper les Allemands. On reconnaît en lui un fils du dix-huitième siècle qui prend la défense de la raison libre, de l'instruction, de la tolérance, contre la superstition, la bigoterie et la tyrannie. Varnhagen espère d'un tel ouvrage des effets heureux pour la littérature allemande, parce qu'il y introduira un élément aristocratique qui n'y a tenu, jusqu'à présent, qu'une place imperceptible.

Le second article reconnaît aux deux volumes publiés en 1831 les mêmes mérites qu'aux deux précé-

dents. Il insiste sur la séduction exercée par cette haute personnalité qui se révèle avec tous les avantages des classes privilégiées, mais aussi avec des dons individuels de la qualité la plus rare, avec un naturel et une franchise qui commandent la sympathie, enfin avec un talent souple, facile, cultivé, capable de tout comprendre, de tout décrire, de rendre tout vivant et tangible.

L'amitié avait à coup sûr influencé le jugement du critique, non pas toutefois au point de le corrompre, et Pückler pouvait se réjouir à bon droit d'éloges qu'il ne devait pas à une bienveillance aveugle. Il sentait de la sincérité sous un style diplomatique et il sut autant de gré à Varnhagen pour l'avoir compris que pour l'avoir loué. Il mit en ce parrain de si bon conseil une confiance absolue. Varnhagen devint pour lui une sorte de directeur de conscience littéraire dont il ne cessa de solliciter et de suivre les avis.

Ce précieux tuteur rendit en outre à son protégé le service de recommander les *Lettres d'un Trépassé* à l'attention de Henri Heine. « Je voudrais bien savoir, avait écrit Pückler à Varnhagen, ce que Heine pense de mon livre, car quoique je doive lui reprocher parfois un manque de tact et de goût, j'estime cependant beaucoup son talent, son esprit incisif, son aimable fantaisie, ainsi que ses principes en matière politique et religieuse. » En tête des *Fragments sur l'Angleterre*, qui formèrent une suite aux *Reisebilder*, le poète plaça un avant-propos daté de Hambourg, 15 novembre 1830, où il signala le livre de Pückler comme une des meilleures études sur la vie anglaise, digne de l'éloge qu'en avaient fait Goethe et Varn-

hagen. Mais il ne l'avait pas lu. De même, lorsqu'en guise d'épigraphé à la *Ville de Lucques*, partie des *Reisebilder* écrite, à ce qu'il semble, dans l'été de 1830, il citait le passage où Pückler stigmatise la conduite des Anglais envers Byron, il n'avait pas ouvert le livre, mais il reproduisait tout simplement la citation que Varnhagen avait faite de ces lignes cinglantes dans son premier article. Il allait bientôt être mieux informé. Le 19 novembre 1830, il écrivit de Hambourg à Varnhagen : « Des *Lettres d'un Trépassé* j'ai lu maintenant avec plaisir la première partie. J'avais d'abord lu votre compte rendu et, comme je puis toujours m'en remettre à vous les yeux fermés, j'ai mentionné lesdites *Lettres* dans la préface de mon livre de la façon qui servira le mieux à les faire connaître. Maintenant, je vois que vous avez raison et je suis complètement d'accord avec vous en les louant à mon tour. Qui donc est le Trépassé? Vous pouvez me le dire, à moi qui suis mort également et n'ai plus d'attaches avec le monde des vivants que par le manger et le mauvais sang que je me fais chaque jour. Mon livre plaira beaucoup à Son Altesse défunte ; mon sens démocratique blessera peu ce noble, car il n'a pas besoin, comme les autres, de monter sur son arbre généalogique pour dépasser les têtes ordinaires. Ce qui lui fera plus de plaisir encore dans mon livre, ce sont les pages sur la religion. Il a délicieusement flagellé les dévots. »

Heine n'a pas écrit d'article spécial sur les *Lettres d'un Trépassé*, mais il se plaisait à en recommander la lecture, même s'il lui arrivait de n'être pas d'accord avec l'auteur. C'est ainsi qu'étant amené dans une des lettres qui forment les *Franzoesische Zustænde*,

dans celle du 1^{er} mars 1832, à parler de la situation en Angleterre, il écrivit : « Je veux ici renvoyer encore une fois aux excellentes *Lettres d'un Trépassé*, quoique l'âme poétique de l'auteur ait mis dans la vie rigide des Britanniques plus de mouvement intellectuel qu'il n'est sans doute possible d'en trouver. »

Ainsi s'affirmait entre le prince et le poète une fraternité intellectuelle que des événements ultérieurs transformeront en une chaude amitié.

Louis Boerne, qui combattit aux côtés de Heine en faveur des idées libérales avant de se brouiller à mort avec lui, ne put s'empêcher d'éprouver du plaisir à lire les *Lettres d'un Trépassé*. Il déclarait à Auguste Jæger, le premier biographe de Pückler, que l'auteur était le seul homme sachant écrire en Allemagne, mais chez ce polémiste, beaucoup plus radical que Heine, l'intransigeance républicaine l'emporta sur les sympathies littéraires. Les airs de grand seigneur que Pückler gardait en dépit de ses coquetteries avec le libéralisme irritèrent le farouche ennemi des rois et des aristocrates. Par haine pour le prince, Boerne frappa aussi l'écrivain ; il le fit sans ménagement.

La 32^e *Lettre de Paris*, datée du 3 février 1831, ouvrit le feu. Boerne demande à sa correspondante, en parlant des *Lettres d'un Trépassé* : « Comment avez-vous pu croire que ces lettres mortes étaient de Heine si vivant ? Il n'y a là dedans pas le plus léger souffle de Heine. » D'une riche matière étalée devant lui, l'auteur n'a su tirer qu'un piètre parti. Le style a de la légèreté, mais une légèreté qui fatigue ; il irrite par l'abus des mots français. Ces lettres sont trop longues. Leur énorme succès tient peut-être

plus à leurs défauts qu'à leurs qualités. « On prétend que l'auteur est un prince. A la bonne heure ! Du moment que nos écrivains bourgeois ne veulent pas devenir hommes du monde, le seul moyen d'opérer le rapprochement est que les hommes du monde se fassent écrivains. On prétend qu'il est sans le sou. Voilà qui est mieux encore. Qu'il soit le bienvenu parmi nous ! C'est là le vrai sceau du génie. » Cependant cette arrivée d'un gentilhomme parmi la roture de plume n'est pas sans danger. Il faut avoir l'œil sur les nobles, non pas à cause de ce qu'ils pourraient emporter de chez les pauvres hères de la littérature, mais à cause de ce qu'ils pourraient y laisser, c'est-à-dire l'arrogance, la morgue. L'intrus des *Lettres d'un Trépassé* ne s'avise-t-il pas de saluer deux aigles qui lui rappellent ceux de son blason ? « A la porte ! s'écrie Børne. Quoi, des oiseaux héraldiques ? Il lui faut quelque chose de spécial, à celui-là ? Un écrivain allemand n'a pour tout blason qu'une bourse vide sur champ d'azur. Des oiseaux dans les armoiries ? Chassez-le du catalogue de librairie. L'arrogance doit rester manuscrite ; il ne faut pas qu'elle s'imprime. » Dans la 34^e *Lettre de Paris*, du 15 février 1831, Børne reconnaît qu'il aurait pu être moins sobre d'éloges. « Mais à quoi bon ? demande-t-il. Nous sommes en guerre. » Il faut taper dur sur l'homme qu'on a en face de soi ; c'est un ennemi. Børne ne s'est pas laissé influencer par les articles élogieux de Goethe et de Varnhagen. Ces messieurs, par diplomatie, encensent les écrivains faibles. Lorsque la destinataire des *Lettres de Paris* leur reproche un excès de sévérité, Børne répond qu'il a jugé selon sa conscience.

Pückler affecta d'abord d'opposer une poitrine stoïque aux « boulets de douze » des *Lettres de Paris*. « L'article de Bœrne, écrivit-il à Varnhagen, est sans doute d'un gros calibre; mais, venant d'une plume d'ordinaire si spirituelle, il aurait pu être plus méchant. On voit trop bien les raisons qui l'ont rendu si véhément; aussi s'émousse-t-il de lui-même. » Cependant l'aiguillon resta dans la plaie. L'épître à Varnhagen qui ouvrira le premier volume de *Tutti Frutti* nous montrera l'aristocrate se rebiffant sous les coups dont l'a harcelé le journaliste radical.

Les attaques de Bœrne et celles de journaux comme *Der Freimüthige* ou *Der Gesellschafter* n'arrêtèrent pas la vogue prodigieuse des *Lettres d'un Trépassé*. Leur renommée franchit les frontières allemandes. Il en parut une adaptation française par J. Cohen en 1832 chez Fournier à Paris sous le titre de *Lettres posthumes*. Fournier écrivit à l'auteur que cette édition s'enlevait rapidement. Plusieurs journaux, dont le *National*, publièrent des comptes rendus élogieux; l'un d'eux faisait mourir pour de bon le Trépassé à cinquante-cinq ans. Le mot « posthumes » frappa douloureusement Sophie Gay. Fournier la rassura en lui communiquant une lettre récente, signée du nom du prince. Cette « lettre de résurrection » la transporta de joie. « Je conclus de ma peine et de cette joie, écrivit-elle à Pückler, qu'il existe encore entre nous un peu de cette douce sympathie qui vous faisait aimer mon esprit et répondre quelquefois à mon cœur. »

Traduites en anglais, les *Lettres* eurent un grand retentissement dans le pays où elles étaient nées. Sophie Gay parlant du bruit qu'elles y faisaient,

disait à Pückler : « C'est une véritable rage contre vous. » L'éditeur Wilson réalisa de gros bénéfices, et les journaux expliquèrent l'engouement du public. Varnhagen, retournant à Pückler des coupures de journaux anglais, lui dit : « Un succès aussi éclatant pour un Allemand en Allemagne et hors d'Allemagne est chose inouïe ; il y avait là de quoi satisfaire l'ambition la plus avide. »

Les *Lettres* traversèrent l'Océan. La traductrice, Mrs Austin, écrivait en juillet 1833 : « Notre livre a fait fureur en Amérique au delà de toute expression. Romilly m'apprend qu'il en a déjà paru huit éditions... Il est naturel que les Yankees soient enchantés de votre peinture des Anglais. » Varnhagen félicita cordialement l'auteur « d'un tel bonheur, véritablement inouï, quand il s'agit d'un livre allemand. »

La Bible raconte que Saül, parti à la recherche des ânesses de son père, rapporta un royaume. Pareille aubaine échut à Pückler. Parti à la recherche d'une riche Anglaise, il trouva une royauté littéraire, et cette gloire même ne resta pas sans profit matériel. Les louis d'or payés par l'éditeur Hallberger le consolèrent d'avoir manqué l'insaisissable dot.

CHAPITRE IV

TUTTI FRUTTI

Vie laborieuse à Muskau; lecture d'ouvrages français; l'*Aperçu sur la plantation des parcs*. — A Berlin; Rahel Varnhagen. La révolution de 1830. Charles X et le duc de Bordeaux en Allemagne. Victor Cousin à Berlin. Le comte de Bresson. — Sabine Heinefetter; Helmine, fille adoptive de Lucie; la générale Wilhelmine de Zielinsky. — Déceptions politiques; embarras pécuniaires; nouveaux projets de mariage. — A Hambourg; le baron Gaspard de Voght. Lettres à Sophie Gay.

Tutti Frutti. Les frères Moraves. Souvenirs de Napoléon. Satire de la vie berlinoise. Satire des mœurs provinciales. Attaques contre Steffens. — Récits romanesques. — Contre le mysticisme; la *Voyante de Prevorst*. Idées saint-simoniennes. Opinion sur le catholicisme et le protestantisme. — Pückler aristocrate libéral. Conception de l'État; rôle de l'aristocratie; le régime constitutionnel. — La politique extérieure. Rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre. Vœu d'une alliance entre la Prusse et la France. Accueil obtenu par *Tutti Frutti*. Récriminations; cause de duel. La presse. *Tutti Frutti* en France.

La fin des *Lettres d'un Trépassé* ouvrait une perspective sur des terres ensoleillées que l'auteur se proposait de visiter, l'Espagne, l'Afrique du Nord, l'Égypte. Diverses causes, principalement des difficultés d'argent, retardèrent l'exécution de ce projet. Rentré à Muskau le 10 février 1829, Pückler n'en repartit pour le plus long de ses voyages que le 24 mai 1834. Dans l'intervalle, il essaya de calmer

par des travaux variés le besoin d'action et de mouvement qui le tourmentait.

La mise au point des *Lettres d'un Trépassé* remplit la plus grande partie des années 1829 et 1830. Stimulé par le succès, l'auteur entreprit immédiatement deux autres ouvrages qui allaient être *Tutti Frutti* et *l'Aperçu sur la plantation des parcs*. Il organisa son cabinet de travail un peu comme un atelier. L'outillage comprenait quatre tables et une machine à copier. A minuit, l'ouvrier commençait sa tâche et il la prolongeait parfois jusqu'à sept heures du matin. Il se couchait alors et lisait encore pendant une heure avant de s'endormir. A trois heures de l'après-midi, réveil, tasse de thé, promenade à pied, à cheval ou en voiture jusqu'à cinq. De cinq à huit, correspondances et affaires diverses. A huit heures, dîner, suivi de réception ou de conversations et de lectures avec Lucie. Pour exciter son activité cérébrale, Pückler use du cigare : il en fume dix par jour. Lucie se plaignait de cette réglementation du métier d'écrivain qui réduisait à une rapide soirée les heures de vie intime ou qui, lorsqu'elle était absente de Muskau, ne laissait plus à son ami le temps de lui adresser des lettres aussi longues qu'autrefois. Pückler la calmait en lui vantant les bénéfices qu'il retirait de sa plume. *Tutti Frutti* devait servir à augmenter ses revenus ; il ne s'en cachait pas. Il grossissait son manuscrit pour augmenter ses honoraires. Quand il en soumit le texte à Varnhagen, il supplia son ami de ne pas exercer une censure trop sévère et de ne pas proposer trop de suppressions. S'il avouait qu'il était devenu effroyablement âpre au gain, *schauderhaft geldgierig*, il s'excusait en disant

que l'argent gagné servirait à son voyage et aux plantations de son parc. Lorsqu'un moment il crut perdue la fin du manuscrit qu'il avait envoyée à Varnhagen, il gémit en songeant que c'étaient trois mille thalers qui lui échappaient.

Pour réussir dans la carrière d'homme de lettres, il parut utile à Pückler de demander des leçons de style aux auteurs français contemporains. Il s'efforça de s'assimiler par un commerce assidu les qualités qu'il prisait chez nos romantiques, le don de la vie, le sens de la couleur, le mouvement. Varnhagen lui recommandait *Notre-Dame de Paris*, « cette végétation de pierre, semblable à celle de l'édifice dont l'ouvrage porte le nom. » Mais déjà Pückler avait lu avec enthousiasme le roman de Victor Hugo, « œuvre poétique de premier ordre, » disait-il, qui avait produit sur lui « l'effet musical d'une improvisation sans règle d'un artiste de génie. » Il voyait dans ce livre le symptôme d'une renaissance complète des Français. Rien n'était comparable à l'audacieuse conception d'un Quasimodo. Pückler prit contre Lucie la défense du *Roi s'amuse*. A part le cinquième acte, horrible et grotesque, il déclarait ce drame excellent, autrement substantiel que les élucubrations des faiseurs allemands. Rahel Varnhagen le félicita de se distinguer, par son admiration pour Victor Hugo, du public borné sur qui les œuvres d'art tombaient, disait-elle, comme les gouttes de pluie sur le marbre. Elle déclarait qu'en recevant une lettre où il faisait l'éloge de Hugo, elle se sentait moins seule au milieu d'intelligences fermées.

A propos de *Stello* d'Alfred de Vigny, livre « très original et par endroits profond », que Pückler con-

seille à Lucie de lire, il constate que, par leur littérature, les Français sont en train de prendre une forte avance sur les Allemands. Il craint que le rôle littéraire de l'Allemagne ne soit terminé; l'avenir lui réserve peut-être en échange un rôle politique. Chateaubriand lui-même, dont il abhorre les idées politiques et religieuses, le séduit par des beautés incontestables, mêlées à de solennelles niaiseries.

Les *Lettres d'un Trépassé* déjà manifestaient de la sympathie pour les doctrines saint-simoniennes. Entre 1832 et 1834, Pückler s'en pénétra plus profondément, à l'instigation de Varnhagen et de Rahel. Sur le conseil de Varnhagen, il s'abonne à la *Revue encyclopédique* de Carnot et de Leroux. En retournant divers ouvrages saint-simoniens que son ami lui avait prêtés, il écrit : « Ceci est véritablement une doctrine nouvelle; c'est la vision claire de temps nouveaux qui commencent. »

Les occupations littéraires alternaient à Muskau avec les constructions et les plantations. Pückler conçut le projet d'exposer dans un *Livre des jardins*, écrit en vue du grand public, avec toutes les ressources de son esprit, ses idées sur l'aménagement des parcs. Après en avoir discuté avec Léopold Schefer, son compatriote de Muskau, il se décida pour un traité technique qu'il intitula modestement *Aperçu sur la plantation des parcs*. Cet ouvrage parut en 1834, accompagné d'un magnifique album qui donnait, d'après des dessins de Schirmer, des vues du château et du parc, avec de nombreuses figures explicatives.

Lorsque Pückler voulait écrire et méditer loin des importuns, il se réfugiait au château de chasse, situé

à quatre lieues de Muskau dans le silence de vastes forêts, avec ses chiens, dont il préférait la compagnie à celle des hommes. Il appelait l'épagneul Francis son frère ; la petite Fancy couchait à ses pieds sur son lit. Ces amis à quatre pattes, auxquels se joignaient trois cerfs apprivoisés, lui faisaient dans ses promenades une bruyante et joyeuse escorte.

*
*
*

Le misanthrope était souvent arraché à sa laborieuse solitude par la nécessité de reprendre son rang dans le monde, à la cour, et par de graves intérêts qu'il avait à surveiller à Berlin. « Sandomir » (c'est ainsi que sa cousine de Kielmannsegge et lui appelaient la capitale bâtie dans les sables) était, à l'entendre, « un trou odieux », un « Kræhwinkel », comme la fameuse petite ville allemande de Kotzebue.

Sa maison préférée, à Berlin, était celle des Varnhagen. Malgré une réputation justifiée de libéralisme, malgré l'origine juive de Rahel, le salon de la Maurerstrasse était recherché même par quelques champions avérés de la réaction. Le « Trépassé », suspect au kronprinz et à sa camarilla, venait s'épancher dans le sein de ces deux confidents et parler librement avec eux de sujets qu'il était dangereux d'aborder dans leurs lettres exposées aux indiscretions du cabinet noir. Lucie ayant été de son côté fascinée par Rahel, une intimité étroite s'établit entre les deux ménages. On échangeait cadeaux et bons offices. Pückler envoyait à Varnhagen une machine à copier, à Rahel des ananas des serres de Muskau, de la bière de sa brasserie, des faisans de ses

bois. Rahel mettait à la disposition de Lucie sa cuisinière, la célèbre Dore, et ce modèle de domestique étendait au couple princier son dévouement de caniche. Lorsque Rahel mourut en mars 1833, les Pückler se sentirent frappés comme par un deuil de famille. Les témoignages de leur amitié sont enregistrés dans le *Livre du Souvenir*, ce monument élevé par Varnhagen à la mémoire de sa femme.

La Révolution de juillet 1830 excita dans le cercle des Varnhagen un enthousiasme joyeux. Pückler, qui venait d'arriver à Berlin, s'y associa. « Il ne peut pas y avoir, écrit-il à Lucie, de révolution plus magnifique que cette seconde Révolution française. Quelle force ! quelle unité ! quelle modération ! quelles sages mesures ! C'en est fait de la religion d'État, c'en est fait du pouvoir absolu du trône. Désormais, il n'y a plus en France d'obstacle qui puisse arrêter la roue du progrès, et rapidement les Français deviendront la première nation du monde. La première révolution a fécondé le sol avec du sang ; la seconde donne les fruits. » Il voudrait aller à Paris où Schinkel assiste à ces grands événements ; il maudit les affaires qui le retiennent à Berlin. Il crut un moment que le ministère des Affaires étrangères songeait à lui pour la légation de Prusse à Paris ; Bernstorff le lui avait fait espérer à un grand dîner diplomatique donné en l'honneur du général Mouton, comte de Lobau, envoyé extraordinaire du gouvernement français. La nomination du comte de Nostitz à ce poste lui causa une amère déception.

Le parti militaire demandait la guerre avec la France. Cette ardeur belliqueuse redoubla quand éclata la révolution de Belgique, fille de celle de

Juillet. Il fallait, disait-on, circonscrire l'incendie. L'empereur de Russie rappelait ses sujets établis en France et faisait expulser de son empire les Français favorables à la nouvelle monarchie. Un corps d'armée prussien marchait vers la frontière hollandaise. Pückler déplora cette politique autant par sympathie pour les idées françaises que par crainte pour son pays qu'il voyait s'engager follement dans une aventure. « J'entends parfois avec une sorte d'effroi tragique, écrivit-il, les jeunes généraux et autres officiers de l'entourage des princes tenir exactement le même langage, avec les mêmes expressions et les mêmes attitudes, la même jactance et le même dédain de l'ennemi, que celui que tenaient avant 1805 à Dresde les généraux de l'état-major prussien venus dans cette ville. » La victoire ne serait pour la Prusse d'aucune utilité ; la défaite pourrait être sa ruine.

La sagesse de la France enleva tout prétexte à intervention. Charles X, allant d'Écosse en Bohême, avait en vain à Spandau avec le kronprinz une entrevue dont Rahel parlait avec inquiétude à Pückler. Celui-ci reçut de son beau-frère, le comte Frédéric de Pückler, chargé d'un commandement militaire à Potsdam, des détails curieux sur le voyage du roi détrôné, accompagné du duc de Bordeaux. « Le petit Bordeaux, écrivit le comte Frédéric le 14 octobre 1832, et Charles X ont ensorcelé tout le monde. Le premier, arrivé à Spandau à minuit, était fatigué, indifférent. Mais le lendemain, quand les autorités revinrent le saluer, il demanda aussitôt au commandant si la veille il n'y avait pas des soldats en faction devant sa porte, et comme on lui répondit oui, il exprima le désir de voir une compagnie faire

l'exercice et de visiter la forteresse : il raconta qu'à Paris il avait construit une petite forteresse ; en route, dans sa joie d'enfant, il renversa quelques paniers de pommes. Il pria le commandant de la place, le colonel Pfuel, de lui donner en souvenir une plume de son panache, et comme le colonel lui demandait un souvenir en échange, il lui donna une boucle de cheveux en disant en allemand : « Pour le moment, je n'ai pas autre chose. » Le roi qui a baisé la main de la kronprinzessin, a dit beaucoup d'amabilités à toutes les dames, en particulier à la grande-duchesse de Mecklembourg, qui avait été à Paris. Il a parlé sans le moindre embarras des événements récents ; il avoua qu'il avait commis beaucoup de fautes, dont la plus grande avait été de ne pas combattre immédiatement avec plus de vigueur la dernière rébellion. Cependant, il avait la conviction, disait-il, qu'étant donné les nombreuses substances qui fermentaient, un autre n'aurait guère mieux réussi, et que Louis-Philippe ne se maintiendrait pas, car quiconque luttait contre cette intolérable liberté de la presse mettait la main dans un guêpier. » Pückler apprit avec terreur que Charles X avait manifesté l'intention de s'arrêter à Muskau. S'astreindre en un moment de gêne cruelle à de grosses dépenses pour héberger un monarque déchu dont il blâmait sévèrement la politique, c'était trop lui demander. Il esquiva le ruineux honneur.

Un autre Français lui causa moins d'inquiétude. En juin 1831, il dîna chez le prince Radziwill avec Victor Cousin. Voici comment il raconta la rencontre à Lucie : « Le dîner chez le prince Radziwill a été gras et mauvais, mais amusant, grâce surtout au

professeur français Cousin qui joint beaucoup d'esprit et d'originalité à beaucoup de gaucherie et de nonchalance républicaine. Entre autres choses, il a fait un portrait intéressant de Victor Hugo, qui, d'après lui, est jeune, beau, un homme dans toute l'acception du terme, toujours nouveau, toujours vif, génial et autrement qu'on ne s'y attendait, et qui, d'ailleurs, n'était pas à la fin, mais seulement au commencement de sa carrière. » Cousin fit un grand éloge de l'enseignement prussien ; Pückler jugea cette admiration un peu naïve.

En 1833, Pückler et Lucie reçurent la visite d'un collègue de Cousin, Lerminier, professeur de législation au Collège de France. Ces avant leur était recommandé par leur cousine, la veuve de Benjamin Constant, comme un grand ami de l'Allemagne.

Le ministre de France à Berlin était le comte de Bresson, un homme que Pückler avait grand plaisir à fréquenter. Bresson, selon la coutume des diplomates, ignorait la langue du pays où il était accrédité ; il se mit à l'étude de l'allemand afin de lire dans le texte original les ouvrages du prince. Informé de ses projets de voyage, il le munit de lettres d'introduction auprès des représentants de la France échelonnés sur sa route. Pückler, reçu par Louis-Philippe à Paris en septembre 1834, vanta les hauts mérites du comte. En revanche, il pria Bresson de solliciter pour lui la croix de la Légion d'honneur. En décembre 1834, Bresson refusa d'entrer dans un nouveau ministère ; Pückler l'approuva en disant : « Votre temps n'est pas encore venu... Vous serez un jour avec éclat à la tête du gouvernement de votre pays, où vous ferez de grandes choses. » Cette belle pro-

phétie ne se réalisa pas. En 1847, à la suite de chagrins intimes, Bresson se coupa la gorge.

* * *

L'éclectique Rahel aimait à recevoir dans son salon les célébrités de la scène. En 1830, elle fit un accueil maternel à Fanny Elssler qui lui était recommandée par Gentz. Pückler, absent de Berlin, ne put ni alors, ni deux ans plus tard, quand la jeune danseuse revint avec sa sœur Thérèse, prendre part au « régal divin » que lui vantèrent les Varnhagen. Il était également absent en juin 1832, lorsque Rahel, à moitié morte, se traînait deux fois au théâtre pour juger la rivale de Fanny, Marie Taglioni. Mais il vit dans le salon de la Maurerstrasse une autre étoile, Sabine Heinefetter. En septembre 1830, après l'avoir entendue dans le rôle de Sémiramis, il lui envoya un cadeau avec une lettre qui la proclamait supérieure dans ce rôle à Henriette Sontag et à la Pasta. Il terminait par une demande de rendez-vous. Sabine répondit, en se drapant dans sa dignité, qu'elle n'était pas une vulgaire femme de théâtre, capable de contracter d'autres liens que ceux du mariage. Elle accepta néanmoins de se servir des chevaux que le séducteur, reparti pour Muskau, laissait à sa disposition avec le vieux domestique Berndt. Elle employa même, pour le remercier, des termes qui auraient pu encourager ses espérances. Mais il se tint sur ses gardes ; il évita de retourner à Berlin, de peur de subir un charme trop puissant. Sabine lui pardonna peut-être plus de l'avoir offensée que de l'avoir fui. C'est elle qui lui fit des avances douze ans plus tard, lorsqu'elle lui

demanda s'il lui déplairait de recevoir un rossignol en plus de ceux qui peuplaient son parc. Il répondit par l'invitation la plus charmante, la plus spirituelle, à venir partager sa solitude où il n'y aurait plus pour elle aucun danger, car, si son cœur restait jeune, ses sentiments s'étaient faits bien platoniques. Ils vivraient tous deux en camarades. En finissant, il déposait un baiser paternel sur les jolies lèvres de Sabine. L'histoire ne dit pas ce que devint le rossignol dans les filets de l'oiseleur.

Une tentative pour attirer dans les bocages de Muskau un autre gosier harmonieux échoua. En 1832, comme Henriette Sontag se rendait en Russie, Pückler, au risque de ranimer la flamme qui l'avait dévoré, la pria de s'arrêter chez lui. Mais Henriette, mariée au comte Rossi, devait se garder de réveiller les soupçons qui l'avaient effleurée lors de sa rencontre avec Pückler à Londres. Elle déclina donc l'invitation. Elle vint du moins à Muskau en effigie ; le prince plaça son buste dans le parc.

Helmine, la fille adoptive de Lucie, montra moins de prudence qu'Henriette. Pour la soustraire aux assiduités de son mari, Lucie lui avait fait épouser un Blücher. Cette barrière eût été inefficace, si le voyage en Angleterre et la dramatique aventure avec Henriette Sontag n'avaient détourné de la jeune femme la pensée du prince. A son retour de Londres, elle était mère d'une fillette et pas heureuse. Elle souffrait de la condition inférieure où la plaçait sa naissance irrégulière. Elle était jalouse d'Adélaïde, la fille légitime, devenue princesse de Carolath, choyée à la cour de Berlin et non moins à celle de Londres où elle venait de se rendre, avec un certain fracas, pour

assister au couronnement de Guillaume IV. Elle se plaignait d'être laissée au coin du feu comme une Cendrillon, pendant que les autres voyageaient. A Berlin, quoiqu'elle courût les théâtres et les soirées, elle s'ennuyait, sauf chez Rahel, parce qu'elle y rencontrait des hommes jeunes, plus amusants que les dames. Elle s'ennuyait à Beuthen, en Haute-Silésie, quand elle y habitait pour se rapprocher de son mari qui était en garnison à Kalisch. Blücher souffrait d'une maladie de famille : il était souvent à court d'argent et sa femme devait s'imposer des privations pour lui en procurer. Adélaïde disait en 1831 de sa compagne d'enfance qu'elle était « plus folle que jamais ». Un coup de tête était à craindre de la part de cette jeune femme belle, aigrie et frivole. Pückler s'empessa autour d'elle ; il la combla de cadeaux ; il offrit des poupées à la petite Lucie. Tantôt il ne récoltait que des reproches ; Helmine le traitait d'égoïste. Tantôt elle lui prodiguait les noms tendres et se livrait au jeu dangereux des confidences avec un homme déjà trop disposé à la consoler.

Il y avait plus d'égalité d'humeur chez la générale Wilhelmine de Zielinsky. Pückler lui fit en 1832 une cour acharnée. Il la définissait un composé d'une jolie femme, d'une jeune générale, d'un délicieux bas-bleu, d'une moitié de prude et d'une moitié de pédante, le tout enveloppé d'une atmosphère où flottaient des Amours taquins, des Grâces, des mignardises, de l'originalité et de l'imitation, de la science et de la naïveté, des citations et des bourdes. Quoiqu'elle se proclamât disciple de Chamfort et qu'elle exerçât volontiers son ironie aux dépens de gens et de choses respectables, le souci de sa réputation

un peu compromise à Berlin l'obligeait à tempérer la liberté de ses allures et de ses propos. L'historien Léopold Ranke, fortement épris d'elle, la surveillait avec des yeux de lynx. On jasait sur ses villégiatures dans un domaine acheté par un frère à elle aux environs de Muskau. Ce voisinage gênait Lucie. Pückler invita la générale à venir le voir en lui recommandant de prendre des précautions pour ne pas froisser les susceptibilités de la princesse. Il voulait lui montrer sa chambre, très digne d'une visite, car, disait-il, « son arrangement révèle l'homme d'études, mais aussi le dilettante ; il y a de l'ordre dans la confusion, du sens artistique et des naïvetés d'enfant, un *memento mori* au milieu d'échos de la Grèce, un confort raffiné à côté d'un bagage scientifique d'étudiant, des gravures grivoises à côté de la Bible et du Code civil, un *mixtum compositum* qui rappelle assez bien le propriétaire lui-même. » La générale accepta gaillardement le rendez-vous. Mais, par suite d'un malentendu ou peut-être d'ordres donnés par Lucie, elle ne fut pas reçue. Pückler, persuadé qu'elle s'était moquée de lui et qu'une carte de visite rose laissée par elle avait été apportée par un tiers, lui adressa de violents reproches. Elle prit la chose en femme d'esprit et rétablit les faits sans incriminer personne.

* * *

Les succès auprès des femmes et les heures passées dans l'intimité des Varnhagen ne compensaient qu'en partie les ennuis qui abreuvaient Pückler à chacun de ses voyages à Berlin. Les ennemis qu'il avait à la cour, en particulier le prince de Wittgenstein, le

desservaient de leur mieux auprès du roi. Dans l'été 1831, on lui infligea un fastidieux commandement militaire à Goerlitz. Adélaïde de Carolath ayant obtenu pour son mari le grade de général, Pückler sollicita le même avancement. Au bout de deux ans d'attente, il renouvela sa démarche. Cette fois, on lui accorda le grade, mais on le mettait à la retraite. Rarement un coup le frappa aussi cruellement dans son amour-propre. Plutôt que de porter un uniforme discrédité par la tresse noire qui barrait les épaulettes des invalides du haut commandement, il irait cacher sa honte dans la solitude. Il fit appel à la bienveillance du roi ; il supplia le général de Witzleben de faire rapporter une mesure qu'il jugeait inique. La décision était irrévocable.

Il essuya un nouvel échec quand il demanda un poste diplomatique. Ancillon, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, lui avait dit un jour qu'il était déplorable qu'un homme de sa valeur restât sans emploi. Dans un long mémoire adressé à ce haut personnage, Pückler rappela cette parole, ainsi que les promesses qui lui avaient été faites sous le ministère de Hardenberg. Il se croyait sûr des dispositions amicales d'Ancillon ; il l'invitait à venir à Muskau, mais au commencement de 1833, la *Staatszeitung* publia un article très dur pour le prince. Renseignements pris, l'article était de la plume d'Ancillon lui-même.

Enfin une bonne partie de son temps à Berlin se passait en allées et venues d'un ministère à l'autre pour régler des litiges qu'avait soulevés pour lui et pour beaucoup de grands propriétaires saxons l'annexion de leurs terres à la Prusse. De nombreuses

questions attendaient une solution depuis 1815. Des commissions étaient instituées pour évaluer les dommages que les détenteurs du sol avaient subis par suite de l'application des lois agraires de la Prusse, pour déterminer le montant des indemnités, pour fixer les droits réciproques des possesseurs expropriés et des paysans affranchis des restes de servage. Les décisions de ces *Regulirungscommissionen* étaient souvent attaquées. Une nuée d'avocats et d'hommes d'affaires s'abattait sur le pays. Des procès naissaient ; les parties lésées protestaient contre les sentences des tribunaux. Les hobereaux reprochaient aux juges une partialité révoltante en faveur des paysans. Adélaïde de Carolath traitait les fonctionnaires royaux de « vendus, d'infâmes canailles », et les ministres de « bonnets de nuit ». Ah ! si elle était homme, elle se ferait nommer gouverneur de Silésie, et elle sauverait de la ruine cette belle province !

Les « commissions de règlement » pouvaient paraître suspectes quand on voyait entre deux estimations successives du domaine de Muskau un écart de 150 000 thalers. Naturellement, le fisc adoptait le chiffre le plus réduit comme base de l'indemnité exigible par Pückler. Le malheureux avait des procès avec quarante-cinq villages. En février 1833, les arrangements conclus avec seulement dix d'entre eux lui avaient coûté 70 000 thalers et il calculait que la liquidation générale en coûterait 300 000. Pour un dommage de 200 000 thalers, il ne toucha qu'une indemnité de 40 000. L'administration multipliait les tracasseries. Au ministère de la justice, Schuckmann personnifiait l'esprit grincheux et vexatoire des bureaux. Pückler frémissait de colère. « Il me fau-

drait véritablement, écrivit-il à Rother, président de l'Administration de la Dette publique, plus tard ministre des Finances, il me faudrait avoir de la boue dans les veines, si tout cela me laissait calme, ou bien être né esclave. » Sans l'intervention de deux amis éprouvés, le conseiller d'État Støgemann et le juriste Grævell, le désastre eût été complet.

* * *

En octobre 1830, Lucie pria Pückler, qui était à Muskau, de venir la rejoindre à Berlin. Il répondit : « Schnucke de mon cœur, je suis dans une situation diabolique. Je ne puis trouver d'argent... Nous devons à tout le monde... Dans de telles conditions, je ne puis partir, mais dès que je serai à flot, je viendrai. » Comme elle insista en disant qu'il pouvait venir avec mille thalers, avec trois cents ou avec rien, il annonça qu'il viendrait avec rien. « Et vogue la galère ! » C'est à ce moment que l'auteur d'une tragédie intitulée *la Princesse de Radziwill*, Orion Julius, lui demanda un secours dans une supplique navrante. Il fit remettre trois thalers par son valet de chambre au pauvre diable. Celui-ci se confondit en remerciements. Peut-être cependant s'attendait-il à plus de générosité de la part d'un prince. Il ne se doutait pas que le grand seigneur était obligé littéralement de faire des économies de bouts de chandelles.

Il y avait à cet enfer deux issues : vendre Muskau ou bien reprendre avec plus d'énergie le plan qui avait échoué en Angleterre, faire du divorce une réalité flagrante, afin de rendre possible un second mariage avec une femme riche. Rother, à la demande

de Pückler, chercha des acquéreurs pour le domaine ; il n'en trouva pas. Aucune bonne route ne desservait Muskau ; cette difficulté d'accès arrêta les amateurs.

Dans une longue lettre du 14 avril 1832, Pückler découvrit à Lucie toute l'horreur de leur situation. Leurs dettes s'élevaient à 500 000 thalers. Personne ne voulait plus leur faire crédit. Tous deux s'étaient montrés incapables de rompre avec leurs habitudes de prodigalité. Pour ne pas sombrer dans la misère, il fallait que Lucie renouvelât son sacrifice de 1826, qu'elle donnât à celui qui avait partagé sa vie la preuve suprême de son amour en renonçant à lui. Ce n'était pas un adieu définitif qu'il lui demandait ; il espérait bien trouver une femme qui consentirait à une intimité à trois. Mais pour le moment une rupture complète et sans équivoque s'imposait. A Lucie de dire si elle avait la force de s'y décider.

Non, son héroïsme n'allait plus jusque-là. Elle ne pouvait plus se détacher de son « Lou ». La menace de la séparation la bouleversa si violemment que Pückler craignit pour sa santé. Il la calma, lui renouvela ses serments d'éternelle tendresse et attendit une heure plus propice. Entre temps, il écrivit à sa mère pour la prier de lui chercher une femme qui aurait ces trois qualités : de l'argent, un bon cœur et un extérieur agréable. Mais ce n'était pas à Mme de Seydewitz qu'il fallait parler d'affaires sérieuses. Elle répondit à son fils qu'elle avait une aveugle à lui proposer. Il répliqua qu'une aveugle pourrait faire son bonheur, tandis que pour rien au monde il n'accepterait une sourde. Il ajouta qu'il projetait d'aller la voir au château d'Allex, dans la Drôme, et qu'il

commencerait par épouser pour huit jours sa jolie soubrette Pauline.

Au lieu d'aller dans le midi de la France, il partit pour Hambourg, sous le couvert d'une vente d'alun, de potasse et de bois qu'il avait à négocier dans cette ville, mais en réalité avec l'espoir d'en ramener une grosse dot. Quand il fit part de cette intention à Lucie, elle manifesta un violent dépit. Il la quitta, blessé au vif par d'aigres paroles. Les jolies femmes ne manquaient pas à Hambourg, et Pückler n'aurait eu qu'à se baisser pour ramasser des cœurs et des fortunes qui se mettaient à ses pieds. Mais il savoura le plaisir de prendre sa revanche des humiliations qu'il avait subies à Londres. C'était à son tour maintenant de faire le dédaigneux. Comme on chuchotait qu'il était venu pour les beaux yeux et les écus de la fille du sénateur Ienisch, il refusa de se laisser présenter à elle. Le 18 mars 1833, il repartit de Hambourg, très fier d'avoir gardé en face de marchands juifs et autres une attitude de gentilhomme, mais pas plus riche qu'auparavant.

A défaut d'une femme, Pückler fit à Hambourg la conquête d'un vieillard qui aurait pu s'appeler « l'ami des femmes » et, d'un nom plus enviable encore, « l'ami des pauvres ». Le baron Gaspard de Voght achevait avec sérénité dans sa ville natale une existence extraordinairement remplie. A dix-huit ans, il avait fondé une société littéraire, puis passé quatre ans à voyager en Angleterre, en France, en Espagne, en Allemagne et en Italie. Pendant la guerre d'indépendance d'Amérique, il avait donné une prospérité éclatante à la maison de commerce que lui avait laissée son père. En 1786, un voyage d'affaires le conduisit

à Paris au milieu de l'effervescence causée par l'affaire du Collier. Revenu à Hambourg, il fit de sa superbe propriété de Flottbeck un rendez-vous d'amis des lettres et des arts ; il y donnait de belles fêtes champêtres. Gâté par la fortune, il eut le rare mérite de ne pas oublier les déshérités ; non content de faire la charité, il l'organisa ; grâce à lui, l'Assistance publique de Hambourg devint une institution modèle, réputée au loin. Des écoles du dimanche, créées par lui, servirent à l'éducation morale des travailleurs.

En 1789, Voght avait trente-sept ans. Il salua la Révolution française avec un enthousiasme juvénile. Avec son associé Sieveking, il organisa une fête où Klopstock lut deux odes enflammées. Inquiété à cause de ses relations avec l'agent français Le Hoc dont le gouvernement prussien exigea l'éloignement, il se réfugia en Angleterre. Après s'y être occupé pendant trois ans de questions industrielles, de chimie et d'agriculture, il revint à Hambourg. Tout en exploitant ses terres d'après des méthodes scientifiques, il se passionna pour la philosophie de Kant et pour le théâtre. Une actrice, Mlle Chevalier, reçut de lui un cheval. Un jardinier appelé d'Écosse remania son parc. Un rapport de lui sur le fonctionnement de l'Assistance publique à Hambourg incita plusieurs gouvernements à recourir à ses lumières. Il se rendit à Berlin, puis à Vienne ; le gouvernement autrichien récompensa ses services en le créant baron. En France, le ministre de l'Intérieur, M. de Montalivet, envoya son rapport à tous les préfets. Voght en personne vint à Marseille en 1811 pour y appliquer ses idées. Réinstallé à Flottbeck en 1812, il continua ses occupations favorites, l'exploitation agricole d'après des procédés

Sans se laisser décourager, Pückler précisa ses désirs. Il ne tenait pas à la naissance, mais à l'éducation. Il n'aurait jamais voulu d'une juive de Berlin, mais il ne refuserait pas une juive de Paris. Il traça de lui-même le portrait suivant : « Je puis vous assurer tout ingénument qu'il est difficile de rencontrer un meilleur mari que moi, supposé toutefois que la jeune personne en question n'en demande pas de trop sentimental ni de plus jeune (1). En guise de ces qualités qu'à la vérité je ne possède plus, je peux présenter à l'extérieur un homme si bien conservé par la toilette et la philosophie que, malgré le nombre des années, vous me trouveriez peu changé depuis Aix-la-Chapelle... Et quant au moral, c'est là mon fort. Vous riez, méchante? Eh bien! c'est pourtant vrai. Je suis bon et fidèle ami, pas jaloux, facile à vivre, reconnaissant aux moindres signes d'affection qu'on me donne, franc et vrai dans toutes mes relations. » Il se prétend rangé dans ses affaires et capable de tenir sa maison avec la plus élégante recherche, à peu de frais. La perspective d'habiter Muskau ne doit pas effrayer une Française. Elle y trouvera un reste de vie féodale qui n'est pas pour déplaire à une femme. Sans doute on n'a plus l'agrément de faire pendre les gens, mais on a des vassaux même titrés, plus respectueux que ces intendants, comme il y en a dans certains châteaux de France, qui entrent le chapeau sur la tête chez M. le duc et lui souhaitent le bonjour. Ses revenus sont de 210 000 francs; il est vrai que ses terres sont hypothéquées pour deux millions. Il révèle enfin une arrière-pensée : « Si j'épouse une

(1) Pückler s'excuse à la fin de cette même lettre de manier « le français un peu raidement et trop fort à l'allemande. »

Française, dit-il, je veux acheter le beau château de ma mère en Dauphiné et me faire nationaliser Français, car je sens un peu de sang français dans mes veines. »

Tombée malade à la suite de la mort d'une petite-fille, Sophie Gay ne répond pas immédiatement. Quand elle le fit, elle se plaignit de la vulgarité de ces « héritières de finance », qui, depuis l'avènement de Louis-Philippe, se sont poussées au premier plan de la société. Les femmes du vrai monde ne vont plus à la cour, dit-elle, depuis que les épicières y vont. « Plus de romanesque, rien de poétique, un positif désolant... La manie agricole a gagné la haute classe ; on ne parle que de fumier, d'engrais dans les salons dorés. » Ce tableau, poussé au noir par une légitimiste, n'enleva pas tout espoir à Pückler. Dans les derniers jours de septembre 1833, il avait reçu à Muskau la visite de la comtesse de Kielmannsegge. L'amusante cousine qui s'était excusée de venir avec sa fille, son chien et son perroquet, avait à Paris de nombreuses relations. Elle y connaissait deux personnes qui, pensait-elle, auraient pu convenir au cher cousin. L'une, jolie, était la sœur de Mme de Vaudreuil, femme du ministre de France à Munich. Mme de Vaudreuil n'était pas une étrangère pour Pückler. Elle lisait ses ouvrages et, pour la remercier d'en avoir dit du bien, il lui avait envoyé des ananas, à défaut, écrivait-il galamment, de la pomme qu'elle eût méritée. L'autre, dépeinte comme un fameux original, était la fille, un peu montée en graine, du duc de Plaisance. Pückler pria Sophie de lui procurer des renseignements sur ces deux partis. Il faut croire que ni l'une ni l'autre piste n'était à suivre, puisque

Sophie continua ses recherches dans d'autres directions. Mais aussitôt qu'elle découvrait l'oiseau rare, digne de son ami, un preneur l'enlevait. Pour saisir les occasions au vol, il fallait qu'il vint à Paris. Ce judicieux conseil confirma Pückler dans son projet de commencer par Paris le grand voyage qu'il méditait depuis son retour de Londres. Seulement ce n'était plus comme alors l'Espagne et l'Afrique qu'il se proposait de visiter après la France : c'était l'Amérique.

Il s'agissait maintenant d'obtenir que Lucie approuvât la nouvelle entreprise. Depuis les scènes pénibles qui avaient précédé le départ pour Hambourg, Pückler avait évité d'aborder de nouveau le brûlant sujet de la séparation. A présent, il ne lui était plus possible de reculer. Le 10 juillet 1833, Lucie étant à Berlin, il lui écrivit pour lui démontrer l'urgence d'une résolution courageuse. Elle répondit par un long sanglot. Ainsi dix-sept ans de vie commune, dix-sept ans de sacrifices dont elle avait été d'ailleurs récompensée par la sincère affection de son « Lou », dix-sept ans de joies et de misères également partagées n'avaient pu empêcher qu'elle reçût cette terrible lettre, la véritable lettre d'adieux. Elle doit déposer dans la tombe sa part de bonheur terrestre. Soit ! Il ne lui reste plus qu'à mourir. Ému par ses plaintes, Pückler se déclare prêt à tous les renoncements ; il abandonne au ciel la direction de sa barque. Une vérité que l'orgueil et le froid calcul ont pu voiler parfois reparaît avec un éclat aveuglant ; il la formule ainsi : « Je puis aussi peu me passer de ma Schnucke qu'elle peut se passer de moi. Ceci sera désormais notre Évangile pour l'éternité. » Lucie revient donc à Muskau. C'était pour recommencer

la vie infernale de gens endettés jusqu'au cou, essayant de s'étourdir pour ne pas voir le spectre grimaçant de la ruine. La trêve ne pouvait durer. Dans les derniers jours de mai 1834, Pückler, rassemblant toute son énergie, fit à Lucie de tendres adieux et, sans oser lui confier tous ses projets, partit pour Carlsbad. Elle, de son côté, se rendit chez sa fille Adélaïde, à Carolath, le corps et l'âme brisés, l'esprit hanté de visions funèbres, en disant avec Victor Hugo : « Quelle inquiétude, quel trouble ici sur terre, et, à quelques pieds plus bas, quel silence si profond ! »

* * *

La vie de Pückler de 1829 à 1834 se reflète dans les cinq volumes de *Tutti Frutti*, de même que sa vie en Angleterre s'était reflétée dans les *Lettres d'un Trépassé*. Du nouvel ouvrage, comme du précédent, sont retranchés les détails trop intimes pour être livrés au public. D'autre part, l'auteur remonte souvent au delà de 1829 et se plaît à évoquer quelques-uns de ses plus lointains souvenirs. Cette fois, il n'emploiera plus qu'exceptionnellement la forme épistolaire. *Tutti Frutti* justifie son titre autant par la variété de la forme que par celle du contenu ; biographie plus ou moins déguisée, roman, récits fantastiques, articles politiques, satire, aphorismes, poésies, s'y suivent pêle-mêle. Il s'y glisse même des pages fournies par des amis. Au cinquième volume un personnage appelé le Penseur prend la parole : c'est Varnhagen von Ense qui développe, en termes à peine transformés, la substance d'une de ses lettres à Pückler. Celui-ci sollicita la collaboration de Græ-

vell, mais ce magistrat crut prudent de ne pas s'associer à une œuvre qui devait être une critique acerbe de l'administration prussienne. Cette réserve ne lui servit de rien, car, soupçonné quand même d'avoir collaboré, il fut frappé d'une grave peine disciplinaire. Par endroits, on croit reconnaître la main de Léopold Schefer.

L'un des souvenirs les plus anciens que rappelle la partie autobiographique se rattache à l'éducation que Pückler reçut chez les frères Moraves. Il raconte une visite à la maison d'Uhyst, où des maîtres ridicules faillirent déformer son âme d'enfant. Il a gardé un ressentiment tenace à ces dévots physiquement malpropres et saintement dévergondés. Leur mysticisme dégénère en lubricité; leurs cantiques sont farcis d'images tellement indécentes que Pückler, de peur d'effaroucher un lecteur non prévenu, les cite en caractères grecs. Ces drôles exportent leurs folies; ils envoient des missionnaires dans toutes les parties du monde. Pückler a vu dans la section des jeunes filles un troupeau de femelles exotiques, racolées sous toutes les latitudes.

Il ressuscite une époque postérieure lorsqu'il fait parler de Napoléon un de ses anciens camarades de régiment. Ce vieux chef d'escadron de l'armée saxonne, après avoir servi l'Empereur avec répugnance, était devenu l'un de ses plus fervents admirateurs. « Ah! mes enfants! s'écria-t-il, en enfourchant avec délices son dada. Ça, c'était un autre homme que tout ce que nous voyons de nos jours. En voilà un qui savait prendre les gens, qui savait gagner l'amour des soldats! » Après la bataille de Heilsberg, raconte le vieux guerrier, le 2 juin 1807,

Napoléon passa les troupes saxonnes en revue. Il ouvrit lui-même plusieurs havre-sacs et constata que les hommes n'avaient pas de chaussures de rechange. Il donna des ordres sévères et, trois jours après, six mille chaussures étaient distribuées au corps. A Presbourg, Napoléon vit arriver la garde saxonne au moment où il allait traverser le Danube. Il s'arrêta et, au grand étonnement de tous, pinça les jambes des soldats. « Pourquoi, dit-il en colère au commandant, pourquoi, dans une saison si avancée les hommes ne portent-ils pas des pantalons de drap sous les pantalons de coutil? » Les Saxons, émus de tant de sollicitude, poussèrent d'un élan unanime le cri de : « Vive l'Empereur ! » Les relations entre Français et Saxons étaient excellentes, continua le narrateur. Ces Français avaient le diable au corps et gardaient une bonne humeur étonnante au milieu des circonstances les plus critiques. Le vieil officier connaissait des histoires amusantes dont le héros était le maréchal Lefèvre. Il avait vu Davout sévir contre un fournisseur véreux. La prestance du général Lefèvre-Desnouettes l'avait émerveillé. Pückler répondit à ces récits en racontant le rôle qu'il avait joué lui-même pendant les guerres de Napoléon, le passage des Français à Muskau et la campagne de 1813 dans les Pays-Bas.

Des années de turbulente jeunesse, *Tutti Frutti* rapporte l'épisode de la descente nocturne au caveau de famille. A ce propos, Pückler donne des instructions pour ses propres funérailles. Il veut être incinéré, si toutefois l'Église, qui ne brûle que les vivants, permet qu'on brûle un mort. Il souhaite de la musique, mais pas d'airs funèbres. Qu'on joue plutôt la marche

du *Comte Ory* de Rossini ou le chœur des chasseurs de *Freischütz*.

L'ascension faite en ballon avec Reichhard en 1817 fournit la matière d'une narration pleine de verve et de poésie. L'événement sensationnel de l'année suivante a été le Congrès d'Aix-la-Chapelle. Pückler décrit avec attendrissement le groupe des Françaises qui le consolèrent de ses déboires politiques. Il trace la silhouette des puissants du jour qu'il a approchés, soulignant souvent d'un trait savoureux des figures de grotesques.

Berlin est flagellé dans la *Lettre d'un Prussien à la comtesse R...u à Copenhague* (lisez la comtesse Rantzau, cousine de Pückler) et dans les *Naïves observations d'un campagnard*. La *Lettre* mêle à l'éloge de Frédéric-Guillaume III des critiques habilement déguisées à l'adresse du kronprinz; elle reproche à la cour de s'entr'ouvrir à peine pour les diplomates étrangers et moins encore pour l'aristocratie prussienne. Les soirées berlinoises sont assommantes. Personne ne sachant causer, on joue. Les officiers, ornement des salons, ont une culture rudimentaire; l'un d'eux ignore ce que c'est que Dante; un autre confond Catinat et Catilina. Un général parle, en un français bouffon, de Bolivar qui aurait franchi le Chimborazo pour faire campagne au Mexique. Le même dit que de gros *flacons* de neige lui sont tombés sur le nez. Les *Naïves observations* font part des impressions d'un gentilhomme campagnard venu à Berlin. Ce rural est choqué des constructions sans goût qui déshonorent l'avenue Sous les Tilleuls; il appelle l'Opéra une « vieille comode ». Dans la société, des hommes honorables tels

que Schinkel, Rother, Varnhagen von Ense, sont noyés au milieu de la foule des intrigants, des parvenus, des faux dévots. Vous entrez dans des appartements ornés d'images pieuses et de crucifix; mais ouvrez ce livre dont l'austère reliure porte deux croix dorées : ce sont *les Amours du chevalier de Faublas*. La mode a installé dans les salons des espèces de berceaux en treillage recouverts de lierre derrière lesquels les maîtresses de maison ressemblent à des fauves en cage. Le campagnard voit ces dames se précipiter à tout moment à la fenêtre. Elles guettaient le fourrier de la cour qui portait en ville les invitations à un déjeuner dansant. Si le Mercure royal ne s'arrêtait pas à leur porte, elles étaient navrées, et leur désespoir redoublait, s'il déposait un carton chez une voisine. Le protocole exigeait qu'une invitation à la cour ou chez un prince royal, même reçue au dernier moment, anéantit tous les engagements antérieurs. Un amphitryon se lamente parce que ses invités lui sont enlevés par une Altesse quand son dîner était déjà prêt, un dîner composé de faisans de Bohême, de poisson de mer et de petits pois à dix thalers la livre. Ah ! les petits pois ! En général, la table est bonne dans la société juive et les nobles consentent à se régaler chez cette riche roture. On s'y ennue moins, d'ailleurs, que dans les classes aristocratiques ; on y rencontre des esprits cultivés, des littérateurs, des artistes. Un mécène israélite, M. Kuh, connu à Paris sous le nom de M. Ferdinand Cu, parlait d'art avec beaucoup d'onction.

De la capitale qui n'est, au bout du compte, dit le campagnard, qu'un Kræhwinkel, un trou, Pückler nous transporte dans un trou de province, à Grœlitz,

forme à peine déguisée de Goerlitz, la ville où il avait fait en 1831 une période d'exercices militaires. Il donne à Groelitz pour voisine une ville imaginaire qu'il appelle Klein-Schilda d'un nom légendaire, synonyme de bêtise, routine, orgueil, méchanceté cancanière. Il partage équitablement travers et ridicules entre les deux localités et refait sous forme de récit la *Petite Ville*, la comédie de Kotzebue.

Breslau s'altère injurieusement en Prellau, quelque chose comme « cité des fourbes ». Dans cette capitale de la Silésie, Pückler avait perdu un procès ; de là sa rancune. De plus, Breslau était la ville où avait professé de 1811 à 1832 Steffens, disciple de Schelling, philosophe, géologue, anthropologiste, minéralogiste, littérateur et dévot, animé contre l'auteur des *Lettres d'un Trépassé* de la haine farouche des âmes pieuses. Ce zéléteur, venu à Berlin, s'était faufilé chez les Varnhagen ; il reprochait au *Livre de Rahel* une seule tache, mais grave : c'était de contenir l'éloge de Pückler, un homme sans religion. *Tutti Frutti* cloue au pilori ce professeur Rückwaerts (en arrière), triste pendant au maréchal Vorwaerts (en avant), Blücher, dont la statue se dresse à Breslau. Steffens est représenté comme un sectaire qui appelle les foudres divines sur les incrédules, mais qui ne dédaigne pas les avantages temporels, car il étale aux yeux du bigot kronprinz une piété nullement désintéressée. Breslau n'a pas laissé à Pückler que de mauvais souvenirs ; il parle en termes affectueux de personnes aimables, droites et spirituelles qu'il y a fréquentées ; il a visité, en regrettant l'absence des propriétaires, le palais de la famille Lichnowsky. Tandis que le luthéranisme fanatique de Steffens lui donnait le

frisson, il suivait avec plaisir à l'église catholique de Notre-Dame-du-Sable des cérémonies parfumées d'encens et accompagnées de musique d'opéra.

*
* *

Groelitz et Klein-Schilda sont le théâtre des aventures d'un personnage nommé Mischling. Une partie de *Tutti Frutti* intitulée *Huit jours de printemps et d'été de la vie de Mischling* porte ce sous-titre : « Histoire vraie sous les couleurs d'une nouvelle. » L'autobiographie continue, agrémentée de fictions qui la transforment en roman. Une carte, en partie seulement fantaisiste, de la Haute-Lusace y est jointe, afin que le lecteur puisse suivre plus facilement les péripéties. Dépouillée d'un luxe parasite d'incidents mélodramatiques et ramenée à la vie intime, l'histoire du duc de Hohenburg, comte de Lindenau, qui parcourt le pays sous le nom de Mischling et l'affublement d'un colporteur, est l'histoire de Pückler lui-même. De longues pages qui décrivent le caractère du héros ressemblent à un examen de conscience. Le duc de Hohenburg, indépendant et libre, mène une existence inquiète. C'est un fameux original, courant le monde, essayant de tout sans s'attacher à rien, instruit par l'expérience et cependant dénué de sens pratique, déconcertant par la mobilité de son humeur, aujourd'hui orgueilleux et sarcastique, demain plein de respect pour un mérite inférieur au sien, énigme pour tous, haï des uns, sincèrement aimé par d'autres qui savent découvrir en lui, à côté de parties sombres, de vives lumières et de nobles instincts. Cependant ce n'est pas de ces qualités

solides et de l'estime des connaisseurs qu'il est le plus fier; malgré les conseils de la raison, il obéit aux impulsions d'une vanité puérile qui se délecte d'avantages extérieurs et fortuits, de niaiseries. En résumé, il inspire plus de répulsion et de crainte que de sympathie, parce que peu de gens ont pénétré jusqu'à sa substance intime. C'est ainsi que Pückler se voyait quand il se regardait dans la glace. La vanité qu'il se reproche ne l'a pas rendu aveugle à ses défauts, et l'on ne peut pas dire non plus que, par affectation d'humilité, il se soit dénié tout mérite.

A tout moment il lève l'incognito. Le domestique du duc s'appelle Vivarais comme celui que nous avons vu venir au-devant de Pückler avec de l'argent et une pelisse lors de son retour d'Angleterre. De nombreuses allusions à Muskau, par exemple à Léopold Schefer et aux fonctionnaires du château dont plusieurs portent des noms de bêtes comme l'intendant Wolff (loup) et le secrétaire Hahn (coq), situent exactement l'action et ne laissent aucun doute sur l'identité du personnage principal.

L'intrigue même du roman n'est pas purement imaginaire. Le duc de Hohenburg est sur le point d'épouser la belle baronne de Rosenkranz, lorsqu'une jeune fille qu'il a aimée, Giannina, blessée à mort par des brigands, lui révèle avant d'expirer le fâcheux passé de cette intrigante. Aline de Rosenkranz emprunte quelques traits à Mlle Hæhnel, la maîtresse du prince de Hardenberg, et le mari qu'elle quitte pour épouser le duc est un chevalier d'industrie du genre de M. de Kinsky. Mais elle rappelle plus vivement encore, malgré des déformations voulues pour égarer le lecteur, Henriette Sontag.

Le duc de Hohenburg songe à se marier ; il trouve difficilement la femme de ses rêves ; un obstacle lui vient de son rang. « Fier de par sa naissance et son éducation, libéral par réflexion et jugement, il voulait, au début, ne pas se laisser arrêter par l'infériorité de la condition de sa future ; cependant, s'il poussait un peu les choses, il éprouvait toujours un frisson involontaire à la pensée d'une mésalliance complète, et finalement cette pensée lui faisait prendre la fuite. » C'était là exactement l'état d'âme de Pückler au moment où il cherchait une femme en Angleterre. Un coup de folie arrache le duc à ses hésitations ; la vue d'Aline le bouleverse ; toutes les objections s'évanouissent. « La grâce et la majesté par lesquelles cette femme élue enchantait même l'étranger indifférent, lorsqu'il voyait cette superbe personne, dans une toilette d'un goût exquis, traverser les salons comme portée sur des ailes ou bien dans une réunion mondaine diriger la conversation avec une grâce distinguée, avec une dignité souriante, la gaieté lutine qu'elle déployait devant ses amis lorsque dans une petite société on s'abandonnait à un badinage sans contrainte, et hélas ! la tendresse passionnée, la quintessence de tous les délicieux sortilèges qu'elle savait répandre sur l'être aimé quand nul regard profane ne guettait dans le temple des amours secrètes, qui donc, ayant connu cela, pourrait le décrire, sans que le souvenir, même lointain, ne le bouleversât jusqu'au plus profond de son âme ? Et cependant, cette belle créature n'était qu'une comédienne sur la scène du monde, comme elle en avait été une sur les planches de son théâtre... Il n'y avait qu'un rôle appris par cœur dans la mélancolie

de son regard pensif... » Tout mentait en elle, la douceur de ses yeux bleus, les explosions de passion, tout sauf la joie qu'elle laissait éclater à chaque triomphe de sa beauté ou quand sa basse cupidité était satisfaite.

Comparons à ce portrait d'Aline de Rosenkranz le tableau de Paul Delaroche qui représente Henriette Sontag dans le rôle de donna Anna. Le peintre et l'écrivain ont travaillé d'après le même modèle; ils ont rendu le même charme subtil, le même mélange de grâce et de noblesse, la même mélancolie des yeux bleus. Lorsque Pückler nous décrit la démarche légère de la baronne qui plane à travers les salons comme un bel oiseau, nous nous souvenons de ce qu'il disait quelques années auparavant du murmure d'admiration qui suivait Henriette dans les salons de Berlin et de Londres. Au moral la ressemblance cesse. Henriette n'était pas, comme Aline, une coquette perverse et cupide. Pückler le savait bien. Si néanmoins il la noircit, ne serait-ce point pour se tromper lui-même, pour se guérir d'une passion mal éteinte en substituant dans sa mémoire et dans son cœur une figure indigne à l'image toujours trop chère qu'il conservait d'Henriette? Il avait certainement souffert, et pas seulement dans son amour-propre, quand, invitée à venir à Muskau en 1832, elle s'était dérobée. Pour son propre repos et non pas à coup sûr pour se venger publiquement, car il s'y prend de telle sorte que le lecteur ne puisse rien deviner, il fait de l'idole un monstre; il essaye de croire aux calomnies qui avaient couru sur le compte d'Henriette; en mélangeant cette boue avec ses ressentiments et ses craintes, il façonne un être odieux

qu'il veut avoir la force de haïr ou d'oublier.

Ce sont ces derniers frémissements d'un tragique amour qui font du roman de Mischling une œuvre émouvante. En y introduisant des aventures mystérieuses ou macabres, Pückler a sacrifié au goût du jour. Certains écrivains à la mode qu'il a fréquentés ont déteint sur lui, Hoffmann, Clauren, Houwald, Raupach, Léopold Schefer. Il nous intéresse beaucoup moins quand il leur emprunte leurs recettes que lorsqu'il se contente de nous ouvrir tout simplement son cœur.

* * *

Toute fantasmagorie répugnait à la raison lucide de Pückler. Les personnages, au premier abord étranges, de son roman finissent par se dévoiler comme des réalités humaines. Un prêtre qui, la nuit, dans un cimetière, évoque le diable, n'est autre chose qu'un malfaiteur habile à se déguiser, que la police réussit à prendre au collet. Dans une autre partie de *Tutti Frutti*, la *Fuite dans la montagne*, apparaît un être inquiétant qu'on dirait né du cerveau fumeux d'un Hoffmann; il surgit au clair de lune dans les ruines d'un château ou bien, dans le fracas du tonnerre, près de la *Mordmühle*, le moulin du meurtre. C'est, lui aussi, un brigand que recherchent les gendarmes. Or, ce personnage avait, sans que Pückler s'en doutât, un original en chair et en os. Il en résulta pour lui une longue et fastidieuse histoire.

Le rationalisme de Pückler n'avait pas la prétention de résoudre toutes les énigmes. Il admettait que la nature gardât des secrets impénétrables à la science, mais il ne voulait pas que la croyance à un

monde mystérieux dégénérait en superstition. La juste limite n'avait pas été respectée par Justinus Kerner, l'auteur de *la Voyante de Prevorst*. Ce médecin et poète souabe avait recueilli dans sa maison de campagne de Weinsberg et soigné pendant trois ans une jeune fille cataleptique, Frédérique Hauffe. Il raconta les souffrances et les extases de la malade dans son livre qui parut à Stuttgart en 1829 à la grande joie des âmes religieuses, à la grande colère des esprits indépendants. En 1834, l'année même de la publication de *Tutti Frutti*, Henri Heine reprochait violemment à Kerner, dans ses *Elementargeister*, de vouloir ressusciter la croyance au diable et aux possédés. « O noirs coquins, s'écriait-il, imbéciles de toutes couleurs ! Achevez votre ouvrage ! Échauffez le cerveau du peuple au moyen de l'ancienne superstition ! Précipitez le peuple sur la voie du fanatisme ! » Pückler, plus pondéré, reconnaît que le cas de Frédérique Hauffe est un phénomène d'ordre pathologique où peuvent intervenir des forces encore mal définies, mais il exclut toute action surnaturelle.

Le rationalisme qui s'affirme par la critique de *la Voyante de Prevorst* est celui du dix-huitième siècle. Complété, rajeuni par le positivisme du dix-neuvième et par des idées saint-simoniennes, il constitue la base du système religieux de Pückler.

En septembre 1832, Pückler écrivait à Rahel Varnhagen : « La vraie philosophie ne peut progresser que sur la voie, accessible à tous, des sciences expérimentales... Il faut que nous montions par le chemin de l'expérience et point par un autre. » De même sa religion a pour point de départ la réalité sensible. L'idée de Dieu nous est suggérée par le spectacle

de la nature. L'esprit constate une organisation qui suppose un auteur. Mais il serait présomptueux de vouloir définir trop nettement cet agent suprême. C'est le tort des religions positives. Une erreur semblable serait celle du philosophe qui espérerait faire rentrer la divinité dans une formule purement rationnelle. Un être absolu, abstrait, sans personnalité, n'est pas le Dieu véritable et vivant dont notre piété a besoin. Dieu parle à notre cœur ; chacun de nous le sent. Mais n'allons pas jusqu'à vouloir le rendre visible et tangible ; ne lui prêtons ni forme humaine, ni attributs humains. En répudiant tout anthropomorphisme, Pückler soutient les idées que Feuerbach allait développer avec éclat en 1841 dans son *Essence du christianisme*.

Mais tandis que Feuerbach et Heine mènent contre le christianisme une lutte acharnée, Pückler respecte en lui la religion la plus capable de satisfaire notre cœur et notre intelligence, à condition toutefois qu'elle évolue. Il s'inspire largement du *Nouveau christianisme* de Saint-Simon quand il demande aux prêtres de ne pas figer l'idée de Dieu dans des dogmes rigides et de ne pas éterniser le conflit créé par le christianisme primitif entre la religion et la nature, entre l'esprit et les sens. Le christianisme, dit-il, ne doit pas se pétrifier, mais continuer organiquement sa vie dans l'homme et avec l'homme. Cette religion a déjà subi une Réforme ; il lui en faudra d'autres encore. Elle est un arbre qui réclame les soins constants d'un jardinier, à notre époque plus que jamais.

Un nouveau Messie prêchera l'Évangile de la nature, perpétuelle révélation de Dieu à l'homme. Telle est la conclusion d'une partie du second volume de

Tutti Frutti, où sont racontées les aventures d'Alcibiade de Tavernier. Ce neveu du grand Tavernier, l'illustre voyageur, après avoir servi dans la garde de Napoléon, avait parcouru le monde comme son oncle. Pückler suppose un entretien entre l'explorateur et un émir arabe. Après une rapide esquisse de l'histoire des religions, le « nouvel Alcibiade » déclare que la religion du sage se conforme à l'éternelle nature et que, comme la nature, elle reste la même sous la diversité de formes toujours changeantes. Il se prosterne avec l'émir devant Allah qui leur apparaît dans le soleil comme dans toutes les manifestations de la vie, dans la circulation de notre sang comme dans le travail de notre pensée.

Dieu n'est pas un tyran sombre qui exige la souffrance et le sacrifice. La meilleure façon de l'honorer, c'est de l'aimer, lui et la création. « La vraie religion, dit Pückler, n'est pas un fardeau ; elle est uniquement consolation, soutien, bonheur. Elle te permet toute jouissance autorisée par la raison... » Au nom du droit que nous avons tous au bonheur ici-bas, il condamne sévèrement cette inscription lue sur la porte d'entrée d'un cimetière : « Maintenant seulement vous êtes dans votre vraie patrie. » Le saint-simonien proteste avec véhémence. Non, la vie n'est pas un exil. « Cette image stupide, dit Pückler, d'une école où nous serions sur terre et d'un maître d'école qui, placé au-dessus des nuages, guetterait l'arrivée de la pauvre âme pour lui donner soit des gâteaux, soit le fouet, nous devrions la mettre une bonne fois au rancart avec les autres sornettes d'époques enfantines. »

Heine accusait principalement le catholicisme

d'avoir foulé aux pieds les droits de la nature ; il félicitait au contraire le protestantisme d'avoir commencé l'émancipation de la matière en abolissant l'ascétisme monacal et le célibat des prêtres. Pückler n'accepte pas cette façon d'interpréter l'histoire. Il reproche au protestantisme d'être glacé, abstrait, sèchement spiritualiste, et ses préférences vont au catholicisme, vivant, concret, coloré, parlant à l'imagination et aux sens par la décoration de ses églises et la pompe de ses cérémonies. Toute sa vie Rome l'attirera plus que Wittenberg ou Genève.

A tous, catholiques ou protestants, il demande de pratiquer la tolérance. Ce grand seigneur de vieille souche germanique ne partage pas les préjugés de sa caste contre les juifs. Nourri de la philosophie du dix-huitième siècle, il a pour eux les sentiments d'un Lessing. Il acclame l'émancipation des juifs en Angleterre. Les Anglais, que les *Lettres d'un Trépassé* ont si malmenés, donnent parfois au monde, Pückler le reconnaît, de magnifiques exemples. « Salut à toi, s'écrie-t-il, noble peuple, qui nous as déjà précédés en tant de choses, le flambeau à la main et qui as maintenant porté la hache à cette barbarie stupide mise si longtemps par nous dans toute l'Europe, pour notre honte éternelle, à persécuter une classe nombreuse de nos semblables... » Il ajoute que, depuis qu'il a l'âge de raison, il n'a jamais pu rencontrer un juif cultivé sans éprouver une certaine humiliation, car il sentait que si une race avait le droit de mépriser une autre, ce droit appartiendrait plus aux juifs qu'aux chrétiens.

A l'époque même où paraissaient ces déclarations, Pückler, joignant l'acte à la parole, donnait le té-

moignage d'un large humanitarisme élevé au-dessus des lois inflexibles des Églises. En avril 1834, un de ses gardes-forestiers, un homme jeune et beau, le modèle des serviteurs, s'était donné la mort dans des circonstances horribles, parce que, poursuivi pour avoir rudoyé un paysan, il voulait se soustraire à la honte d'une condamnation. Le clergé ayant refusé les honneurs religieux, Pückler célébra les obsèques et prononça un discours qui arracha des larmes à toute l'assistance. « Il est fort possible, écrivit-il à Varnhagen, que mon langage n'ait pas été très théologique : il était, à coup sûr, humain. »

Le disciple de l'*Aufklärung*, c'est-à-dire de la philosophie du dix-huitième siècle, se reconnaissait enfin à ce trait qu'il réclamait la séparation de l'Église et de l'État. Il dénonçait une collusion entre les institutions religieuses et l'absolutisme monarchique. Les rois, disait-il, qui prétendent régner par la grâce de Dieu, s'efforcent de donner un bon exemple à leurs sujets en se soumettant à Dieu comme à leur maître tout-puissant, afin que les sujets agissent de même envers eux. La religion et l'Église constituent, de toutes les brides politiques, celle que l'histoire nous a montrée constamment la plus efficace. Un pasteur de Muskau, nommé Petrick, avait publié un livre concluant à ce que l'Église se dégageât de compromissions trop terrestres. Pückler recommande vivement cet ouvrage. Le clergé, pensa-t-il, doit se renfermer dans son rôle qui est de donner l'exemple d'une vie vertueuse, d'éclairer les âmes et d'aimer son prochain sans distinction de confession. Qu'il cesse de solliciter l'appui de l'État en faveur de la foi religieuse, qu'il ne soumette pas l'école à la tyrannie

du dogme, qu'il renonce à sa condition de salarié, « alors seulement l'Église deviendra l'institution la plus capable d'éduquer et d'ennoblir le genre humain. »

* * *

L'organisation de l'État est un thème maintes fois abordé dans *Tutti Frutti*. La conception de Pückler est celle d'un aristocrate dont l'éducation politique, commencée dans des milieux libéraux, continuée en Angleterre, au pays du régime parlementaire, a été mûrie au soleil de juillet 1830.

Le roi de Prusse, dans l'émoi causé par la chute de Charles X, s'était laissé arracher la promesse d'une Constitution. Le 9 janvier 1831, Pückler avait envoyé au ministre Lottum un mémoire sur le système de gouvernement qui lui semblait convenir à la Prusse. Ce travail ayant été considéré comme une fantaisie d'amateur, il le publia dans *Tutti Frutti* sous le titre de *Vues politiques d'un dilettante*; mais ce dilettante parlait sérieusement et prétendait apporter une solution pratique, fondée sur des données positives.

Les faits sont là. Le temps a marché. Les monarchies absolues, vainement défendues par les Seckendorf et les Jarke, sont périmées. Les peuples ont réclamé leur part de souveraineté; il est impossible de la leur refuser. Cependant la monarchie est nécessaire. Comme si Pückler se souvenait du *Contrat social*, où il est dit que la monarchie convient aux grands États et la démocratie aux petits, il affirme que les grandes républiques sont irréalisables, du moins en Europe. Il faut donc concilier les deux principes du pouvoir monarchique et de la souveraineté

populaire. Celle-ci s'exprimera par les élections à la Chambre des députés. Mais la volonté populaire est une force capricieuse, impétueuse, parfois aveugle ; elle peut tenir en échec la volonté royale et déchaîner les révolutions. Pour conjurer ce danger, un second degré de représentation est nécessaire, un organisme moins sujet aux fluctuations que la Chambre des députés, une assemblée qui jouira de la pleine confiance du pays, parce qu'elle aura ses racines dans le pays, et qui, d'autre part, sera pour la royauté, tant que celle-ci restera dans la légalité, un appui sûr et constant. Cette institution existe en Angleterre : c'est la Chambre des lords, principe de stabilité, de continuité, de garantie contre des nouveautés aventureuses. Quoique recrutée dans la haute aristocratie, la Chambre des lords n'en est pas moins une émanation du pays. Ses membres possèdent de vastes domaines qui les rendent solidaires de l'intérêt général. Ils sont les interprètes des besoins de milliers d'êtres. Ils jouissent de la considération qui s'attache soit aux porteurs de noms illustres, soit aux bons serviteurs de la patrie. Ce ne sont pas des ennemis, même pas des étrangers pour les classes inférieures, mais seulement les premiers dans la collectivité.

Une constitution semblable est-elle applicable à la Prusse ? Pückler en est convaincu. Il en existe déjà des linéaments. Sans doute la Prusse est encore une monarchie absolue, mais elle l'est plutôt en théorie qu'en fait. Elle a un gouvernement libéral. Elle a donné un gage à l'esprit moderne en délivrant l'État de la tutelle de l'Église. Après 1806, Stein a introduit des réformes démocratiques, presque révolutionnaires. Hardenberg a réalisé d'autres progrès. La

création de la Landwehr, en étendant à tous l'obligation du service militaire, a donné aux masses le sentiment d'une force qu'elles pourraient, le cas échéant, employer à leur propre avantage.

Ces conquêtes de la liberté seraient dangereuses par leur rapidité, si la Prusse n'avait un élément modérateur, son aristocratie, à interposer entre le roi et la multitude. Malheureusement, l'aristocratie rurale, en son état actuel, est impropre à jouer ce rôle. Les réformes agraires et les impôts l'ont ruinée. La bureaucratie l'a chassée de la plupart des fonctions publiques. Elle s'est discréditée elle-même par sa mesquine façon de vivre. Si son appauvrissement lui interdisait le faste de l'aristocratie anglaise, rien cependant ne l'obligeait à se terrer dans des habitations sordides, au milieu du fumier des basses-cours. Son déclin ne l'a pas guérie de sa morgue. Elle se croit d'un meilleur sang que le commun des mortels. Cette prétention l'a rendue ridicule et impopulaire. Les mauvais bergers, c'est-à-dire les agents de l'État et les avocats répandus dans les campagnes à l'occasion de l'attribution des terres, ont envenimé la haine.

Reconstituons, propose Pückler, l'aristocratie sur des bases entièrement nouvelles; remplaçons la multitude des hobereaux pauvres et déconsidérés par un nombre restreint de familles puissantes et entourées de prestige. La première et principale assise de leur crédit sera la possession d'un important domaine. Attachées en quelque sorte matériellement au sol, elles confondront leurs intérêts avec les intérêts permanents du pays. De nombreux quartiers de noblesse ne seront pas nécessaires. A côté des représentants

de maisons illustres dont l'histoire est liée à celle de la Prusse et qui exercent déjà l'autorité de la *Standesherrschaft*, le roi (car c'est lui qui créera les lords allemands) choisira des personnages, civils ou militaires, qui auront brillamment servi le pays et qu'il dotera de biens fonciers, de grands propriétaires ruraux de naissance non aristocratique, enfin des capitalistes disposés à acquérir des terres. Le gouvernement restaurera les finances des seigneurs de vieille souche, des *Standesherrn*, mises en péril par les guerres. Les fortunes ainsi reconstituées et celles des nouveaux nobles devront échapper au morcellement des héritages ; les moyens seront le rétablissement du droit d'aînesse et la création de majorats, c'est-à-dire de domaines indivisibles et inaliénables. Si l'on jette les hauts cris, Pückler invoque l'exemple de l'Angleterre où les aînés ont des droits privilégiés. Les cadets et tous les membres de l'ancienne noblesse qui n'auront pas été admis dans l'aristocratie nouvelle rentreront dans la bourgeoisie. On leur accordera, s'ils y tiennent, la satisfaction de garder la particule. Celle-ci finira par avoir la même valeur qu'en Autriche où l'on appelle « Herr von » le premier manant venu.

L'utilité de cette aristocratie composée d'hommes solidement assis et rompus aux affaires, qui protégerait le pays contre l'absolutisme royal et le pouvoir royal contre les turbulences révolutionnaires, n'est pas seulement démontrée par l'exemple de l'Angleterre. Les événements de France parlent assez haut. Si Louis XVIII, au lieu d'émietter un milliard entre la multitude des émigrés, l'avait employé à créer une aristocratie moderne, enracinée dans le sol, autre-

ment vivante que ces ombres qui forment la Chambre des pairs, les Bourbons seraient encore aujourd'hui sur le trône.

Que serait la Chambre des députés? A quel suffrage serait-elle élue? En quoi consisteraient ses attributions? Pückler ne développe pas cette partie de son programme. Le « dilettante » ne veut parler que de ce qu'il sait le mieux, c'est-à-dire des ressources que l'État tirerait d'une aristocratie régénérée. Pour ne pas rester dans l'abstraction, il vivifie par des exemples les méfaits des bureaux, des commissions de règlement et des avocats, causes de l'appauvrissement de la noblesse; il raconte des histoires plus ou moins authentiques de familles ruinées et remplacées par des parvenus. A cette réalité navrante il oppose son idéal de vie aristocratique, incarné par le duc de Hohenburg. Ce grand seigneur est sujet aux faiblesses humaines, mais, dans les égarements de la passion, sa nature généreuse garde le dessus. Il fait le bonheur de tous ceux qui vivent sur ses immenses domaines. Son faste n'est pas un luxe insolent et criard. Instinctivement prodigue, il veut que les humbles aient leur part de ses richesses et que celles-ci servent aussi à créer de la beauté. Il rayonne dans la gloire d'un demi-dieu bienfaisant.

* * *

Tutti Frutti expose également un programme de politique extérieure. Les idées de Pückler, chimériques parfois, ont à d'autres moments quelque chose de prophétique.

Ce Saxon, devenu Prussien, croit que sa nouvelle

patrie est appelée à l'hégémonie en Allemagne ; elle doit y arriver moins par la force des armes que par la pensée. Le pays qui a produit le roi-philosophe, qui a été le foyer de l'*Aufklärung*, est l'espoir de tous les Allemands amis du progrès. Il a pour devise : *Vorwärts!* En avant ! Grâce à ses institutions libérales, il évincera l'Autriche restée captive du passé. Dans une lettre en français adressée le 6 août 1832 à Ancillon pour le féliciter d'avoir été appelé à la direction des Affaires étrangères, Pückler vantait les services déjà rendus par ce haut fonctionnaire et lui promettait une carrière plus brillante que celle de M. de Metternich, parce qu'un ministre de Prusse avait sur le chancelier d'Autriche l'avantage de travailler dans la lumière au lieu d'être entouré de ténèbres. « L'Autriche marche à reculons et nous avançons. » Cette idée est reprise dans la *Lettre d'un Prussien à la comtesse R...u à Copenhague*. « La Prusse, dit ici Pückler, excite incontestablement l'intérêt général, qu'on la hâsse ou qu'on l'aime. Il est impossible de ne pas faire cas d'elle, car *elle monte*. » Sans doute on peut reprocher à la Prusse son organisation trop bureaucratique et l'excès de ses dépenses militaires ; mais ces abus disparaîtront avec les circonstances qui les ont produits. La lumière triomphera et la Prusse mènera l'humanité vers un avenir plus heureux.

Dès maintenant la Prusse donne des signes de vitalité puissante ; son territoire ne sera bientôt plus un champ suffisant pour son besoin d'activité. Dans un chapitre intitulé *Une pensée patriotique*, Pückler prévoit pour elle la nécessité prochaine de s'étendre au dehors. La densité de la population, dit-il en substance, la recherche d'une prospérité supérieure et

le goût des entreprises peuvent pousser un peuple à se mettre en quête de colonies. A-t-il le droit d'enlever des territoires à leurs occupants? Oui, car il obéit à l'instinct de conservation. Un État est exposé aux troubles, aux révolutions, à la ruine, s'il lui manque un déversoir pour le trop-plein de ses forces. Menacé de mort, il fait le geste spontané de l'homme qui, en danger de se noyer, s'accroche à un nageur, au risque de l'entraîner au fond des eaux. S'il viole les droits des indigènes en créant des colonies, son usurpation lui sera d'autant plus facilement pardonnée qu'il introduira dans des pays arriérés une civilisation plus élevée. La Prusse, à l'étroit chez elle, débordera fatalement un jour sur ses voisins immédiats. En attendant que l'heure sonne, elle est obligée d'acquiescer des contrées au delà des mers. Pourquoi laisserait-elle à l'Angleterre le monopole d'un empire colonial? La France ne vient-elle pas de s'installer en Algérie, malgré les protestations anglaises?

Déjà les *Lettres d'un Trépassé* avaient annoncé que la rivalité commerciale provoquerait tôt ou tard un conflit armé entre l'Allemagne et l'Angleterre. *Tutti Frutti*, tout en rendant justice à certaines institutions anglaises, répète des paroles de haine. Pückler n'arrive pas à concilier en lui-même deux tendances contraires. D'un côté il désire la grandeur de la Prusse, la répression de l'égoïsme anglais, et il ne lui déplaît pas que le droit s'appuie sur la force. D'un autre côté il rêve avec les saint-simoniens d'une réconciliation de tous les peuples et il croit à la vertu toute-puissante de l'Idée.

Que ce soit pour opposer une barrière à l'Angleterre ou pour remplir une haute mission civilisatrice,

Pückler conseille à la Prusse d'agir de concert avec la France. Le moment ne serait peut-être pas favorable à une alliance politique. Une entente morale serait déjà un heureux événement. « Si jamais, dit Pückler, la nationalité allemande et la nationalité française se pénètrent complètement (je veux dire intellectuellement et non politiquement), toutes deux renferment les germes les plus efficaces en quantité suffisante pour réformer le monde entier. » Il faut bannir les souvenirs récents qui s'opposent à un rapprochement. L'Allemagne ne doit pas maudire la France à cause de Napoléon, mais reconnaître avec respect, jusque dans son oppresseur, un prodige incommensurable. Napoléon a peut-être clos la série des grands génies qui ont ébranlé la terre. La marche du monde tend à la disparition des individualités fortes au profit de l'avènement des masses. Les peuples prétendent maintenant régler leurs destinées eux-mêmes, au lieu de s'en remettre à la volonté d'un souverain. Tenant leur sort entre leurs mains, ils préféreront aux aventures guerrières les douceurs de la paix. Les Français eux-mêmes, la nation la plus belliqueuse de l'univers, ont renoncé à leurs anciennes ambitions. Leur récente révolution a montré leur sagesse, leur modération, leur humeur pacifique. Peut-être, pense Pückler, peut-être l'idée des saint-simoniens que les hommes formeront un jour une seule et même famille, que toutes leurs forces concourront au bien-être commun, que les seules guerres seront les rivalités de l'industrie, peut-être cette idée n'est-elle pas une chimère.

*
*
*

Les deux premiers volumes de *Tutti Frutti* parurent en février 1834 chez Hallberger à Stuttgart. Le 27 avril, Pückler envoya les trois autres, en manuscrit, à Varnhagen. Ce précieux censeur les lui retourna le 13 mai en lui recommandant de faire activer l'impression. Le paquet, adressé poste restante à Munich, s'égara au grand désespoir de l'auteur qui n'avait pas de copie de son travail et qui, sur le point d'entreprendre un grand voyage, comptait garnir sa bourse avec les honoraires payables par l'éditeur après remise du manuscrit complet. C'est seulement dans les derniers jours de juillet que le paquet finit par arriver aux mains d'un beau-frère de Pückler, le comte de Tauffkirchen. L'impression fut menée rapidement.

Le premier volume s'ouvrait par une dédicace au prince de Wittgenstein. Faire hommage au premier chambellan du roi, hostile aux libéraux, d'un ouvrage tout pénétré d'esprit libéral, était un procédé comparable à celui de Voltaire dédiant *Mahomet* au pape. Seulement Pückler ne cachait pas l'ironie de son intention. Il accabla le chambellan de compliments hyperboliques et lui déclara que, s'il lui dédiait l'ouvrage, c'était spontanément, ni dans l'espoir de gagner sa faveur, ni par reconnaissance pour des services que le prince ne lui avait jamais rendus. Wittgenstein prit mal la plaisanterie. Il affirma qu'il avait rendu à Pückler plus de services que celui-ci ne se l'imaginait, et que c'en était un fameux que de ne pas publier certaines de ses lettres. Ces paroles, rapportées

à Pückler par son ami Alexandre de Wulffen, attaché à la maison du prince Charles, ne l'effrayèrent pas. Il répondit que Wittgenstein était un sot, menaçant de faire du chantage sans avoir un seul mot qui pût le compromettre, tandis que lui, Pückler, gardait du temps où il était gendre du chancelier de Prusse, enfermées sous un triple cadenas, des choses qu'il déplairait au chambellan de voir révélées.

Wulffen apprit à son ancien compagnon de voyage que le roi se faisait lire *Tutti Frutti* le soir. Un passage sur les décorations choqua vivement Frédéric-Guillaume III ; le tableau de la condition de l'aristocratie prussienne lui parut poussé au noir. D'ailleurs, si cette classe a souffert, dit-il, le principal responsable est le propre beau-père de Pückler ; il rappela que, lorsque Hardenberg lui soumit le projet de loi sur l'attribution des terres, il fit au chancelier cette remarque : « Les propriétaires de biens seigneuriaux seraient fous, s'ils acceptaient cela. » Le souverain loua par contre sans réserve d'autres parties de *Tutti Frutti*, comme le récit de l'ascension en ballon ou la *Fuite dans la montagne*. Le kronprinz ne se prononça pas ; mais on peut être certain qu'il blâma l'ouvrage. Le prince Charles remercia l'auteur, si avare d'éloges, d'en avoir eu pour lui. La princesse Guillaume, la future impératrice Augusta, manifesta hautement son approbation, avec le regret qu'un homme aussi remarquable que Pückler fût tenu éloigné des fonctions publiques.

Le ministre Rother, très amicalement disposé en faveur de Pückler, lui avait recommandé la plus grande prudence. Après avoir lu le livre, il trembla en songeant à toutes les colères qu'allaient soulever ces

pamphlets. Il désapprouva l'impertinente dédicace à Wittgenstein. Des démarches étaient faites auprès du roi pour obtenir l'interdiction de l'ouvrage. Des protestations de toutes sortes, des procès, des duels étaient à prévoir.

Rother n'exagérait pas. Une des premières réclamations vint de l'aéronaute Reichhard qui prétendit, dans un article de l'*Abendzeitung*, que le récit de l'ascension en ballon, inexact sur plusieurs points, lui causait un grave préjudice. Pückler lui administra une verte réplique dans la préface du troisième volume. Une autre plainte était plus justifiée. Le second volume contenait l'histoire d'une famille noble ruinée dont le chef était tourné en ridicule. Pückler, mal renseigné, avait blessé, sans le vouloir, un conseiller de justice, M. d'Unruh, gendre du héros de l'histoire. M. d'Unruh lui écrivit une lettre très digne, exprimant la tristesse que son récit avait causée à des personnes honorables et rectifiant les faits. Pückler répara son tort en faisant des excuses publiques au conseiller et en publiant sa lettre dans la préface du troisième volume. En revanche il opposa un dédaigneux silence aux menaces d'un parvenu berlinois, Maleke, ami du kronprinz, que la *Fuite dans la montagne* représentait, en lui laissant son nom véritable, comme un type grotesque de nouveau riche.

L'affaire la plus grave eut pour origine un autre épisode de la *Fuite dans la montagne*, la rencontre d'un malfaiteur dans les ruines d'un château. Pückler donne le nom de Koenigsburg à ce château que le propriétaire, appelé par lui M. de Lork, a perdu au jeu ; le fils de M. de Lork s'est fait voleur de grands chemins. Justement il y avait en Silésie, dans la ré-

gion où nous transporte la *Fuite dans la montagne*, un château, la Kiensburg, dont le propriétaire, M. de Liehrs, s'était ruiné au jeu. Son fils avait disparu ; sa fille était mariée au colonel Kurssel, un ami de jeunesse de Rother, en garnison à Aix-la-Chapelle. Pückler, qui ne connaissait pas cette famille, apprit avec surprise qu'il avait raconté une histoire réellement arrivée, au moins en partie. « Il faut que je possède un don de divination sans m'en douter, » écrivait-il à Lucie. Les de Liehrs, se croyant mis en scène, s'émurent d'autant plus vivement que le fils disparu était un mauvais sujet ; ils s'imaginèrent que Pückler avait retrouvé sa trace et que le malheureux était devenu véritablement un brigand. Rother se fit l'interprète de leurs doléances. Pückler s'empressa de leur donner satisfaction, comme il l'avait fait pour M. d'Unruh. Il publia dans la préface de son troisième volume une lettre à Rother dans laquelle il exprimait ses vifs regrets du mal qu'il avait causé involontairement à des inconnus. Le colonel Kurssel, homme inoffensif, se serait contenté de cette déclaration ; mais le reste de la famille exigea une réparation par les armes. Pückler ne la refusa pas ; il s'engagea de la sorte dans une longue série de complications.

Les plaintes des particuliers qui se sentaient atteints n'étaient rien à côté du « vacarme épouvantable », comme disait Pückler à Varnhagen, soulevé dès la publication des deux premiers volumes dans diverses catégories du grand public. Lucie, effrayée des clameurs poussées de tous côtés, suppliait son imprudent ami d'être moins agressif à l'avenir. Les défenseurs de l'orthodoxie religieuse lancèrent l'ana-

thème contre l'impie qui sapait les bases du christianisme, contre le champion païen du « culte de la nature ». Les fonctionnaires se liguèrent contre l'adversaire acharné de la bureaucratie. Les avocats ne pardonnèrent pas au grand propriétaire d'avoir prévu, dans son projet de création de colonies allemandes, un pénitencier où seraient déportés leurs semblables. Le projet de constitution d'une nouvelle aristocratie rendait hostiles à l'auteur un grand nombre de familles nobles, menacées de déchéance.

Aux explosions de haine répondaient de vigoureux applaudissements. La jeune Allemagne vanta par l'un de ses organes, l'*Elegante Zeitung* de Laube, l'œuvre hardie d'un prince libéral. L'un des chefs du mouvement, Théodore Mundt, sollicita le patronage et la collaboration de Pückler pour une nouvelle revue, les *Perspektiven für Litteratur und Zeit*. *Tutti Frutti* séduisit Varnhagen par l'indépendance des idées, la lucidité du jugement, la grâce dans le badinage, l'audace et l'élégance dans la satire ; il regretta seulement qu'il y eût des longueurs et il aurait voulu plus de méthode dans la composition. Grævell reconnaissait dans *Tutti Frutti* l'esprit du prince de Ligne. Le baron Voght admira comment l'auteur savait parler de choses graves sur le ton du badinage et mettre dans le badinage plus de gravité que n'en soupçonnaient la majorité des lecteurs. La comtesse de Kielmannsegge apprécia, comme le baron, le don qu'avait son cousin de couvrir d'un style alerte et railleur un fond sérieux. « *Tutti Frutti*, écrivit-elle, procure aux personnes qui ont ma manière de penser une satisfaction infinie. Voilà donc enfin de nouveau un livre qui peut être utile et mérite d'être souvent

médité! » Frédéric Fœrster s'amusait de la fureur des dévots poursuivis par *Tutti Frutti* comme par un démon malin; il raconta l'histoire d'un dignitaire de l'Église qui, en remettant à son sacristain les livres destinés à l'office du dimanche, y glissa par mégarde un volume du diabolique ouvrage.

Dès 1833 Pückler avait envoyé à Sophie Gay un échantillon de *Tutti Frutti* en manuscrit, tout en doutant qu'elle pût en faire usage dans sa revue, les *Causeries*. « C'est trop calculé pour l'Allemagne, lui écrivit-il, pour plaire en France, et Dieu sait d'ailleurs s'il réussira même ici. » Sophie, persuadée que la *Lettre d'un Prussien à la comtesse de R....u à Copenhague*, ce tableau satirique de la société berlinoise, intéresserait des Français, en publia une traduction, qu'elle donna comme un extrait d'un ouvrage devant être prochainement publié par M. le prince de Pückler-Muskau. Cette annonce ennuya beaucoup le prince toujours féru, comme au temps des *Lettres d'un Trépassé*, de son idée de garder l'anonymat. Quoique tout le monde sût à quoi s'en tenir, il ne voulait pas se reconnaître officiellement l'auteur de ses livres. Il écrivit donc une déclaration par laquelle il désavouait la paternité de la *Lettre d'un Prussien* et qu'il pria Sophie Gay de rendre publique. Sophie jugea que c'était là une supercherie indigne d'un écrivain grand seigneur, une comédie qu'on ne s'expliquerait pas en France et qui ne tromperait personne. Elle se contenta d'insérer dans les *Causeries* une prétendue rectification.

Sophie Gay pensa que d'autres parties de *Tutti Frutti* mériteraient d'être traduites en français. Elle pria Pückler de lui envoyer les bonnes feuilles de l'ou-

vrage. Ayant trouvé, disait-elle, « un homme digne de comprendre et de traduire l'allemand de bonne compagnie, » elle proposait de faire paraître une édition française en même temps que l'édition allemande. L'éditeur Fournier était tout acquis à cette idée, mais Pückler s'en effraya. « On m'apprend, écrivit-il à Sophie Gay, qu'on s'apprête à traduire mes *Tutti Frutti* en français, et j'en suis désolé. Je vous supplie de dire à tous les littérateurs de vos amis que ce livre n'est d'un bout à l'autre qu'une satire locale, absolument inintelligible pour des étrangers qui me feraient vraiment tort, s'ils me jugeaient sur une énigme dont je ne peux pas leur donner la clef. Ici le livre fait en effet « furore », comme m'écrit le prince Charles de Berlin ; à Paris il doit paraître plat et sans sel. » Il finit cependant par se laisser faire une douce violence et une traduction parut chez Fournier à Paris, en 1834-1835 sous ce titre : *De tout un peu. Tiré des Papiers du Défunt et traduit de l'ouvrage allemand Tutti Frutti par J. Cohen.*

La réputation de Pückler n'avait rien à gagner à cette spéculation de librairie. *Tutti Frutti* francisé, transporté dans une atmosphère où les grands problèmes politiques et religieux se posaient en tout autres termes qu'en Prusse, n'offrait qu'un aliment médiocre à la curiosité des Français. C'est dans l'intégralité des cinq volumes de l'édition allemande qu'un Français relèvera aujourd'hui encore nombre de choses dignes de retenir son attention. Il verra par exemple de quel prestige Napoléon a continué de jouir en Allemagne longtemps après sa chute, quelle part la France a prise à l'éducation politique de l'Allemagne et quelles sympathies elle y a rencontrées

auprès d'un des esprits les plus ouverts. Si cet homme qui rêvait d'unir la France et la Prusse contre l'Angleterre avait été chargé, selon le vœu de la future impératrice Augusta, de la direction des affaires publiques, quelle serait aujourd'hui la face du monde?

CHAPITRE V

BETTINA D'ARNIM

L'amie de Gœthe et de Beethoven. La chasse aux grands hommes. — Échange de cadeaux entre Bettina et Pückler. L'« *Orlanda furiosa* ». Bettina à Muskau. Une lecture au château. Scènes orageuses. — Bettina et Schleiermacher entreprennent la conversion de Pückler. — Bettina dans *Tutti Frutti*. — La *Correspondance de Gœthe avec un enfant*; dédicace à Pückler.

L'Épître à Varnhagen von Ense placée au seuil de *Tutti Frutti* met en scène une dame de petite taille, aux yeux ardents de magicienne, l'aimable et spirituelle Orlanda. Elle dit à Pückler des gentilleses comme celle-ci : « Vous êtes d'une aridité si engageante que je me sens poussée à faire jaillir quelque chose de ce sol stérile. » Ou encore : « Savez-vous, mon cher, l'effet que vous me produisez? Absolument l'effet de l'autruche. Premièrement votre vanité digère le fer et l'acier à l'envi du meilleur estomac d'autruche; puis, comme cet oiseau, vous êtes persuadé que personne ne vous perce à jour, si vous enfoncez naïvement votre tête dans le buisson. Oui, même votre style soi-disant gracieux ressemble, à s'y méprendre, aux mouvements de l'oiseau, votre pareil, qui fait des signes de tête satisfaits, sourit et se rengorge, en regardant avec complaisance autour de lui, pour s'assurer que de tous côtés on l'a observé

autant qu'il le mérite. » Au portrait physique et au langage d'Orlanda tout Berlin reconnu du premier coup Bettina d'Arnim. Elle avait effectivement comparé Pückler à l'autruche.

Le tome second de *Tutti Frutti* contient une lettre d'une jeune femme, « fine et jolie, mais aussi quelque peu légère, » qui raconte à l'auteur que Steffens, le fameux professeur de Breslau, louait tout dans le *Livre de Rahel*, publié par Varnhagen, sauf les éloges accordés à Pückler, un homme sans religion. Pückler ne faisait que reproduire un propos authentique de Steffens, que Bettina d'Arnim s'était empressée de lui transmettre.

Ces escarmouches de *Tutti Frutti* sont des épisodes d'une double lutte qui se livrait entre Pückler et Bettina, lutte de personnes et lutte de principes.

Varnhagen von Ense reprochait à Bettina d'être envahissante, encombrante, de s'accrocher aux contemporains célèbres et d'exploiter leur gloire au profit de la sienne. « Bettina, écrivait-il à Léopold Schefer, se précipite avec une espèce de rage sur les hommes remarquables par la puissance de l'esprit ; elle voudrait les ronger tous et jeter ensuite les os aux chiens. » Elle avait amené Goethe à lui faire la courte échelle pour qu'elle passât à l'immortalité. Elle avait forcé la porte du sanctuaire où méditait Beethoven. L'auteur de la *Neuvième Symphonie* était mort en 1827 ; celui de *Faust* allait s'éteindre en 1832. Achim d'Arnim, son mari, qu'elle n'avait cessé d'aimer au plus fort de son adoration pour les deux dieux de la poésie et de la musique mourait en janvier 1831. Elle se sentait trois fois veuve en 1832 ; elle avait quarante-sept ans. L'âge n'avait ni calmé son exalta-

tion, ni modéré son ambition. Elle cherchait un nouveau grand homme dont elle partagerait la destinée. Une de ses proies devait être Schleiermacher. Elle le tyrannisa par ses assiduités, l'entoura d'une admiration tapageuse et affecta de vivre avec lui dans une union mystique. Mais le théologien sexagénaire faisait pâle figure à côté de Goethe et de Beethoven. Elle essaya de régner sur l'architecte Schinkel ; mais cet embellisseur de Berlin préférait s'enfermer dans les joies bourgeoises du foyer. Elle aurait volontiers accaparé Louis I^{er}, roi de Bavière, dont elle avait attisé en 1809 la haine contre Napoléon. A défaut d'une tête couronnée, elle se serait contentée d'un littérateur comme Tieck ou d'un amateur d'art comme le baron de Rumohr. Elle eut aussi des vues sur le général Gneisenau, sur le diplomate Guillaume de Humboldt, sur l'historien Ranke. La série s'allongera plus tard du pianiste Liszt et des frères Grimm. Mais une conquête qui lui paraissait, soit plus réalisable, soit plus glorieuse que d'autres, c'était celle du prince de Pückler-Muskau, le fastueux seigneur qui avait débuté dans le monde littéraire par le coup d'éclat des *Lettres d'un Trépassé*, le créateur d'un parc qui devenait légendaire en Allemagne. Quel sujet d'orgueil pour elle, si elle pouvait monter sur le char de ce triomphateur ! Et qui sait vers quelle apothéose cette course la conduirait ? Des amis comme Goethe et Schleiermacher n'avaient pu lui appartenir entièrement. Ces deux hommes étaient gardés par des épouses légitimes, jalouses de leurs droits. A Weimar, Mme de Goethe trouvait de fort mauvais goût que l'intruse tutoyât M. le conseiller aulique. A Berlin, cette bourgeoise de Mme Schleiermacher supportait mal que

Bettina fit irruption dans la vie de son saint homme de mari. Pückler n'était pas défendu par des dragons aussi sévères. Sans doute la princesse existait. Quoique le divorce eût été prononcé entre les deux époux, elle continuait à vivre au château de Muskau. Mais des liens, déjà légalement rompus, résisteraient-ils au pouvoir d'une femme qui se flattait d'avoir fasciné Goethe et Beethoven?

Femme ambitieuse, à qui ne déplaisaient pas les victoires profanes, Bettina combattait en même temps pour une cause, la cause dont Schleiermacher était le protagoniste, celle qui, arrachant la religion à la tutelle dangereuse de la raison, cherchait dans le cœur la source de la vraie vie religieuse et le principe d'une régénération morale de l'humanité. Deux doctrines s'affrontaient : d'un côté, le rationalisme, le libre examen, l'esprit voltairien, représentés par Pückler et Varnhagen, de l'autre, le romantisme sentimental et chrétien de Bettina et de Schleiermacher. Le nom de ce rénovateur du christianisme n'est pas prononcé dans *Tutti Frutti*; mais son ombre plane sur le livre; on le sent derrière Bettina et Steffens. Il est un de ces fantômes que l'héritier des doctrines du dix-huitième siècle poursuit de ses flèches de lumière.

* * *

Bettina ouvrit le feu en janvier 1832. Elle avait la passion de faire des cadeaux. Elle avait offert un gilet à Goethe, un costume de bal et un ouvrage de couture à Mme de Goethe. Elle gratifia Pückler de dessins de sa composition. Le facétieux grand seigneur vit là une belle occasion de s'amuser. Il affecta

d'admirer dans l'un des dessins une Ariane endormie. « Elle est si ravissante, écrivit-il dans sa lettre de remerciements, que même le léopard lui baise voluptueusement les seins, et l'expression de son visage est si aimable, si paisible, qu'on ne sait si elle est réellement morte ou si elle dort seulement. » Bettina, très humiliée, corrige cette monstrueuse erreur. Ce n'est pas une Ariane endormie qu'elle a voulu représenter, mais une bacchante en délire, et le léopard est un tigre ! « Je ne vois pas du tout, répond Pückler avec flegme, pourquoi ce ne serait pas tout aussi bien une Ariane. »

Un cadeau en appelle un autre. Bettina ayant dit un jour à Pückler qu'elle ne lui écrivait jamais, parce qu'elle n'avait pas d'encrier, il promit de lui en envoyer un. Celui qu'il fit exécuter était doublement symbolique. Le récipient, en forme de tête de mort, rappelait les *Lettres d'un Trépassé*; tout autour se déployait une auréole de plumes d'autruche, allusion malicieuse à la fameuse comparaison. Varnhagen alla porter l'objet. A la vue de la tête de mort, Bettina eut une crise de larmes. Elle cria que son mari défunt la regardait par ces orbites creuses, et le commissionnaire dut disparaître au plus vite avec le macabre emblème.

Nullement découragée, Mme d'Arnim écrivit au prince, avec un autre encrier, de longues lettres où elle déballa tout un stock d'anecdotes sur Beethoven et Goëthe. Comme personne à Vienne ne voulait l'introduire auprès du compositeur, elle alla seule chez lui. Il était assis à son piano ; elle s'approcha et lui cria dans l'oreille : « Je m'appelle Brentano. » Il sourit et dit : « J'ai composé une belle chanson pour vous. »

Il chanta *Connais-tu le pays?* et sembla très fier de l'émotion qu'elle laissa paraître. Il chanta encore *Ne séchez point, ô pleurs de l'éternel amour.* Elle passa la main dans la broussaille de ses cheveux ; il la lui baisa et ils se quittèrent comme s'ils étaient de vieux amis. Un autre récit est celui de l'entrée sensationnelle que Bettina prétendit avoir faite, avec Beethoven la tenant par la main, dans une salle à manger où dinaient déjà quarante invités. Beethoven la chargeait de messages pour Goëthe. Il aurait été peiné un jour de ce que Goëthe s'était montré ému par sa musique. Il comprenait que de stupides Berlinoïses mouillassent leurs mouchoirs, au lieu d'éprouver une serene sensation d'art ; de la part d'un grand poëte, il se serait attendu à un hommage moins vulgairement sentimental. C'est aussi de la bouche de Beethoven lui-même que Bettina disait tenir le récit de la scène du parc de Teplitz où Goëthe et lui, se promenant ensemble, virent arriver à leur rencontre l'impératrice d'Autriche accompagnée d'archiducs. Tandis que Goëthe, en courtisan bien stylé, s'effaçait pour laisser passer les hauts personnages, Beethoven poursuivit fièrement sa route en touchant à peine, pour les saluer, le bord de son chapeau.

Sur Goëthe Bettina est intarissable. Elle se considère comme la dépositaire de la pensée du grand homme ; elle se croit sa fille intellectuelle ou, mieux encore, l'amante mystique qui seule l'a pu suivre sur les sommets. Elle fait à Pückler une faveur extraordinaire : elle lui offre, nouveau cadeau, une bague qu'elle tient de Goëthe. Elle l'initie aux mystères du culte dont elle s'est érigée la prêtresse. Elle lui confie des lettres qu'elle a échangées avec Goëthe.

Enfin, consécration suprême, elle l'estime assez haut pour lui communiquer les pages d'un livre qu'elle écrit sur Goëthe, d'un livre dont elle dit qu'il pourra se comparer à ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus saisissant.

Devant ces ouvertures, Pückler reste défiant et railleur. Il se déclare indigne de l'excès d'honneur que Bettina lui fait, lorsqu'elle essaye de l'enlever avec elle dans l'azur. Il est d'une argile trop épaisse pour aller de pair avec une nature éthérée comme elle. S'il n'avait pas un peu de sang français du temps de la Régence dans les veines, il ne serait qu'un plat philistin. Il est, dit-il, le fruit d'une fraude de Méphistophélès qui a remplacé Faust une nuit auprès de Marguerite. Pour bien montrer jusqu'à quel point est irréductible le désaccord entre Bettina et lui, il traite sans ménagement l'homme qu'elle idolâtrait alors, Schleiermacher. Il cite de ce soi-disant représentant du Christ des paroles qui seraient dignes d'un Torquemada. Il termine une violente diatribe contre les pasteurs protestants par ces mots : « Je doute que ton homme, à moitié Luther, à moitié Platon, vaille mieux, tout compte fait. »

Bettina sent que Pückler lui échappe. Elle s'en plaint à lui-même. Elle s'en plaint à Varnhagen, à qui elle dit que son « idéalité supérieure » n'a pas de prise sur l'esprit positif du prince. Elle s'en plaint même à la princesse dans une lettre éplorée où elle la supplie d'intervenir pour que Pückler qui, ainsi qu'elle le sent fort bien, ne lui fait visite qu'à contre-cœur, ne dédaigne point les trésors qu'elle dépose à ses pieds, tel ce livre sur Goëthe, œuvre touchante et belle entre toutes, dont il ne fait aucun cas.

* * *

Pückler se croyait débarrassé de « l'Orlanda furiosa ». Sa vanité d'auteur, d'autruche, aurait dit Bettina, lui fit alors commettre une imprudence fatale. *Anch' io son pittore*, lui écrivit-il un jour en parlant de son parc, et il ajouta qu'il serait heureux de lui faire voir sa création. Bettina le prit au mot et lui promit sa visite. Aussitôt le malheureux se désola de n'avoir pas mieux surveillé sa plume. Il chercha des échappatoires, prétexta une longue absence, proposa une date que, tout bas, il espérait inacceptable. Elle ne comprit pas ou voulut ne pas comprendre. Alors Pückler pria la princesse d'écartier un malheur. « De cette toquée d'Arnim, dit-il, j'ai de nouveau reçu une longue lettre où elle me menace de venir à Muskau. Il ne manquait plus que cela ! Je t'en supplie ; pour l'amour de Dieu, contre-carre ce projet ; sinon, je me livre à des voies de fait sur elle. » Rien ne put arrêter la redoutable femme. Elle arriva vers le milieu de septembre 1833 et descendit à l'hôtel.

Son imagination active conçut un petit roman. Au lieu de se faire annoncer au château, elle erra pendant plusieurs jours dans le parc, comptant sans doute sur une rencontre qui surprendrait le propriétaire ou persuadée qu'il serait intrigué, si on lui signalait une promeneuse mystérieuse. Pückler, dûment averti, fit longtemps le mort. A la fin, cédant sans doute à un mouvement de courtoisie chevaleresque, il écrivit à « l'honorable inconnue » un billet plaisant qu'il était censé lui faire parvenir par les soins de la police.

Il lui disait qu'il avait entendu parler d'une cure homéopathique opérée par elle sur un jeune paysan de la contrée et que, atteint d'une maladie douloureuse, il réclamait son assistance ; elle le trouverait au lit. Bettina ne se fit pas prier deux fois. Naturellement, quand elle vint, le malade était sur pied. Il y avait auprès de lui des personnes qui allaient gêner leur tête-à-tête, la princesse, Léopold Schefer, le littérateur né et domicilié à Muskau, l'hôte habituel du château, d'autres encore. Bettina portait avec elle son inévitable livre sur Goëthe dont elle donnait lecture partout, quoiqu'elle le dit écrit seulement pour quelques initiés. Varnhagen, à qui elle s'était plainte de ne pas toujours être écoutée religieusement, lui avait en vain conseillé d'être plus économe de sa littérature. « Elle ne veut pas comprendre, écrivait-il à Pückler, que, si elle vous applique sous le nez une poignée de roses, on n'a qu'une peur, c'est d'étouffer et que cela vous est bien égal de savoir que ce sont des roses qui vous étouffent. » Le livre qui répandait la terreur dans les salons de Berlin soumit également à une rude épreuve la compagnie rassemblée au château de Muskau. Une fois de plus, l'effet ne répondit pas à l'attente de l'auteur.

Bettina fit elle-même, sans le vouloir, une description amusante de cette séance de lecture, dans une longue lettre où elle se plaignit à Pückler du peu de recueillement de l'auditoire. Elle en veut tout d'abord à Léopold Schefer qu'elle avait prié Pückler de supprimer de la liste des invités, parce qu'elle ne voulait pas que ce « maudit auteur de nouvelles » guettât de ses oreilles pointues les voix du « paradis sacré de la passion ». Le misérable individu, étant venu quand

même, montra par son attitude toute la vulgarité de sa nature. Ce philistin est le bâillement personifié. « Je ne pouvais m'empêcher de rire, dit Bettina, quand je voyais ses yeux, ses lèvres, sa tête s'affaisser pendant ma lecture, comme s'il avait été étourdi par un coup de massue, et tout son corps s'allonger dans la position du sommeil magique, sans pouvoir cependant s'y plonger complètement. » Pückler écoutait avec plus d'élégance. Il était beau à voir, somnolent au milieu de sa vaisselle d'or, éclairé d'un côté par la flamme de la lampe à alcool, de l'autre par le feu de la cheminée qu'attisait un domestique pâle et silencieux. Mais des appétits terrestres le sollicitaient au milieu du rite. Il demandait tantôt de l'eau glacée, tantôt un cigare, tantôt de la bière. Il lui fallait comme intermède une partie de cartes avec la princesse. « Séparé de ta personnalité la plus intime, dit Bettina, tu gaspilles des heures précieuses qui ne reviendront plus et qui ne porteront ni fleurs ni fruits ; tu es abandonné des facultés les plus nobles de ton esprit, de celles qui sont apparentées à la lune... » Pückler, qui ne vivait pas dans la lune, demanda une tartine de beurre, ce qui fit dire à Bettina : « Oui, te voilà assis, et tu réclames une tartine de beurre et avec la pointe d'un couteau tu répands du sel dessus, te pliant comme un roseau, beau même en faisant cela, car la beauté ne t'abandonne jamais, et je pensais hier en te voyant dans cette attitude : Quelle tâche céleste ce serait pour l'art, de te représenter, quand tu fléchis nonchalamment les membres, dans tes poses souples et tombantes ! Je pensais ainsi, et mon cœur s'est rempli de larmes dont aucune n'a été versée, car, conservées de la sorte, elles deviennent un baume pour

mon enthousiasme, et aujourd'hui encore elles séjournent dans ma poitrine comme des gouttes de rosée inviolées, et ton être se reflète en elles. » Le sel répandu sur la tartine de beurre fait songer Bettina aux chefs des gypsies pour qui le sel était un symbole d'alliance, quand ils en mettaient sur leur langue et se serraient les mains, de rupture, quand ils le jetaient aux quatre vents. Elle aurait voulu prendre le sel que Pückler mettait sur son beurre, le disperser dans l'air et signifier ainsi au prince que tout était fini entre elle et lui, mais cette rupture aurait été un désastre pour tous deux, pour lui qu'elle laissait en proie aux puissances néfastes, c'est-à-dire à la princesse et à Léopold Schefer, pour elle dont le rêve de conquête s'écroulait. « Je viens, écrivait-elle au prince un autre jour, parce que je t'aime et parce que je ne puis m'en défendre. J'ai éprouvé hier des douleurs indicibles à rester éloignée de toi ; l'ardeur printanière d'un amour redoublé brûlait sur mes joues. »

Une telle exaltation rendait une catastrophe inévitable. La princesse n'entendait pas qu'une rivale lui enlevât, chez elle, le peu qui lui restait de son ancien mari. Des scènes vives se produisirent entre les deux femmes. Pückler, de son côté, était très mortifié, parce que les déclarations enflammées de Bettina et l'habitude qu'elle avait prise de le tutoyer faisaient croire à son entourage qu'il avait pour maîtresse une femme de quarante-huit ans. Il eut avec elle une explication violente et la pria finalement de quitter Muskau.

Pleine de rage et de désespoir, Bettina resta pendant quelques jours à l'hôtel. Elle ne voulut point partir sans emporter des lettres d'elle à Pückler rela-

tives à Goethe qu'elle lui avait déjà demandées plusieurs fois pour les incorporer à son livre. Elle insista pour les avoir. Le prince les lui renvoya par un domestique d'une façon qui constituait un sacrilège, enveloppées dans un papier trop court, mal ficelées, sans cachet ni adresse. « Ah, Pückler ! s'écria Bettina indignée. Quel trésor tu as jeté devant mes pieds dans ces feuilles empaquetées à la légère, de même qu'un arbre jette ses feuilles mortes ! Et quel sacrifice d'actions de grâces as-tu offert à ton génie tutélaire, à ton bon démon pour la faveur qu'il t'a faite en te donnant par ma main toutes ces richesses ? » En relisant ces lettres, elle a été secouée d'un profond frisson d'amour. La fièvre l'empêchant de dormir dans son lit, elle a pris un oreiller qu'elle a posé sur le seuil de la porte. Étendue à terre, couverte d'un manteau, elle passa la nuit à regarder les étoiles.

Elle retarda son départ dans l'espoir qu'un bon mouvement de Pückler la rappellerait au château. Elle lui adressa des lettres remplies de plaintes et de tendresse. Se souvient-il de la première visite qu'il s'était décidé à lui faire à Berlin, alors que depuis un an elle l'entourait d'un dévouement d'esclave ? La tête appuyée sur l'épaule du prince, elle lui baisait les mains. « C'était chose si naturelle, » dit-elle. Mais il la repoussa doucement, se leva, feuilleta un livre, regarda l'heure, alléguant un rendez-vous avec Schinkel et ne reparut plus de quatre semaines. Malgré cette humiliation, malgré les tortures subies à Muskau, elle ne cesse de l'aimer. « Tu es l'homme splendide ! » s'écrie-t-elle. Le malheur veut qu'il soit prisonnier comme Richard Cœur-de-Lion. Elle sera le Blondel du roi découronné. « Tu as beau, dit-elle encore, m'ar-

racher de ta personne, me séparer de toi, me battre froidement dans ton inconscience, me vilipender, me railler, me mépriser, je me résignerai sans doute à mon sort, mais ma foi en ta nature supérieure ne vacillera pas. »

Une réponse polie, mais froide, dans laquelle Pückler analysait avec une justesse parfaite, avec la sagacité d'un grand connaisseur de l'âme féminine, les sentiments de Bettina envers lui, cette passion qui ressemblait à la frénésie dithyrambique d'une bacchante, avec une sensualité purement cérébrale, artificiellement exaltée, se terminait par des souhaits de bon voyage. Bettina comprit qu'il ne fallait pas prolonger l'aventure. Elle quitta Muskau très agitée. Au delà de Cottbus, à Vretschau, elle eut des crachements de sang. « C'était peut-être, écrivit-elle au prince, le sang qui avait bouillonné pour vous dans mes veines, car, depuis, je me sens soulagée. » A Lubbenau elle s'embarquait sur la Sprée et traversait le Spreewald. Le 25 septembre elle était de retour à Berlin.

* * *

A Berlin, Bettina chercha des consolations auprès de Schleiermacher. Elle se jeta sur le prédicateur avec cette fureur d'accaparement qui s'était brisée contre la froide résistance de Pückler. Elle l'aurait compromis, si la pureté de sa vie ne l'avait défendu contre tout soupçon. Elle se permettait avec le candide ecclésiastique des privautés étranges. Le soir (c'est elle-même qui le raconte) quand il était seul dans son cabinet de travail, elle entra en disant : « Schleiermacher, c'est moi, » et, s'asseyant avec lui

sur le canapé, elle l'amusait par des propos à la fois graves et badins, si bien qu'il s'écria un jour : « Dieu t'a créée en un moment où il était d'excellente humeur. » Elle visitait avec lui à l'Académie les moulages des statues antiques et baptisait en sa présence au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit un Jupiter qui, disait-elle, ne pouvait être jeté au bric-à-brac des dieux morts. Le vendredi elle l'attendait au sortir de la réunion de la Société des études grecques. « Nous nous aimions, écrivit-elle plus tard à Pückler, parce que nous sentions l'esprit et son influence. La main dans la main, nous suivions les longues rues dans la nuit sombre ou au clair de lune ; souvent nous nous arrêtions sur le pont et nous regardions la lune dans l'eau en conversant. Ensuite, quand nous étions arrivés au but, il me baisait les mains et me serrait contre son cœur. » Elle buvait dans le même verre que lui. Elle échangeait avec lui des poésies dont l'une commençait par ces mots : « T'aimé-je ? je l'ignore. » Un jour dans un salon, devant plusieurs personnes, elle lui lâcha cette énormité : « Schleiermacher, tu serais devenu certainement l'homme le plus magnifique de la terre, s'il ne te manquait une chose... Tu aurais dû boire le lait de mes mamelles ; alors ta sagesse se serait développée parfaitement et sans heurt. »

Dans les conversations entre l'apôtre du christianisme régénéré et son ardente amie, le nom de Pückler revenait fréquemment. Le prince brillait au premier rang de ces incrédules contre qui Schleiermacher avait écrit en 1799 ses *Discours sur la religion* et qui avaient si peu disparu qu'en 1821 une troisième édition de cet ouvrage était encore jugée nécessaire. Le

réformateur, qui prétendait que le christianisme devait avoir un caractère polémique, pensa qu'il lui serait peut-être possible d'entreprendre, avec le concours de Bettina, une sorte de croisade pour arracher l'âme de Pückler aux puissances du mal. Il apaisa les colères que le souvenir de Muskau réveillait chez son amie. Le salut du pécheur exigeait d'elle le pardon des injures.

Convaincue par le pieux prédicateur, Bettina fit taire ses rancunes. Elle n'y réussit pas immédiatement. Le dépit et le désir de vengeance grondent encore dans ses premières lettres, quand elle reprit sa correspondance avec Pückler. A cet homme qui l'avait meurtrie elle vante le grand-duc de Weimar qui la vénérât. Elle insinue que, grâce à elle, Pückler aurait été sûr d'une renommée impérissable ; il n'aurait eu qu'à rassembler les lettres échangées entre elle et lui et à les publier sous le titre *Moi et mon démon*. Elle s'excuse en ces termes d'être venue à Muskau : « Je suis fâchée de vous avoir peut-être dérangé dans vos entretiens solitaires avec la princesse ; du moment qu'il y avait si peu de temps qu'elle vous avait rejoint, j'aurais dû comprendre qu'il valait mieux m'en retourner tout de suite. » Allusion venimeuse aux relations très intermittentes de Pückler et de Lucie. Bientôt cependant Pückler put annoncer à Varnhagen que « l'aliénée » commençait à lui écrire sur un ton plus raisonnable. C'était d'ailleurs la première condition qu'il avait mise à la reprise de la correspondance : il demandait de la pondération et de la discrétion. Une seconde condition navra Bettina. Pückler lui défendit de le tutoyer, tout en se réservant à lui-même cette liberté envers elle. Ainsi

le bourreau lui interdisait l'usage de ce « du » si harmonieux dans la prononciation allemande, de cette syllabe caressante, signe des intimités et des abandons ! Il refusait les trésors de tendresse dont ce joli mot était l'offrande. Dans son enfance elle avait éprouvé, raconta-t-elle, une humiliation semblable. A Francfort un petit mendiant avait dédaigné une tartine où elle avait mordu, et le sel s'était répandu sur le sol. De même, en repoussant ce « du » familier où elle avait mis tout son cœur, Pückler méprise un touchant symbole, le pain et le sel de l'amitié parfaite. Elle but ce nouveau calice dans un sentiment d'abnégation chrétienne, afin d'opérer cette rédemption du pécheur que Schleiermacher attendait d'elle.

L'introduction à la vie dévote tentée par l'apôtre et la zélatrice était une de ces expériences qui devaient amuser prodigieusement un blasé comme Pückler. Placé entre Schleiermacher et Bettina, il nous rappelle le jeune Goethe dinant à Coblençe entre Lavater et Basedow et se régalant de poulet, de saumon, pendant que ses deux compagnons dissertent sur l'Apocalypse et sur le baptême. « Prophète à droite, prophète à gauche, dit Goethe ; l'enfant du siècle au milieu. » Le nouvel enfant du siècle fit semblant de se prêter à la sainte tentative. Il tint Varnhagen au courant de ce qu'il appelait l'histoire de sa conversion. Ne croit-on pas entendre les rires homériques des deux compères ?

« Un but m'apparaît clairement, écrivit Bettina à Pückler ; par vous, je cherche la communication avec le divin. » Devant un ouragan qui dévasta le parc de Muskau il était resté impassible. Bettina le

félicita de ce sang-froid, indice de la sublime beauté de son âme. « J'attends, lui dit-elle, que vous veilliez sur cette beauté, que vous lui rendiez hommage; que vous preniez vis-à-vis d'elle l'engagement d'être à la hauteur de semblables dons. » Elle définit son intention : « Je voudrais vous faire comprendre votre propre nature, vous montrer comment vous vous êtes éloigné de vous-même, comment en tombant dans le péché, vous vous faites à vous-même un affront... » Elle dira encore : « Je crois qu'en vous est prisonnière une nature grande et divine, au milieu de puissances cruelles, contre qui la lutte est dure. » Mais précisément l'effort nécessaire fera de lui un conquérant. Qu'il sorte vainqueur d'un combat dont lui-même est le prix ! La vanité est son principal défaut. Qu'il s'en corrige ! Qu'il renonce à briller devant le monde et fasse fructifier ses dons intérieurs ! Qu'il soit prince dans son âme ! Qu'il se recueille dans la solitude comme saint Jean qui, dans le désert, se nourrissait uniquement de miel et de sauterelles et était un grand sage ! Un autre jour Bettina développe cette pensée que Dieu est partout, même dans les choses les plus ordinaires, dans le monde sensible, dans l'amour physique qui rapproche les créatures par l'appât de la beauté, et à plus forte raison dans le monde supérieur de l'âme. C'est du Dieu intime que Pückler doit prendre conscience ; c'est Dieu qu'il doit honorer en lui-même. C'est parce que la marque divine est imprimée en traits particulièrement éclatants sur le front de Pückler que Bettina se prosterne humblement devant lui ; en se faisant sa servante, elle est la servante du Seigneur.

Toute cette catéchisation dérive en ligne droite de

l'enseignement de Schleiermacher ; elle emprunte les idées et jusqu'à la terminologie des *Discours sur la religion*. Lorsque Bettina dit qu'elle veut rétablir le contact entre Pückler et le divin, elle se sert du mot *Vermittelung*, médiation, qui est chez Schleiermacher une formule en quelque sorte sacramentelle. Quand elle signale la présence de Dieu en toute chose, elle adhère à ce panthéisme que, par les tours d'adresse de sa dialectique, l'auteur des *Discours sur la religion* réussissait à concilier avec le christianisme. Parfois les lettres de Bettina sont une transcription des sermons de Schleiermacher ; elle reconnaît qu'elle va les entendre assidûment et que le souvenir de Pückler l'obsède pendant qu'elle les écoute. Un de ces sermons, sur la sagesse de l'amour, semblait prononcé tout exprès pour apprendre à Bettina par quel langage elle agirait le plus efficacement sur l'âme du « contempteur » de la religion.

Derrière le zèle apostolique des deux convertisseurs, le catéchumène soupçonnait des calculs terrestres. Pückler n'était pas sûr que Bettina eût abandonné tout espoir de l'épouser et qu'elle n'eût pas intéressé Schleiermacher à ses vues. Il imaginait l'intrigue suivante qu'il dénonçait à Varnhagen : les deux messagers de Dieu lui auraient servi de parrain et de marraine, après quoi le parrain l'aurait marié à la marraine. Mais il se tenait sur ses gardes et, jouant sur le double sens du mot *trauen*, qui signifie à la fois *marié* et *se fier à*, il disait : *Trau schau wem*. Des rumeurs circulaient à Berlin sur son prochain mariage avec Bettina. On avait d'abord dit qu'elle épousait l'historien Ranke ; puis ce fut le tour de Pückler. Le malheureux s'écria d'un ton lamentable dans une lettre

à Varnhagen : « Ne voilà-t-il pas qu'on me donne pour femme la vieille Bettina ! »

Ni l'un ni l'autre des deux buts, baptême ou mariage, n'était atteint, lorsque Schleiermacher mourut, le 13 février 1834. Bettina, qui avait assisté aux derniers moments, en fit un long récit à Pückler. Cette mort, disait-elle, n'avait rien de comparable en élévation. La communion suprême surtout avait été un spectacle émouvant. L'agonisant, s'étant fait apporter du pain et du vin, les distribua aux personnes présentes en prononçant les paroles sacramentelles : « Prenez, ceci est mon corps... », puis, après avoir communié à son tour, il expira. Bettina le veilla, le couvrit de fleurs et prit une part active aux préparatifs des funérailles. A l'entendre, des centaines de milliers de personnes auraient suivi le cercueil ; pendant quatre heures Berlin aurait été vide. Elle fit parvenir à Pückler un brin de myrte pris dans la chambre mortuaire. Elle lui confia que, peu de temps avant sa fin, Schleiermacher s'était longuement entretenu de lui avec elle et l'avait priée de ne pas détourner de lui sa sollicitude évangélistrice.

La douleur de Bettina, même en faisant la part de l'exagération théâtrale, était trop réelle pour que Pückler n'y compatit point. Comme elle se plaignait de n'avoir désormais plus d'ami à Berlin, ni peut-être au monde, il la gronda en lui affirmant qu'il en serait toujours un pour elle. Cependant il ne pouvait s'associer à l'admiration passionnée qu'elle manifestait pour le défunt. Quand elle prétendait qu'il n'y avait pas eu de mort plus sublime, il protestait en citant celle de Socrate. La communion du mourant, si émou-

vante d'après elle, le choquait. Cela sentait le métier, pour ne pas dire la boutique.

Sur le compte de Schleiermacher, Pückler s'entendait mieux avec d'autres amis. Tandis que Bettina faisait du disparu un philosophe supérieur à Hegel et peut-être à Platon, Friedrich Förster prédisait au contraire à la doctrine de Hegel un brillant avenir et à celle de Schleiermacher un oubli complet. Alexandre de Wulffen réduisait à une trentaine de mille curieux les cent mille Berlinoises qui auraient, d'après Bettina, formé le convoi funèbre. Dans ces trente mille il y avait peut-être trois cents disciples enthousiastes du réformateur, trente qui l'avaient compris et trois qui l'avaient aimé. L'hostilité de Varnhagen ne désarma pas devant la mort. Pour lui le nouveau Messie n'était qu'un *Pfaff*, un calotin comme les autres, et Pückler dit à son ami qu'il partageait cette opinion. Varnhagen raconta que Bettina, jouant une fois de plus le rôle de veuve, prit le deuil au grand déplaisir de Mme Schleiermacher, ce qui fit qu'on lui appliqua ces vers de la ballade de Goethe, *le Dieu et la bayadère* : « Écoute la leçon de tes prêtres. Cet homme n'était pas ton époux. Tu n'es pas autre chose qu'une bayadère. »

Le maître disparu, l'ardeur de prosélytisme de Bettina tomba peu à peu. Elle désespéra de mener seule à bonne fin une mission qui n'avait pas réussi, même avec le vigoureux appui du grand « médiateur » entre la divinité et l'homme.

**

A l'époque même de la mort de Schleiermacher, la publication de *Tutti Frutti* alluma chez Bettina de nouvelles colères. En lui envoyant les deux premiers volumes, Pückler lui écrivit qu'il voulait la soumettre à une double épreuve. Premièrement, prendrait-elle du bon côté les taquineries de l'Épître à Varnhagen? Deuxièmement, renierait-elle la lettre du tome second qu'il avait attribuée, pour dépister le lecteur, à une jeune femme, fine et jolie, quelque peu légère, et qui était en réalité de Bettina, celle où elle rapportait le mot de Steffens, si blessant pour Pückler, à propos du *Livre de Rahel*?

Horriblement vexée au fond, elle voulut n'en rien laisser paraître. « Je m'en tire à très bon compte, écrivit-elle après avoir lu l'Épître à Varnhagen; vous auriez bien pu me houspiller un peu plus. » Elle déclarait que cette Épître à Varnhagen était le plus joli morceau de l'ouvrage; elle adorait d'être taquinée. Le premier volume l'avait pénétrée d'une « chaleur électrique ». Elle craignait que le public n'appréciât pas autant qu'elle les jeux d'une fantaisie gracieuse ou le sel des plaisanteries. Seules les personnes qui aimaient l'auteur pouvaient rendre justice à ses qualités. « Êtes-vous aimé? demanda Bettina; voilà toute la question. »

Un jeune homme que Pückler avait chargé d'aller chez elle pour réparer une erreur commise dans l'envoi des volumes, Bernard Weiss, apprit quels sentiments se cachaient derrière cette apparence de sérénité. Ce Weiss était un israélite, étudiant en méde-

cine, à qui Pückler était censé prendre des leçons de latin et de grec ; en tous cas il les lui payait. Le prince recommanda le brave garçon à son amie et la pria de lui procurer des élèves. Weiss la trouva frémissante de rage pour avoir été traitée de femme légère, et fort penaude de la publication de la lettre qui, si maquillée fût-elle, la montrait coupable de perfidie et de délation. Elle le reçut fort mal. Apprenant qu'il étudiait la médecine, elle lui lança à la figure que les homéopathes étaient des dieux et les allopathes des assassins, tous sans exception. Weiss, qui était allopathe, réfuta cette assertion, « par la voie rationnelle », comme il dit à Pückler quand il lui rendit compte de sa visite, et il ajouta piteusement : « Elle ne m'a pas engagé à revenir la voir. »

En ce qui concerne Steffens, Bettina, écrivant à Pückler, répudiait toute solidarité avec cet homme qu'elle disait gâté par la vie de cour, l'ambition et l'orgueil. C'était lui faire trop d'honneur que de l'attaquer. Steffens, un être religieux ? Mais il ne propose à l'adoration des hommes qu'un veau d'or, tandis que Schleiermacher leur apporte la sagesse divine. Bettina demande pardon à Pückler d'avoir placé sur sa route cet individu sans valeur et d'avoir été cause qu'un homme de son mérite était descendu du haut de sa dignité pour se colleter avec ce zéro. Mais elle jouait double jeu. Elle porta elle-même *Tutti Frutti* chez les Steffens et, dans ce milieu hostile à Pückler, elle se joignit à ceux qui le blâmaient d'avoir écrit de pareilles pages. Pückler savait maintenant à quoi s'en tenir. Il ne cacha pas à Bettina qu'il s'était lourdement trompé quand il avait cru à sa loyauté. Il écrivit à Varnhagen que Mme d'Arnim, tout en con-

tinuant à lui faire des protestations d'amitié, intriguait contre lui.

Aussi éprouva-t-il une certaine inquiétude, lorsque Bettina lui annonça que, revenue de l'accablement où l'avait jetée la mort de Schleiermacher, elle s'était remise à son livre sur Goethe et lui rappela qu'il avait promis d'en accepter la dédicace. Comme il laissa percer sa crainte, elle le rassura. L'ouvrage ne contiendrait aucune malice propre à faire rire le public; celui-ci ne verrait partout que le témoignage d'une estime sans réserve. C'est Pückler, et Pückler seul, qui pourra deviner une leçon dissimulée entre les lignes, une leçon qui doit agir à la manière d'un talisman caché. Elle espère que le prince entendra un jour cette voix discrète et se laissera conduire par le livre, comme par un enfant aimable, dans le paradis de l'innocence. Il ne connaît encore que les parties qu'il a écoutées avec tant de plaisir à Muskau. Maintenant, c'est la correspondance proprement dite avec Goethe qu'elle met en ordre. « La correspondance avec Goethe, écrit-elle, dépasse tout ce qui précède. Elle est un sanctuaire, le trésor d'une nature sincère dont rien n'a terni l'innocence et qui s'exprime en tout comme le calice d'une fleur; celui qui comprendra ses mystères lui rendra justice. » Elle n'a pas une petite opinion de sa tâche. « C'est un chef-d'œuvre à coup sûr que je ferai, si mon bon génie, qui me chuchote à l'oreille les plus belles inspirations, ne m'abandonne pas auparavant. Mais qui me comprendra? Peut-être pas même vous. » Elle veut qu'il lui promette de ne pas lire superficiellement. Chaque lettre est un temple par elle-même. Réunies, elles donnent l'impression d'un tilleul en fleur; chaque petite fleur exhale un par-

fum ; toutes ensemble forment un toit hospitalier d'où partent de voluptueux effluves. Quand elle annonce à Pückler le titre qu'elle a définitivement choisi, elle s'écrie : « Ah ! c'est si joli, si innocent, si ardent, si modeste, si audacieux, si naïf, si inspiré ! Comment une telle chose pourrait-elle ne pas plaire ? Il me semble que chacun ne puisse faire autrement que se mettre à l'unisson de mon enthousiasme, et de tout cela je vous fais don ; ma joie en est doublée. Non, ne craignez rien ; c'est beau, sans aucun doute. Rien ne dépasse la mesure. Pas de mensonges. Tout est beau. » L'exécution matérielle d'une semblable merveille ne pouvait être abandonnée à des artisans. Pour que l'aspect extérieur répondît au dedans, Bettina choisit elle-même son papier et corrigea seule les épreuves. Elle vivait, disait-elle, comme le prophète dans le désert et les feuilles d'imprimerie étaient les corbeaux qui venaient la visiter dans la solitude.

L'impression n'était pas achevée et la dédicace n'était pas écrite, que déjà Pückler avait quitté l'Allemagne avec l'intention de se rendre en Amérique. L'idée qu'il pourrait ne pas recevoir le livre au cours de son voyage ou mourir sans l'avoir lu, consterna Bettina. Elle lui écrivit à Paris : « Si les monstres de la mer devaient vous engloutir, ils engloutiraient en même temps la joie que me cause mon livre ; il n'aura plus de prix à mes yeux, si vous ne le lisez pas ou ne l'aimez pas. » C'est à Paris qu'elle lui envoya le 11 septembre 1834, par l'intermédiaire de Rothschild, les dernières feuilles et la dédicace.

Dans ce morceau Bettina prend un ton de Sibylle pour dire à peu près ceci à Pückler : Ce n'est ni un caprice, ni un hasard, si elle lui fait hommage de son

livre ; elle lui paie une dette de reconnaissance pour la confiance qu'il a mise en elle. Tandis que, partageant les préventions de la foule, elle le méconnaissait, il l'avait jugée plus favorablement. Il l'avait crue capable de le comprendre et de puiser chez lui des trésors du cœur et de l'esprit. Dès lors elle a découvert en lui une nature d'une richesse incomparable. Par une radieuse matinée de septembre elle a pénétré dans son parc ; elle y a vu des mains attentives entretenir avec amour ce coin de la création. Ce parc est l'image de son cœur qui entoure de sollicitude toute chose précieuse et belle. La confiance qu'on met en Pückler est, comme les plantes de son parc, l'objet de prévenances délicates. Elle place sous sa protection le livre écrit à la gloire de Goethe. Qu'il veille sur ces feuilles comme sur les fleurs et les arbres de son magnifique domaine ! Qu'il les défende contre la malveillance du vulgaire ! Unis dans le culte de l'idéal, ils jetteront d'en haut un regard de pitié sur l'humanité médiocre qui, prisonnière de la routine et des conventions, ne les comprendra pas.

Il était difficile de prendre plus exactement que ne l'a fait Bettina dans ces pages le contre-pied de la vérité. Elle s'enorgueillit de la confiance que le prince aurait mise en elle, alors qu'il la croyait capable de toutes les perfidies. Elle célèbre l'harmonie qui aurait existé entre sa pensée et celle de Pückler ; en réalité, un fossé infranchissable les séparait. Elle transforme en idylle les scènes tantôt grotesques, tantôt orageuses qu'elle avait provoquées au château de Muskau.

L'émotion de Bettina en écrivant la lettre qui accompagnait son envoi était si forte que, malgré la défense de Pückler, il lui échappa de le tutoyer. « Je

t'en supplie, disait-elle, écris-moi deux lignes à Francfort-sur-le-Mein, maison Brentano, pour où je pars aujourd'hui ; écris-moi que tu es en bonne santé. Si tu savais combien il m'est pénible de ne pas savoir où tu es, où tu vas, combien il m'arrive souvent dans mes heures de solitude d'être remplie d'une douloureuse impatience, tu aurais pitié, toi, entre tous les êtres le seul que j'aime. » A ce moment Pückler se battait en duel à la frontière belge avec le colonel Kurssel. Il avait d'autres soucis que de lire la prose de Bettina. Le duel l'ayant forcé d'abandonner son voyage en Amérique, il se dirigea vers le sud de la France et oublia de mettre dans ses bagages les pages saintes écrites uniquement pour lui. C'est seulement d'Alger, le 18 février 1835, qu'il remercia l'expéditrice, avec l'embarras d'un homme qui n'avait jeté sur l'envoi qu'un coup d'œil rapide. C'est encore d'Alger qu'un mois après il lui adressa un sonnet où il lui disait qu'elle formait avec Goethe une constellation double, énigme pour le vulgaire, joie de l'élite. Ce bouquet de roses cachait une épine. Goethe était appelé dans le sonnet Mahadeuh, du nom du dieu de sa célèbre ballade *le Dieu et la Bayadère*. Pückler était parfaitement homme à réveiller avec intention le cuisant souvenir de ce qualificatif de « bayadère » que Bettina s'était vu infliger pour avoir usurpé lors de la mort de Schleiermacher le rôle de la veuve. Mais il racheta sa méchanceté l'année suivante, en mars 1836, lorsqu'il écrivit d'Athènes à Bettina qu'il lisait son livre dans l'herbe fleurie au pied du Parthénon. Elle ne pouvait rêver flatterie plus délicate.

En Allemagne, la dédicace affligea les amis de Pückler. Quoique Bettina, loyalement fidèle à sa pro-

messe, se fût abstenue d'y glisser des méchancetés, ces pages étaient un hommage compromettant. « Bettina et vous, écrivait Varnhagen au prince, vous y paraissez trop ne former qu'un seul et même cœur, une seule et même âme. » La dédicace pouvait faire supposer aux libéraux et aux rationalistes qui avaient applaudi aux hardiesses des *Lettres d'un Trépassé* et de *Tutti Frutti* que l'aristocratique écrivain gardait des accointances avec le romantisme réactionnaire et chrétien. Les effusions de Bettina encourageaient la légende, que le prince s'était évertué à détruire, d'une intimité complète qui aurait existé entre elle et lui; elles semblaient justifier les rumeurs qui avaient couru sur leur mariage. Il devenait l'élu d'une excentrique et, chose plus grave, le complice d'une menteuse. Car, tandis que Bettina vantait partout la sincérité de son livre, Varnhagen l'accusait de mentir sciemment aussi bien dans la dédicace que dans le corps de l'ouvrage. Cette confiance dont elle se targuait d'être l'objet, Varnhagen pouvait prouver que le prince ne la lui accordait pas. Elle mentait, quand elle parlait avec attendrissement de son délicieux séjour à Muskau. « Pour moi aussi, écrivait Varnhagen à Léopold Schefer, la dédicace au prince serait une belle et agréable chose, si je ne savais à quoi m'en tenir, et si je ne le savais par la bouche même de Bettina. Elle était pleine de rage et de haine, broyée de douleur, à son retour de Muskau. Elle se lamentait amèrement de ce qu'on eût refusé de l'écouter et employé envers elle de mauvais procédés, ainsi que des mots basement injurieux. » Du moment qu'elle altérait avec tant de cynisme l'histoire de ses rapports avec Pückler, Varnhagen se demandait ce

qu'il fallait penser du grand amour qui, à l'entendre, l'aurait unie à Goethe. L'esprit critique de Varnhagen discernait dans la *Correspondance de Goethe avec un enfant* une petite parcelle de vérité grossie, déformée, travestie pour la plus grande satisfaction de « l'amour-propre hystérique » de Bettina. « Elle se sert, dit-il, de Goethe et de Pücker comme de « mouches », que par coquetterie elle s'applique sur le visage. » Ce besoin maladif de tout rapporter à elle l'entraînait à commettre de véritables fraudes. Elle truquait les lettres ou les datait faussement, de manière à faire croire que c'était elle qui avait suggéré à Goethe l'idée de certaines poésies et que c'était elle qu'il avait chantée. Varnhagen rapportait à Pücker un mot qui résumait spirituellement son propre jugement. Faisant allusion à *Fiction et Vérité*, de Goethe, une dame de Berlin disait que Mme d'Arnim avait écrit *Fiction et Mensonge*.

Varnhagen enregistre avec satisfaction les appréciations défavorables portées sur l'ouvrage. Quand Pücker était déjà en Afrique, il le mit au courant des difficultés nées entre Bettina et Mrs Sarah Austin qui avait entrepris une traduction en anglais, mais qui, excédée des chicanes de l'auteur, lâcha la partie. Bettina fit alors elle-même la traduction qui n'eut aucun succès. Varnhagen ne manqua pas d'informer de cet échec Pücker, qui était alors en Syrie. Le prince voyait désormais les choses de loin, de Sirius, dirait un humoriste. Sorti de l'atmosphère de Berlin, l'esprit élargi par la traversée de l'Afrique, par la contemplation des monuments millénaires d'Égypte, par la visite de Jérusalem, il s'élevait au-dessus des rivalités de partis littéraires ou religieux. De hautes

questions de politique le préoccupaient à présent. Sa vieille animosité contre les Anglais se ravivait en Asie, où il les voyait tout-puissants. En apprenant que « le pays des épiciers », comme il écrivait d'Alep le 28 juillet 1838, avait fait mauvais accueil au livre de Bettina, il prit parti pour « la fière Allemande » qui n'avait eu qu'un tort : c'était de jeter ses perles aux pourceaux.

Dans la sérénité de l'Orient, Pückler oubliait que trop souvent Bettina lui avait échauffé la bile. Informé de deuils qui la frappaient, il éprouva pour elle une sincère compassion qu'il lui continua plus tard, lorsque, vieille et malade, elle se sentit isolée. Même à l'époque où elle l'obsédait, où elle l'exaspérait, où il craignait d'elle vengeance et trahison, il était enclin à l'indulgence. Il la traitait de coquine, de comédienne, mais sans trop de colère. Il commençait en Afrique une lettre par ces mots : « Chère, insensée, insupportable Bettina ! » Oui, elle était irritante, elle était folle, mais elle avait de bons mouvements, des élans nobles qui lui faisaient pardonner bien des travers. Elle disait à Pückler dans sa dédicace : « Restons amis, quels que puissent être nos défauts et nos erreurs aux yeux du monde qui ne nous voit pas sous le même jour, » et Pückler, du pied du Parthénon, lui renvoyait ces mêmes paroles : « Restons amis... » comme un écho, en signe d'acquiescement.

CHAPITRE VI

LE PARC DE MUSKAU

Raisons de créer un parc. — Comment s'est formée chez Pückler l'esthétique des jardins. La *Nouvelle Héloïse*. Étude des parcs anglais. — Doctrine de l'*Aperçu sur la plantation des parcs*. L'idée dans un parc. Le plan ; les dimensions. Rapports de l'art des jardins et de l'architecture. Parc, pleasure-ground et jardin. Les pelouses. Les arbres. Les chemins. Les pièces d'eau ; les rivières. — Application de ces principes au parc de Muskau. Les difficultés ; les avantages. L'exécution. Les constructions ; plans de Schinkel. — L'art et l'industrie ; les exploitations de Muskau ; mines d'alun ; industries diverses ; établissement thermal. — Le château de chasse. — Renommée du parc. — Laube en prison à Muskau. Une satire de Tieck.

Le 1^{er} mai 1815, Pückler, alors âgé de trente ans, annonçait par une circulaire aux habitants de la ville de Muskau son intention de créer un parc de vaste étendue et leur demandait de lui céder à des prix équitables des terrains dont il avait besoin. Le parc, disait-il, l'attacherait définitivement à la contrée ; au lieu de dépenser ses revenus à l'étranger, il en ferait bénéficier ses bons et loyaux sujets qui auraient en outre une magnifique promenade ouverte à tous. Si par des exigences excessives ils rendaient son entreprise irréalisable, il quitterait à tout jamais Muskau et affermerait tout le domaine. Le ton vigoureux, par endroits comminatoire, de ce do-

cument, témoignait d'une résolution bien arrêtée.

Divers sentiments inspiraient à Pückler un dessein grandiose. Il céda tout d'abord à un instinct d'artiste. Admirateur passionné de la nature, il voulait en traduire la beauté dans une ample composition dont elle aurait fourni directement les matériaux. Tandis que d'autres fixaient des paysages sur la toile avec des couleurs, il avait l'ambition de faire d'immenses tableaux avec des arbres et des rivières véritables, avec la verdure authentique des feuillages et des gazons, avec l'émail des fleurs vivantes. *Anch'io son pittore*, avait-il dit à Bettina d'Arnim. Il rêvait d'être un Poussin, un Claude Lorrain, qui manèrerait la bêche au lieu du pinceau.

En second lieu une conception politique guidait Pückler. *Tutti Frutti* nous a montré le rôle qu'il assigne à l'aristocratie restaurée dans sa prospérité matérielle et associée au gouvernement de l'État. Elle établira son autorité non seulement sur des avantages moraux, mais sur la solidité d'une existence soutenue par de vastes possessions rurales et embellie par un luxe de bon aloi. Augmentez le rendement de vos domaines, dit Pückler aux nobles prussiens, mais faites-y entrer aussi la beauté. Donnez à vos habitations la grâce et le sourire. L'*Aperçu sur la plantation des parcs* décrit ces résidences seigneuriales d'Allemagne où l'on arrive en traversant la basse-cour et la cour à fumier et dont toute la propreté intérieure est obtenue par du sable répandu sur le plancher. Derrière la maison il y a, pour tout jardin, un potager agrémenté de quelques œillets; une bordure de lavande encadre des plates-bandes d'oignons et de choux; des arbres fruitiers rabougris

montent tristement la garde autour de carrés de navets. Les chênes et les tilleuls, s'il en reste des temps anciens, sont émondés pour que leur feuillage serve de fourrage aux moutons ; ils lèvent vers le ciel leurs branches nues comme pour crier vengeance.

L'orgueil patriotique s'en mêle. Pückler compare les masures où croupit l'aristocratie prussienne et les châteaux d'Angleterre. Un fermier anglais jugerait tel château du nord de l'Allemagne digne tout au plus de servir d'écurie. En Angleterre les classes moyennes aimeront, comme font les lords pour leurs résidences, à bâtir sous des arbres vénérables, au milieu de grasses prairies, des cottages coquets, protégés par des haies en fleurs. Les plus pauvres entretiendront à côté du potager une pelouse dont le gazon sera pareil au velours, et l'on respirera chez eux le parfum des roses et des jasmins. Pückler souffre de cette supériorité des Anglais dans l'art d'embellir la vie, de même qu'il s'irrite de leur suprématie politique et commerciale.

Pour donner à l'aristocratie allemande l'exemple du relèvement, il se propose de créer une habitation digne de sa race, digne du nom qu'il porte. « Le but principal que j'ai assigné à ma vie, écrit-il à un cousin le 16 avril 1830, est de fonder un établissement capable de rendre à l'avenir à notre famille l'éclat qu'elle a perdu, la richesse et l'influence qui lui ont échappé par suite du morcellement de ses biens. »

Enfin la création du parc devait avoir une utilité sociale en procurant du travail à des centaines d'ouvriers. De nombreux ménages de Muskau et des environs allaient vivre dans l'aisance grâce à des salaires assurés pendant de longues années. Le parc

rendrait à la population un autre service encore, d'un ordre plus élevé, en l'habituant au spectacle de la beauté. Pückler voulait faire comprendre à ses sujets que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain ; il entreprenait leur éducation esthétique ; les avenues de son parc devaient être pour eux et pour d'autres des chemins vers l'idéal.

Cette œuvre l'occupa pendant trente ans, de 1815 à 1845. Il y sacrifia sa fortune. Ses plantations, par les sommes énormes qu'elles engloutirent, le jetèrent dans ces situations tragiques où il se débattit si souvent. Mais sa foi triompha des plus rudes assauts. A l'un des moments les plus sombres, il dit à sa femme : « Muskau est et demeure ma vocation et ma joie ; tout le reste est chose passagère. » A Bettina d'Arnim il dit : « Mon parc est mon cœur. »

* * *

Lorsque Pückler se mit à l'œuvre, il n'appliquait aucune théorie préconçue. Son esthétique se forma peu à peu. Il lut des livres, mais s'instruisit bien davantage en visitant de nombreux parcs tant en Allemagne qu'à l'étranger. Enfin une longue pratique mûrit ses conceptions et perfectionna sa technique.

La vocation précoce que manifestait le petit écolier d'Uhyst, quand il embellissait avec ardeur son jardinet, manqua longtemps de direction. Étudiant à Leipzig, officier à Dresde, puis coureur de grandes routes, le jeune homme eut sous les yeux des spécimens d'une déconcertante variété. A Vienne, en 1807, le Prater et la Brigittenau le séduisent par une beauté

encore presque sauvage. En revanche, à Schoenau, chez le baron Braun, un prétendu jardin anglais charmait les badauds par des inventions saugrenues, telles que de minuscules cascades avec des fleurs artificielles dans l'eau, ou encore une grotte, appelée le Temple de la Nuit, dont la voûte était constellée d'astres en papier et que meublaient des canapés noirs, bordés de franges d'or. Schoenbrunn représentait le vieux style français avec ses allées rectilignes, ses ifs et ses buis taillés, ses bosquets, ses statues, ses bassins. Laxenburg, résidence favorite de l'impératrice, est défiguré par une forteresse féodale qui semble n'avoir été bâtie que pour déclarer la guerre au bon goût ; on y voit une maison à l'envers, un pavillon chinois, un ermitage où des chaises à musique attendent le visiteur. Après ces horreurs, le Jardin anglais de Munich avait quelque chose de reposant, ainsi que les parties anglaises du parc de Nymphenburg.

A Ulm le jeune voyageur se trace un programme. La nature et l'art réunis rempliront désormais sa vie ; son dessein est d'imiter la nature dans de belles créations, et il se propose comme modèles les jardins anglais. Près de Constance, à Oberkassel, tous les éléments d'un parc magnifique sont rassemblés d'avance ; la main de l'homme en ferait aisément une merveille. Après avoir franchi le Saint-Gothard, Pückler arrive aux îles du Lac Majeur ; il préfère la végétation touffue et libre d'Isola Madre à la grâce plus apprêtée d'Isola Bella. De retour en Suisse, il lit avec ravissement à Vevey la *Nouvelle Héloïse* dont il connaissait déjà le célèbre chapitre sur les jardins. Mme de Wolmar disait de son Élysée de

Clarens : « Il est vrai que la nature a tout fait, mais sous ma direction, et il n'y a rien là que je n'aie ordonné. » C'est exactement ainsi que Pückler procédera dans la suite. Il considérera, lui aussi, que l'art doit intervenir pour grouper et façonner les matériaux fournis par la nature. Seulement l'art aura chez lui un rôle plus étendu que chez Rousseau ; son parc sera plus soigné, plus travaillé que l'enclos de Mme de Wolmar. Pour le moment, il est entièrement pénétré de l'esprit de la *Nouvelle Héloïse*. C'est au nom de Rousseau qu'il condamne le jardin français des Délices, près de Genève ; il regrette que les Genevois violent, dans leurs jardins d'une insipide régularité, les principes du philosophe, leur compatriote. Son éducation artistique se continua pendant son premier séjour en Angleterre, en 1814. C'est à son retour que, stimulé par les exemples anglais, il signifia son vaste projet aux habitants de Muskau par sa circulaire du 1^{er} mai 1815. Ses fiançailles avec Lucie de Hardenberg activèrent son zèle, car il voulait installer sa femme dans un paradis, œuvre de ses mains.

Au début son esthétique ne s'affranchit pas de certaines conventions chères au dix-huitième siècle. Il voulut avoir un ermitage comme celui de Laxenburg ; il y logea un ancien soldat de la garde, haut de six pieds, au nez énorme, à l'aspect farouche. Le contrat conclu avec cet homme stipulait qu'il porterait une robe de moine serrée par une corde autour des reins, qu'il laisserait pousser sa barbe et ne quitterait sa solitude que le lundi pour acheter ses provisions à la ville ; en plus du logement, du chauffage et de l'éclairage, il recevait cinquante thalers par an et, tous les trois ans, une robe neuve. Aux ermitages

le dix-huitième siècle donnait comme pendants des bergeries. Pückler eut la sienne avec un berger en gracieux costume, porteur d'une houlette dorée. Le Petit Trianon avait ses moutons pomponnés ; Pückler réunit à son pavillon de chasse douze jeunes chevreuils qui portaient au cou une sonnette attachée par un ruban rouge.

Nous le voyons en désaccord avec Rousseau lorsque, après avoir visité en septembre 1817 près de Sagan le parc célèbre de Buchwald, il écrit à Lucie : « C'est beau ; la nature y a tout fait., mais on y cherche en vain le fini et l'élégance d'un parc anglais. » Il étudie avec le jardinier de Buchwald un arrosage savant qui double la beauté naturelle des gazons. A Teplitz, dans l'été de 1818, il entend vanter le travail exécuté par un jardinier anglais à Ratiborschütz, la résidence de la duchesse de Sagan. Il songe à faire venir cet artiste à Muskau, car, écrit-il à Lucie, « dans mes plantations il y a encore beaucoup de gaucheries et de maladresses d'écolier. » C'est encore l'écolier qui parle, lorsque la même année il se rend d'Aix-la-Chapelle à Bruxelles et qu'il admire un rocher artificiel dans le parc de Laeken. Avec Schinkel venu à Muskau, il se préoccupe des rapports entre l'architecture et les plantations. Il examine cette même question avec l'Anglais Repton, fils d'un célèbre dessinateur de parcs, qu'il fait venir à grands frais d'Angleterre en 1822. Repton était plus architecte que jardinier. C'était peut-être une raison pour que Schinkel approuvât ses plans, mais Petzold, qui dirigea les plantations plus tard et qui était essentiellement jardinier, regretta cette coûteuse et assez stérile intervention.

En 1826 Pückler repartait pour l'Angleterre, tout fier d'avoir reçu à Weimar les félicitations de Goëthe pour l'œuvre de Muskau destinée à répandre le sens de la beauté. Pendant son long séjour, il fit une étude attentive et raisonnée des créations des grands jardiniers anglais. Le parc de Blenheim, au duc de Malborough, planté par Brown, celui qu'on appelait Capability Brown et que Pückler appelle le Shakespeare des jardins, le frappe d'étonnement par ses lignes grandioses. Une autre œuvre du même Brown, Harewoodpark, tempérant la noblesse par de la grâce. Repton, l'auteur d'un *Traité de l'Art des jardins* que Pückler avait beaucoup médité, le père de son collaborateur de Muskau, avait consacré quarante ans de sa vie au parc de Cobhamhall. Le résultat était merveilleux ; aucun autre parc, pensait Pückler, n'était plus digne de servir d'objet d'étude. Les créations récentes de Nash le satisfirent moins ; elles lui apprirent cependant comment on transforme de simples pâturages en jardins ravissants, coupés de pièces d'eau ; il y nota aussi des procédés techniques, tels que le transport des terres et des matériaux par wagonnets sur rails. Des erreurs grossières étaient commises de-ci, de-là ; des constructions gothiques jetaient de la laideur dans de jolis sites. Mais que de merveilles aussi ! A Warwick une forêt vénérable entoure la masse imposante des édifices. Dropmore étale une floraison exubérante. Windsor réalise l'unité dans la grandeur. Studley-Park met une guirlande de verdure autour des ruines de Fountains Abbey. Enfin un parc près de Glengariff, où l'art disparaît dans la nature, inspire à Pückler une page qui est une sorte de préface à son *Aperçu sur la plantation*

des parcs. « Pas un arbre, dit-il, pas un bosquet ne semble planté avec intention ; les perspectives ne s'ouvrent que l'une après l'autre, ménagées avec une sage économie, avec une sorte de nécessité. Chaque chemin est mené de telle façon qu'il semble ne pas pouvoir sans violence prendre une autre direction ; l'effet le plus splendide de la forêt et des plantations a été obtenu par un habile traitement des masses, par l'art de les mettre en contraste, ici par des coupes, là par des élagages, par des branches qu'on relève ou qu'on abaisse. De cette manière le regard est tantôt attiré vers les fonds ombreux de la forêt, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des branches ; on obtient toutes les variétés possibles dans le domaine du beau, sans que cependant la beauté soit offerte toute nue ; au contraire elle est toujours suffisamment voilée pour laisser à l'imagination tout l'espace qu'il lui faut ; car un parc sans défaut ou, en d'autres termes, une contrée idéalisée par l'art doit ressembler à un bon livre qui suggère autant de pensées nouvelles et de sentiments nouveaux qu'il en exprime. »

Formé par ces multiples leçons, Pückler avait le droit de dire que l'Angleterre avait fait de lui un parfait jardinier.

* * *

L'Aperçu sur la plantation des parcs expose la doctrine née de cette longue suite d'expériences, d'observations et de réflexions.

« La nature embellie par l'art » : c'est sur cette formule que Pückler établit toute son esthétique. La nature, dit-il, est le plus chère à ses fervents « là où

elle apparaît unie à la main créatrice de l'homme, de même que la pierre précieuse brute n'acquiert que par le polissage son plus haut degré de beauté. Par là je ne veux nullement dire que la nature entièrement sauvage ne puisse provoquer les émotions les plus profondes, les plus suaves, quand elle est abandonnée à elle-même dans sa grandeur simple, souvent sublime, donnant parfois le frisson ; mais, pour que la jouissance soit durable, il faudra toujours que l'on aperçoive les traces de la sollicitude de l'homme et de son action intelligente. » Pückler n'aura donc pas pour la nature le fanatisme intransigeant de Rousseau qui la veut inculte ; il la préfère parée et en quelque sorte apprivoisée.

L'action intelligente de l'homme se marquera tout d'abord par la conception d'un plan. Une idée doit diriger l'établissement d'un parc. Cette idée sera différente selon que le propriétaire appartiendra au monde de l'aristocratie ou à celui du commerce. Le parc d'un gentilhomme reflétera son rang social ; on y sentira le souffle du passé. Animé par une pensée dominante, il formera un tout organique où chaque partie, chaque détail aura sa fonction. Mais il n'y aura d'unité vivante que si le plan est étudié sur place, s'il s'inspire directement du paysage. Les dessinateurs en chambre, même si on les a renseignés abondamment sur la configuration du terrain, ne peuvent élaborer que des projets factices.

Le plan le plus longuement mûri ne dispense pas de retouches. Il y a des erreurs que l'exécution seule révèle. Le véritable artiste ne reculera devant aucun sacrifice pour les corriger. Il arrachera des arbres, s'il constate qu'ils font mauvais effet à l'endroit où

il les a placés ; il démolira des constructions à peine achevées.

Quelles dimensions aura le parc ? Il donnera l'impression de grandeur sans être très étendu, pourvu que les proportions et les distances soient bien calculées. C'était une erreur de Michel-Ange de croire que la coupole du Panthéon, couronnant Saint-Pierre, serait plus imposante. Les pyramides d'Égypte transportées sur le Mont-Blanc produiraient à peine l'effet de guérites. Beaucoup de parcs anglais ne paraissent pas aussi vastes qu'ils sont, ou bien leur immensité n'engendre que fatigue et monotonie. Les grands parcs seront à leur place dans les pays peu favorisés par la nature où tout leur attrait leur viendra d'eux-mêmes. En Suisse, en Italie, dans l'Allemagne du Sud, un simple jardin donnera l'illusion d'être spacieux, si l'on sait y ménager des échappées sur de beaux environs.

Une opinion très répandue est qu'il ne faut pas de barrière entre un parc et la campagne qui l'entoure. Erreur ! Une clôture n'a pas seulement une utilité pratique en protégeant le parc contre les déprédations ; elle en fait un monde différent du monde extérieur ; elle enferme l'âme dans un séjour de paix. L'art consiste à l'établir sans qu'elle choque la vue ni qu'elle entrave l'essor de l'imagination. Elle sera formée par ces fossés qu'on appelle des *aha*, du côté où l'on voudra ouvrir une perspective sur le dehors. Ailleurs des palissades en bois seront dissimulées derrière des plantations ; plus loin s'élèvera un mur que couperont des bouquets d'arbres et des touffes de buissons ou qu'habilleront le lierre et la vigne folle.

Dans cette enceinte, groupez harmonieusement vos

éléments, pelouses, arbres, pièces d'eau, constructions. Un instinct guidera l'artiste dans la distribution de l'ombre et de la lumière. Les parties lumineuses dans un paysage sont les pelouses et les bassins ; les ombres, ce sont les arbres, les rochers, les bâtiments. Évitez de donner une impression d'émiettement et d'agitation en interrompant trop fréquemment la lumière ; de même n'assombrissez pas le paysage en abusant des masses opaques. Faites disparaître par moments les parties claires derrière un rideau de végétation, et piquez par-ci par-là des points brillants dans la verdure.

L'adaptation des bâtiments à l'ambiance est chose délicate. Le plus splendide palais fera tache, si la nature ne vient pas l'enlacer amoureusement. Faites une différence entre les constructions qui conviennent à la ville et celles que vous élèverez dans un parc. Là vous rechercherez la régularité et la symétrie ; ici votre fantaisie se jouera plus librement. Ne dressez pas un château fort dans une plaine basse ; n'entourez pas une chaumière d'un parterre à la française. Les vagues de verdure que forment les vieux chênes feront valoir les ogives gothiques, tandis qu'une villa italienne aux lignes horizontales s'accommodera mieux du voisinage des pins et des peupliers.

Le parc proprement dit, entendons par là l'ensemble des bois, des prés et des pièces d'eau, est relié à la maison d'habitation par des espaces intermédiaires qui sont le pleasure-ground et le jardin. Le parc est un raccourci de la nature idéalisée, le jardin un prolongement des appartements, un salon en plein air. Aussi le luxe le plus riche convient-il au

jardin. En guise de tapis, il aura le velours d'un gazon brodé de fleurs; on y mettra les plantes exotiques les plus rares, des oiseaux aux éclatants plumages, de magnifiques sièges de repos, des fontaines jaillissantes, des berceaux ombreux. C'est le domaine où le maître et plus encore la maîtresse de maison laisseront se jouer leur fantaisie inventive. Le pleasure-ground participe à la fois du jardin et du parc. Moins somptueux que le premier, il est moins agreste que le second. On peut, comme en Angleterre, le placer sur un seul côté de l'habitation ou le développer tout autour, comme à Muskau. Il contiendra les jardins de fleurs, l'orangerie, le jardin d'hiver, les serres et les jardins potagers. Il est bon de séparer par une ligne visible le jardin et le pleasure-ground du parc. De la sorte l'œil est plus vivement frappé par le contraste entre la partie élégante, traitée avec un soin raffiné, et la vaste étendue où l'art gouverne plus discrètement la nature.

Les beautés d'un parc sont mises en relief par les pelouses. « Un gazon vigoureux et frais, dit Pückler, est au paysage ce qu'est aux vieux tableaux de saints le fond or sur lequel leurs honnêtes et douces figures se détachent avec un redoublement de grâce. » Il enseigne à ses compatriotes les moyens d'obtenir des pelouses rivales de celles dont l'Angleterre s'enorgueillit, l'art de préparer le sol, le choix des semences, bref, les multiples opérations qui produisent soit le fin velours du jardin et du pleasure-ground, soit l'herbe haute et drue des prairies où le vent se joue comme la main de l'amant dans la chevelure de la bien-aimée.

C'est avec le même mélange de poésie et de science

technique que Pückler parle des arbres. Il a pour eux le respect religieux d'un Ronsard. « Heureux, s'écrie-t-il, celui à qui ses ancêtres ont laissé de hautes forêts ou, en masses isolées, des chênes, des hêtres, des tilleuls séculaires, fiers géants de notre Nord, non violés par la hache meurtrière ! Qu'il ne les regarde jamais sans vénération et sans joie ! Qu'il les aime comme la prune de ses yeux, car, si presque tout s'acquiert par l'argent et la puissance, il n'y a pas de Crésus, il n'y a pas d'Alexandre qui puisse restaurer le chêne millénaire dans sa majesté, une fois que l'humble tâcheron l'a abattu. » Quelquefois un de ces nobles vétérans dérangerait l'harmonie de l'ensemble. Avant de le sacrifier, qu'on essaie de le sauver en modifiant le plan ! A Muskau vingt tilleuls d'un grand âge tendaient devant la façade du château un rideau impénétrable. Pour dégager la perspective, Pückler dut se résoudre à les abattre. Il les pleura, mais il fut récompensé de son acte de courage par la vue magnifique qui s'ouvrit désormais sur des pelouses et des collines. Le plus souvent il conserva grâce à des transplantations hardies et savantes les arbres qui gênaient ses desseins. Ceux qu'il immolait sans remords étaient les peupliers ; il ne les admettait qu'en masses compactes ; plantés en allées droites, en alignements de grenadiers, ils lui faisaient horreur.

Les chemins d'un parc, dit Pückler, sont « les guides muets du promeneur ; ils doivent servir à lui faire découvrir sans contrainte tous les agréments que la région peut offrir. » Ces guides seront discrets ; ils n'apparaîtront pas en nombre excessif ; ils ne couperont pas les surfaces de verdure par des raies brutales. Ils ne s'infléchiront pas en courbes

arbitraires, mais suivront un tracé logique. S'ils s'écartent de la ligne droite, ce ne sera pas sans raison ; c'est parce qu'ils rencontrent un obstacle. Au besoin on crée cet obstacle pour justifier une déviation.

La logique réglera de même l'aménagement des rivières et des bassins. Pückler célèbre en termes lyriques la gloire de l'eau. Si la rigueur du ciel a refusé à votre domaine le scintillement des nappes liquides, la rêverie des étangs endormis, le babil des ruisseaux, le chant des cascades, ne reculez devant aucune dépense pour y amener ces enchantements. Mais il vaut mieux renoncer résolument aux séductions de l'eau que d'en faire un emploi qui sente la contrainte ou l'artifice. Le tracé du cours des rivières doit être aussi naturel que celui des chemins. Les rives, tout en étant parallèles dans l'ensemble, présenteront cependant des diversités qui paraîtront imposées par la configuration du terrain. Évitez ce que les architectes paysagistes appellent les lignes nobles, c'est-à-dire, le plus souvent, des arrondis dessinés par des esthètes en chambre ; épiez le jeu de la nature qui tantôt brise le courant contre une saillie du rivage, tantôt l'endort en de paisibles anfractuosités. Si vous créez un lac sous les fenêtres du château, gardez-vous de l'étaler aux yeux dans toute son étendue ; coupez-le par des îles, poussez-le dans des échancrures qui, derrière des rideaux d'arbres, sembleront le prolonger mystérieusement. Que des pelouses, des arbres tantôt isolés, tantôt groupés, des arbustes, des fourrés, varient l'aspect de ses bords. Surtout sachez l'éclairer. Un lac envahi par l'ombre perd beaucoup de son charme. Pour que l'eau déploie tout son pouvoir magique, elle

a besoin du secours de la lumière. De même que les lignes des rives, les contours des îles seront copiés sur la nature. Combien de ces îles, hélas ! trahissent leur origine artificielle ! Il y en a une qui dépare le beau jardin royal de Buckinghamhouse en Angleterre ; on dirait un pudding nageant dans sa sauce.

Les vallonnements naturels sont supérieurs à tous ceux que peut arranger la main de l'homme. Si l'on est obligé d'élever un monticule, soit pour créer un point de vue, soit pour se débarrasser de la terre qui provient du creusement d'un lac, on s'inspirera, comme pour les îles, des leçons de la nature ; on imitera les formes qu'elle a données aux collines sous l'action des eaux.

Le parc, une fois achevé, ne peut être abandonné à lui-même. Il exige des soins constants. Il est une masse vivante dont il faut surveiller le développement. A la bêche créatrice succédera la hache qui réglera la croissance des arbres, refoulera leurs empiétements, pratiquera des coupes hygiéniques. Pas un hiver ne se passera sans qu'elle ouvre de larges trouées à l'air et à la lumière, afin que puissent s'épanouir de jeunes et vigoureuses frondaisons. On se préoccupera de même de conserver aux gazons leur force et leur fraîcheur, aux prairies leur fertilité. Le curage périodique des pièces d'eau les défendra contre la pullulation des mousses et autres parasites aquatiques. Un parc n'est pas seulement la nature idéalisée ; il est aussi la nature qui, non exempte de coquetterie, procède régulièrement à sa toilette.

*
* *
*

Le parc de Muskau naquit de l'application de ces principes. L'entreprise reposait sur une de ces idées qui, d'après le système de Pückler, doivent déterminer la physionomie d'un parc : il s'agissait d'évoquer l'histoire de la grande famille aristocratique de qui toute la région portait l'empreinte. La race des Pückler remontait à l'aube de la civilisation germanique. L'ancêtre dont elle se réclamait apparaissait dans un cadre d'épopée, sur le seuil de l'époque chrétienne. La terre même de Muskau gardait de multiples vestiges de l'antique paganisme slave. Le parc devait suggérer des visions de ce passé lointain et former une enceinte vénérable où l'on entendit la voix des siècles. Pückler se proposait de dresser devant l'entrée principale la statue équestre de l'aïeul légendaire, le margrave Rüdiger de Bechelaren, et de relever au sommet d'une colline un burg féodal en ruines. Le manque d'argent l'empêcha de réaliser l'idée de cette sorte d'introduction historique.

Il voulut qu'à cette extension à travers le temps correspondît l'extension à travers l'espace. Il fallait que par ses dimensions le parc affirmât l'antique souveraineté de la race sur le pays. Quoique le château fût descendu de la colline pour s'installer au fond de la vallée, sa domination avait continué de s'exercer sur la ville de Muskau et sur de vastes territoires. C'est ce pouvoir que Pückler voulut commémorer, en englobant dans un parc de neuf cents hectares le château, la ville, deux villages, des collines situées sur les deux rives de la Neisse, celle de Berg sur la

rive gauche avec ses mines d'alun, et celles de la rive droite qui s'étagent en trois plateaux. Il prévoyait que cet accaparement de toute une contrée soulèverait les clameurs des ultra-libéraux. Il répondit d'avance en revendiquant pour l'aristocratie chassée des fonctions publiques le droit de se réfugier dans un monde romantique, éclairé par les reflets glorieux de son passé. « A vous, dit-il, appartiennent aujourd'hui l'argent et la puissance ; laissez à la pauvre noblesse qui a fait son temps sa poésie, la seule chose qui lui reste. Honorez la vieille affaiblie, Spartiates ! »

Les difficultés étaient grandes. Un sol sablonneux, couvert en grande partie de pins communs, menaçait d'être rebelle à des plantations touffues. Des constructions encombraient le terrain. Une rue de la ville, qui passait à proximité du château, semblait interdire tout agrandissement et tout embellissement à l'ouest. Le vieux château, devenu l'*Amthaus*, c'est-à-dire le bâtiment des bureaux de la *Standesherrschaft*, et le nouveau château, résidence de la famille, étaient entourés de remparts et de fossés qui contrariaient la conception de Pückler. Enfin sur les 900 hectares qu'il lui fallait, 500 ne lui appartenaient pas ; des négociations épineuses avec les propriétaires étaient à prévoir.

Les avantages, il est vrai, ne manquaient pas. Si le sol était ingrat, il se soulevait en ondulations d'où la vue s'étendait sur les montagnes de Silésie et de la Haute-Lusace. La Neisse amenait au milieu du parc la masse de ses eaux. Des centaines de vieux arbres opposaient leur épais feuillage à la maigreur des pins. Neuf cents hectares d'un seul tenant constituaient pour un artiste aux desseins ambitieux un

champ d'action incomparable. La main-d'œuvre et les transports étaient à bas prix. La plupart des matériaux de construction étaient fournis par le domaine lui-même. Enfin le *Standesherr* avait à sa dévotion, pour le seconder, une nuée d'employés de tout ordre.

Après avoir obtenu de ses voisins la cession de leurs terres, sauf d'un paysan qui se montra aussi intraitable que le meunier de Sans-Souci, Pückler se mit au travail avec cent vingt ouvriers. Les gens graves hochèrent la tête quand ils le virent démolir toute la rue de Muskau qui le gênait, raser les vieux remparts si épais et si solides qu'il fallut les faire sauter à la poudre, combler les fossés de l'Amthaus et du château, abattre de beaux bâtiments qui masquaient la vue vers l'est, creuser un bras de rivière qui se détachait de la Neisse à 600 mètres en amont du château, formait un premier lac avant de l'atteindre, puis l'entourait sur trois faces de larges douves, enfin formait un second lac avant de rejoindre la Neisse, après un parcours total d'environ 1800 mètres. Aux abords immédiats du château les terrassiers enlevèrent un sol composé de sable et d'argile, impropre à des plantations vigoureuses, et le remplacèrent par une épaisse couche de terre végétale. Des monticules naquirent dont on consolida les pentes par des fascines. Des arbres déjà puissants changèrent de place, réalisant le miracle de la forêt mouvante de *Macbeth*. Des quintaux de semence de ray-grass vinrent d'Angleterre. Ces travaux d'Hercule inquiétèrent les capitalistes qui avaient des hypothèques sur Muskau ; quelques-uns retirèrent leurs fonds.

Le programme des constructions n'était pas une moins grave menace pour les prêteurs. Il comprenait, outre le burg féodal, une transformation du château et de l'Amthaus, un cottage anglais, une chapelle gothique, des maisons de gardes, des écuries, des remises, des serres, un manège, un pont sur la Neisse, un pont sur le lac du château et de nombreux bâtiments d'exploitation. Les architectes Persius et Heideloff travaillaient sans répit. La direction générale appartenait à Schinkel. Ce maître consacrait à Muskau les loisirs que lui laissaient la construction du musée de Berlin ou le projet de restauration de l'Acropole. Son idée était de réunir en un majestueux ensemble d'ordonnance classique le château, l'Amthaus et un groupe de bâtiments qui comprenait le théâtre, les écuries et les remises, en jetant au-dessus des douves qui isolaient le château de grandes arches formant des ponts couverts. Il voulait relier par un portique les deux ailes qui s'avançaient vers l'est et couronner par des colonnades les deux tours rondes situées aux angles opposés. Des difficultés financières s'opposèrent à l'exécution de ce plan, et peut-être ne faut-il pas regretter que la Haute-Lusace ne se soit pas enrichie d'un édifice grec.

L'unité que Schinkel voulait mettre dans les constructions, Pückler s'efforça de la réaliser dans son parc. Il en traça du premier coup le plan complet sur le sol même ; il créa dès le début tout le réseau des chemins ; il jalonna les espaces qui devaient être plantés d'arbres ou changés en pièces d'eau. Sans doute la nécessité de retoucher apparut à chaque instant au cours des travaux ; mais la conception d'ensemble subsistait.

En même temps qu'il brossait à larges traits la grande fresque du parc, Pückler composait avec un soin plus délicat le paysage du pleasure-ground et, avec un luxe de couleurs, la parure des jardins. Une éclatante ceinture de fleurs entourait immédiatement le château. Au sud, des plates-bandes oblongues, rayonnant autour d'une corbeille centrale, formaient une rosace gigantesque. Une corne d'abondance, faite en mosaïque florale, répandait sur le gazon une gerbe splendide. Une corolle composée de tulipes et de pelargoniums encadrait un cercle où apparaissait, écrite avec d'autres fleurs, la lettre H, initiale du prénom d'Hermann. Ensuite se déployait un éventail dont les nuances, foncées au centre, s'allumaient en s'approchant du bord extérieur. A l'ouest, un S en mosaïque rappelait le surnom familier de Schnucke donné par Pückler à sa femme. Le chemin qui se dirigeait vers le nord était bordé de plumes de paon dessinées par des fleurs. Devant la façade est, au pied du grand escalier d'honneur, s'étaient, comme un riche tapis, quatre carrés de broderie. En suivant vers le nord le cours de la Neisse, le promeneur arrivait à un second jardin, nommé le jardin bleu parce que, derrière une clôture de hallebardes et de chaînes peintes en bleu, il ne contenait que des fleurs bleues et blanches. Une partie boisée séparait ce jardin d'un troisième, plus vaste que les autres. Là, sur une grande pelouse, coupée d'arbres et d'arbustes, se dressaient des kiosques enguirlandés de clématite; des parterres de fleurs, aux dessins capricieux, jetaient des taches multicolores; des arbres plantés la tête en bas enchevêtraient dans l'air leurs racines couvertes de clématite et de mousse et, sous ce toit

étrange, abritaient un banc de repos. Partout, dans les trois jardins, se jouait une fantaisie gracieuse et disciplinée. L'art et l'industrie multipliaient le plaisir des yeux ; des tiges dorées, des arceaux de métal ou des colonnes tronquées soutenaient les fleurs grimpanes. Une volière ajoutait les couleurs vives d'oiseaux rares à celles des parterres ; des perroquets enchaînés jacassaient au haut de perchoirs étincelants. Au bord du lac des gondoles semblaient inviter à de tendres embarquements pour Cythère. Enfin la blancheur d'une Ariane de marbre se détachait sur la verdure du pleasure ground, et du milieu d'immenses bouquets surgissaient les bustes de deux femmes que Pückler avait passionnément aimées, Mme d'Alopæus et Henriette Sontag.

Prodigue d'ornements dans ces salons en plein air qu'étaient les jardins, Pückler se gardait de multiplier dans le parc les « fabriques », c'est-à-dire des constructions, temples, autels, colonnades, obélisques, dont le dix-huitième siècle avait abusé. Le Tombeau de l'Inconnu que l'on rencontre sur une des collines de la rive droite de la Neisse n'est pas un pastiche du célèbre monument d'Ermenonville ; il renferme des ossements humains que des terrassiers exhumèrent à cette même place. Un temple de la Persévérance, que Pückler avait projeté pour se décerner à lui-même une récompense bien méritée, ne sortit pas des cartons de Schinkel.

Dans son immense entreprise Pückler eut un collaborateur précieux en la personne de son jardinier en chef, Rehder, qui, entré à Muskau en 1817, y mourut en 1852. Il ne fut pas moins bien secondé par sa femme. Il plaçait en Lucie et en Rehder une

légitime confiance. Tous deux se passionnaient pour son œuvre ; tous deux étaient capables d'en poursuivre l'exécution pendant ses absences prolongées. En revanche, il déclina résolument le concours que lui offrit Bettina d'Arnim. L'envahissante personne lui avait demandé d'écrire avec lui l'*Aperçu sur la plantation des parcs*. Nullement découragée par son refus, elle revint à la charge en septembre 1833, pendant le fameux séjour à Muskau. Elle parla tout simplement de bouleverser toute l'ordonnance du parc pour en faire le séjour du « Prince de la Paix », un Eden où des familles laborieuses mèneraient une existence idyllique parmi la verdure et les fleurs, où dans les jardins l'aïeul jouerait avec l'enfant, où des rossignols en cage répondraient au chant des fileuses, tandis que, la nuit, les hauteurs s'embraseraient des lueurs des fours des potiers... L'incorrigible esclave de la matière n'apprécia pas cette idée si poétique.

* * *

Le sens artistique s'alliait chez Pückler à un positivisme qui exigeait de son domaine autre chose que les joies d'une improductive beauté. Saint-simonien, il considérait l'industrie comme une des formes les plus hautes de l'activité humaine. Il revendiquait pour l'héritier d'un grand nom le droit à d'autres occupations que la chasse, l'agriculture ou l'exploitation de ses forêts. Attentif, par nécessité, à ne négliger aucune source de revenu, il se garda d'exclure de son parc des établissements producteurs de richesse qu'il y avait trouvés installés ; il les renouvela même et les perfectionna. L'artiste veilla seulement à ce

que l'industrie, loin de détruire la poésie du lieu, se mit en harmonie avec elle.

Il tira de gros bénéfices des mines d'alun que renfermait la colline de Berg. Il fut maître de forges, fabricant de poteries, de tuiles et de briques, distillateur d'alcool, brasseur. Il envoyait avec fierté de sa bière à Rahel Varnhagen malade ; il la vendait aux bourgeois de Muskau qui venaient le dimanche dans le parc, à l'auberge du cottage anglais. Un vrai moulin sur la Neisse, à quatre cents mètres du château, n'avait rien de commun avec les moulins d'opéra-comique chers au dix-huitième siècle. Pückler fabriqua des bougies. Sa verrerie prit un tel développement que, transférée dans la suite à Weisswasser, elle est devenue l'un des premiers centres de la production du verre en Allemagne. Dans les serres on éleva des ananas qui ne servirent pas seulement à faire des cadeaux aux jolies femmes ; on en fit commerce.

Lucie eut l'idée de créer une station thermale dans le parc même en utilisant des eaux minérales qui jaillissaient près des mines d'alun. Sur ses instances, Pückler étant à Berlin en 1824 intéressa aux sources Hufeland, le célèbre médecin. Rust, le médecin du prince de Hardenberg, en vanta les vertus curatives. Le général de Witzleben promit de faire attribuer à l'entreprise une forte subvention par la cassette royale. Schinkel dressa les plans de l'établissement. Une section contient les sources ferrugineuses, alumineuses et sulfureuses, une autre la boue ferrugineuse, salubre aux rhumatisants. Il y eut un Kurhaus, des maisons d'habitation pour les baigneurs, un pavillon pour la buvette, le tout entouré de pelouses, de fleurs, de bosquets. Des chemins faciles conduisaient dans

les gorges pittoresques du voisinage et sur les hauteurs, vers des kiosques établis aux beaux points de vue. Pückler organisa sa publicité ; il envoya un prospectus illustré, avec gravures en couleurs, à Goethe. Le romancier Clauren, nourri de gibier de Muskau, sonna de la trompette dans la *Staatszeitung*. Un littérateur besogneux, nommé Weisflog, s'engagea, contre une rémunération de cent thalers, le logement et la nourriture, à représenter Muskau, dans l'*Abendzeitung*, comme un pays de cocagne. Pückler veilla en personne à la bonne tenue de l'établissement ; mais il n'admettait pas les réclamations faites sur un ton discourtois ; il mit poliment à la porte un grincheux de major prussien.

Sa fièvre créatrice s'étendit au delà de Muskau. A deux lieues du château, vers le sud-est, dans une vallée appelée Wussina, il fit construire sur les bords de la Neisse une villa et un pavillon de chasse ; il aménagea ce coin tranquille en une remise pour les chevreuils.

Encore deux lieues plus au sud se dressait, au milieu des forêts qui continuaient sans interruption le domaine de Muskau, un château de chasse très ancien. Pückler le fit restaurer et l'entoura d'un petit parc. Il aimait à se retirer dans cette solitude apaisante, propice à la méditation et au travail littéraire. Il y venait plutôt pour écrire que pour chasser. Quoique peu fervent de ce sport, il prit grand soin de protéger le gibier très nombreux dans ces profondes retraites. Il en recueillit plusieurs grosses espèces dans un enclos fermé d'une haie de six à huit lieues de tour. Comme les animaux dépérissaient malgré l'espace considérable dont ils disposaient,

Pückler remplaça la haie par un fossé facile à franchir et, pour enlever à ses pensionnaires l'envie d'abuser de la liberté qu'il leur laissait, il établit des postes où ils trouvaient du fourrage toujours renouvelé. Les invitations aux chasses de Muskau étaient très recherchées. ; la chasse au coq de bruyère notamment réunissait une élite de privilégiés. Ces immenses forêts renfermaient des arbres gigantesques. Un chêne avait trente mètres de haut, le tronc huit mètres de circonférence et les grosses branches trois mètres. Une nuit Pückler conduisit ses invités vers le colosse de ces bois, un sapin prodigieux dont il avait fait un fantastique arbre de Noël en l'illuminant au moyen de lanternes vénitiennes.

*
*
*

Au temps de ses fiançailles, en juillet 1817, Pückler, abattu par les ravages qu'une sécheresse persistante causait dans ses plantations, écrivait à Lucie que son parc, après lui avoir coûté 200 000 thalers, ne vaudrait pas autant de pfennigs. Huit ans après, il tenait un tout autre langage. Dans une lettre à Lucie, du 21 mars 1825, il disait qu'il était consolé des soucis qui le rongeaient par la haute félicité qu'il éprouvait à voir son œuvre d'art se déployer magnifiquement. Le 28 décembre de la même année, il dînait à la table royale, jouissant du prestige dont l'entourait sa création. Frédéric-Guillaume III manifesta le désir d'aller admirer cette merveille ; mais les circonstances ne s'y prêtèrent pas. Goethe, qui avait également fait espérer sa visite, mourut sans avoir pu faire le voyage. En 1831, le kronprinz, sa femme et

le prince Charles vinrent à Muskau, pendant que Pückler faisait une période d'instruction militaire à Goerlitz. Le prince Charles transmit à « l'aimable lord et planteur » les félicitations des hauts personnages ; grand amateur de jardins lui-même, il allait, disait-il, profiter des enseignements de Muskau pour l'aménagement de son parc de Glienike. C'est au prince Charles qu'est dédié l'*Aperçu sur la plantation des parcs*. Muskau reçut encore d'autres visites principales pendant l'absence du propriétaire, en janvier 1833 celle du prince Guillaume, le futur empereur d'Allemagne, et de sa femme ; en septembre 1834, celle du grand-duc de Weimar, fervent amateur de jardins, lui aussi, qui faisait un véritable voyage d'études. Rappelons que la renommée de Muskau avait inspiré à Charles X le souhait d'y arrêter ses pas errants de roi en exil.

Les jardiniers de profession allaient s'instruire à Muskau. En juillet 1832, Lenné, directeur des plantations de Potsdam, y amenait deux jardiniers de la cour. « Dans les grands et beaux tableaux que vous avez créés, écrivit-il à Pückler, j'ai trouvé réalisé l'idéal que j'avais conçu pour les environs de Potsdam. » Il rendit compte de ses impressions au kronprinz en termes enthousiastes.

La même année, Friedrich Fœrster, chargé par le ministre de l'Instruction publique, Altenstein, de faire des recherches sur les antiquités germaniques et slaves de la Lusace, commença son rapport sur sa mission par une description du parc de Muskau. Après avoir déclaré que la question de savoir si l'art des jardins a droit à une place parmi les arts plastiques était tranchée pour lui de la façon la plus caté-

gorique depuis qu'il avait vu Muskau, Fœrster énumère les énormes difficultés dont Pückler avait magnifiquement triomphé. Il fait ensuite cette réflexion : « Dans les promenades à travers le parc on croit visiter une galerie des plus beaux tableaux de Claude Lorrain, de Poussin et de Ruysdael. Très souvent j'ai été tenté de croire que, de même que pour se divertir en société on représente des tableaux vivants d'après des peintures célèbres, de même le prince avait arrangé ici des paysages vivants d'après des chefs-d'œuvre connus, et, en une certaine mesure, c'est le cas. »

Varnhagen von Ense, venu à Muskau en juillet 1828, pendant que Pückler était en Angleterre, assimila de même le parc aux plus belles productions de l'art. « Vraiment, écrivit-il, les bains et le parc de Muskau sont un puissant poème, comparable aux œuvres d'art les plus grandes et les plus fécondes, conquis victorieusement par la force de l'esprit sur la matière la plus rebelle ; ils sont un monument éclatant à la gloire de celui qui les a créés. »

Laube, condamné en 1836 à dix-huit mois de forteresse pour délit d'opinion, obtint de faire sa peine à Muskau, grâce à l'intervention de la princesse. Elle mit à sa disposition le premier étage de l'Amthaus. C'est là qu'il écrivit son *Histoire de la littérature allemande*. Dans cet ouvrage, dédié à sa bienfaitrice, il accorde presque autant de place au parc qu'aux œuvres littéraires du prince. Il le félicite de s'être installé dans une province nouvelle de l'esthétique et d'avoir, selon la doctrine de Hegel, façonné la nature. Il analyse les moyens par lesquels Pückler atteint son but, à savoir le calme dans l'harmonie.

« Le parc de Muskau, dit-il, attire et donne des forces avec toute la puissance mystérieuse d'un grand poème. » Les forêts de Muskau inspirèrent encore à Laube son *Bréviaire de chasse*, suite de tableaux poétiques mêlés de pages de prose, où le chasseur dit ses joies, renouvelées par chaque saison.

Le bruit fait autour de Muskau agaça Tieck. Il écrivit une nouvelle, *la Foire*, contre les parcomanes. Quelques traits atteignirent Pückler qui riposta dans la postface du quatrième volume de *Tutti Frutti*. Cependant la satire n'est pas bien méchante. De petits bourgeois quittent leur trou de province pour se rendre à la capitale à l'occasion de la foire. En route ils visitent un parc dont le propriétaire, un baron, leur fait les honneurs. Le parc traduit des intentions philosophiques et morales ; il symbolise les quatre âges de la vie ; il résume aussi l'histoire de la civilisation en évoquant successivement la Grèce, la Chine, le moyen âge, l'époque de Louis XIV ; il comprend des régions dites des passions humaines ; un ermite barbu, vêtu de bure, bénit les promeneurs. Si le parc de Muskau possédait un ermite, et encore seulement au début, il ne ressemblait en rien pour le reste au parc du baron. Pückler avait précisément réagi contre les jardins du dix-huitième siècle pleins de surprises, de constructions exotiques, de mythologie, de leçons morales et d'enfantillages. Le personnage de la nouvelle dans lequel il aurait pu se reconnaître, ce n'était pas le baron, mais un comte, créateur d'un parc tout différent. « Il a secondé la nature avec simplicité, dit quelqu'un du comte ; il n'a pas fabriqué de boîte à curiosités au moyen de petits trucs et d'effets puérils. » C'est exactement

l'éloge que méritait Pückler. Sa seule ressemblance avec le baron est un idéalisme qui caractérise ce grotesque et rend indulgent pour ses aberrations. « Avec toutes ses faiblesses, conclut la nouvelle, il reste une figure digne de respect ; il aspire vers quelque chose d'invisible, de supraterrestre, et nous devons faire plus de cas d'un homme de ce genre que de milliers d'autres qui bornent leur ambition à servir la vulgarité. »

L'autorité de Pückler en matière de jardins s'étendit à l'étranger. Laube, ayant appris qu'une mauvaise traduction française de l'*Aperçu* avait été faite en Allemagne, se la procura et l'envoya, accompagnée du texte allemand, à Henri Heine à Paris, avec prière de l'amender et d'en faciliter la publication. C'est cette traduction, revue et corrigée, qui parut en 1847 chez Hallberger à Stuttgart sous le titre d'*Aperçu sur la plantation des parcs en général, joint à une description détaillée du parc de Muskau*.

Pückler ne se prétendait pas un novateur dans l'art des jardins. Il reconnaissait de bonne foi ce qu'il devait à ses devanciers, à l'Allemand Hirschfeld, aux Anglais, à Jean-Jacques Rousseau. Le caractère propre de son œuvre a été de réunir, plus harmonieusement qu'on ne l'avait fait auparavant, la nature et l'art. Ambitieux de réaliser cette union dans une opération de grande envergure, il n'a reculé devant aucun sacrifice, devant aucune peine. Quand il s'apercevait d'une erreur, il n'hésitait pas à recommencer. C'est à ces perpétuels remaniements qu'il attribuait son succès. Il écrivait au prince Charles de Prusse : « Ne laissez rien subsister de ce qui, après l'exécution, ne vous satisfait pas. » Son génie a été

une longue patience comme celui de Buffon, cet autre
amant de la nature.

Il eût été normal que le créateur jouit de son
œuvre, des splendeurs qu'il y avait réunies et de la
gloire qu'elle ajoutait à ses triomphes littéraires.
Pour la multitude Pückler, le souverain de ce royaume
de verdure et de fleurs, avait atteint l'apogée de ce
qu'un mortel peut rêver. Elle ignorait les raisons qui
le troublaient dans sa possession et qui le poussèrent
à mener sous des climats lointains une vie étrange
d'aventures et de fatigues.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

SOUS L'AUTORITÉ PATERNELLE

Les aïeux ; les Pückler, les Callenberg, les de la Tour du Pin. — Le domaine de Muskau. — Le comte et la comtesse de Pückler. — L'enfance d'Hermann ; son éducation. — A l'Université de Leipzig. — Au régiment des gardes du corps à Dresde. — Premier voyage. Vie de misère à Ulm. Correspondance d'Hermann avec sa mère. En Suisse, en Italie, en France. Jugement sur les Français. Lyon, Nîmes, Montpellier, Marseille. Barras. Gênes, Rome, Naples, le Vésuve. Julie de Gallenberg. Une bataille navale ; Murat. Le retour. Strasbourg, Paris ; les fêtes du couronnement de Napoléon. — Vie triste à Muskau. Mort du comte de Pückler.. 1

CHAPITRE II

LE MARIAGE

Le nouveau seigneur de Muskau. — L'occupation française en 1812 ; Vandamme. — Pückler à Bruges. — Fantaisies de jeunesse ; ascension en ballon. — Don Juan. — Lucie de Hardenberg ; les fiançailles. Aménagement de Muskau ; le mobilier ; les équipages ; les domestiques. Difficultés budgétaires. — Le mariage. — Le Congrès d'Aix-la-Chapelle. Ambition politique. Le prince et la princesse de Hardenberg. Mlle Hæhnel, maîtresse du prince de Hardenberg. Le médecin Koreff. Metternich. Mme d'Alopæus ; Mme Récamier ; Sophie Gay et ses filles ; Sophie Gail. — Séjour à

Berlin. Hardenberg « le bon papa ». Pückler prince. — Hardenberg au Congrès de Vérone; sa mort; Mme de Kinsky..... 47

CHAPITRE III

LES « LETTRES D'UN TRÉPASSÉ »

L'héritage du prince de Hardenberg. — Le divorce de Pückler et de Lucie de Hardenberg. — A la recherche d'une dot; à Berlin. — Chez Goëthe à Weimar. — Départ pour l'Angleterre; héritières à Londres; insuccès du prétendant. — La grande passion pour Henriette Sontag. — Mme Lætitia Bonaparte-Wyse. La « belle Africaine ». — Les *Lettres d'un Trépassé*. — La société anglaise; la cour, l'aristocratie, le clergé. La politique anglaise. L'Irlande. Visite à O'Connell. Le Parlement. Les théâtres. Déjeuner avec Walter Scott. — Le goût anglais. La campagne anglaise; les parcs. — A Calais, chez Brummel. — Paris, les théâtres, les musées. — Retour à Muskau. — Succès des *Lettres d'un Trépassé*; un article de Goëthe; jugements de Varnhagen von Ense, de Henri Heine; attaques de Børne..... 93

CHAPITRE IV

« TUTTI FRUTTI »

Vie laborieuse à Muskau; lecture d'ouvrages français; l'*Aperçu sur la plantation des parcs*. — A Berlin; Rahel Varnhagen. La révolution de 1830. Charles X et le duc de Bordeaux en Allemagne. Victor Cousin à Berlin. Le comte de Bresson. — Sabine Heinefetter; Helmine, fille adoptive de Lucie; la générale Wilhelmine de Zielinsky. — Déceptions politiques; embarras pécuniaires; nouveaux projets de mariage. — A Hambourg; le baron Gaspard de Voght. *Lettres à Sophie Gay*.

Tutti Frutti. Les frères Moraves. Souvenirs de Napoléon. Satire de la vie berlinoise. Satire des mœurs provinciales. Attaques contre Steffens. — Récits romanesques. — Contre le mysticisme; la *Voyante de Prevorst*. Idées saint-simoniennes. Opinion sur le catholicisme et le protestantisme. — Pückler aristocrate libéral. Conception de l'État; rôle

de l'aristocratie ; le régime constitutionnel. — La politique extérieure. Rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre. Vœu d'une alliance entre la Prusse et la France. Accueil obtenu par *Tutti Frutti*. Récriminations ; cause de duel. La presse. *Tutti Frutti* en France..... 153

CHAPITRE V

BETTINA D'ARNIM

L'amie de Goëthe et de Beethoven. La chasse aux grands hommes. — Échange de cadeaux entre Bettina et Pückler. L'« *Orlanda furiosa* ». Bettina à Muskau. Une lecture au château. Scènes orageuses. — Bettina et Schleiermacher entreprennent la conversion de Pückler. — Bettina dans *Tutti Frutti*. — La *Correspondance de Goëthe avec un enfant* ; dédicace à Pückler..... 209

CHAPITRE VI

LE PARC DE MUSKAU

Raisons de créer un parc. — Comment s'est formée chez Pückler l'esthétique des jardins. La *Nouvelle Héloïse*. Étude des parcs anglais. — Doctrine de l'*Aperçu sur la plantation des parcs*. L'idée dans un parc. Le plan ; les dimensions. Rapports de l'art des jardins et de l'architecture. Parc, pleasure-ground et jardin. Les pelouses. Les arbres. Les chemins. Les pièces d'eau ; les rivières. — Application de ces principes au parc de Muskau. Les difficultés ; les avantages. L'exécution. Les constructions ; plans de Schinkel. — L'art et l'industrie ; les exploitations de Muskau ; mines d'alun ; industries diverses ; établissement thermal. — Le château de chasse. — Renommée du parc. — Laube en prison à Muskau. Une satire de Tieck..... 239



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON
8. rue Garancière

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007

BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI